This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

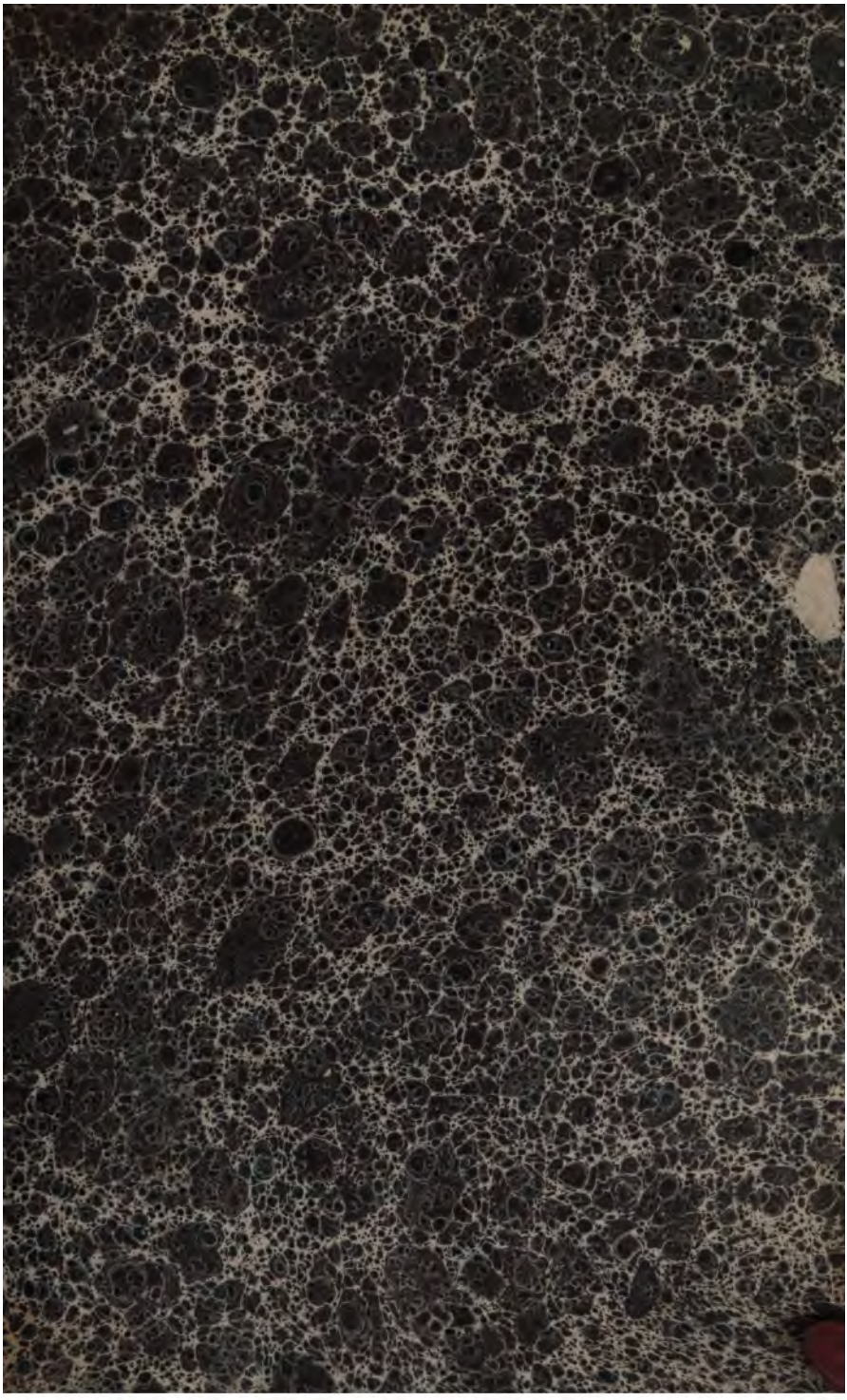
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES



4,742

4,742

VOYAGE

EN

ABYSSINIE.

PARIS. — MAULDE ET RENOU, IMPRIMEURS,
rue Bailleul, 9 et 11.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE HEUREUSE,

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

PAR

COMBES ET TAMISIER.

1835—1837.

II

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.
1839.

8PV

DT377
C7
1839
v.2

I.

SOMMAIRE.

La vie sédentaire nous fatigue. — Départ de Daouarik. — Arrivee à Doougua. — Séjour. — Généreuse hospitalité. — Manière de filer le coton. — Demandes d'amulettes et de remèdes. — Église construite par les Portugais. — Nous rencontrons un de nos anciens amis. — Départ de Doougua. — Superstition des villageois. — Violent orage. — Arrivée à Cantiba. — Faits moraux. — Départ. — Nous quittons la route de Gondar. — Nous couchons à Dabat. — Ses habitants sont pasteurs et agriculteurs. — Départ de Dabat. — Singulier déménagement. — Bélessa. — Pic d'Ouechné. — Nous entrons dans la province de Mariam-Ouaha. — Faras-Ouaha. — Arrivée à Duncas.

1742

CHAPITRE I.

Malgré le vif intérêt que nous avions inspiré aux habitants, malgré leurs témoignages d'affection et de respect, nous fûmes bientôt fatigués du séjour de Daouarik; la vie calme et paisible autour du foyer ne pouvait nous convenir. Ce que nous aimions, c'étaient l'air, le soleil ardent, les

orages au milieu des bois, les torrents à traverser et le bruit des cascades roulant avec fracas au fond des abîmes. Nous avions besoin de mouvement, et les scènes aventureuses qui s'offraient, à chaque pas, dans ces régions sauvages avaient, pour nous, quelque charme, malgré les dangers qui les accompagnaient toujours.

Nous avions dit à nos domestiques, comme les rois d'Abyssinie à leurs vassaux, quand ils veulent entrer en campagne : « Achetez vos mules, » préparez vos provisions; car, dès le 27 juillet, » ceux qui nous chercheront dans ce village ne » nous y trouveront plus; abattez les arbres épi- » neux dans les quatre parties du monde, car » nous ne savons pas où nous allons. » Béchir, qui avait compris notre plaisanterie, s'était occupé aussitôt des préparatifs du départ; et, quoiqu'il fût aisé de voir que, d'humeur peu voyageuse, notre interprète ne partageait pas notre enthousiasme, au moment désigné, il vint nous annoncer que nous pouvions nous mettre en route, et il nous précéda de quelques pas, armé de l'un de nos fusils, dont il ne se séparait jamais.

Nous partîmes après avoir salué nos hôtes; nous traversâmes le petit ruisseau qui coule aux pieds du village, et nous nous dirigeâmes vers

Doougua, que nous aperçûmes d'assez loin, avec son horizon découvert, ses grandes maisons surmontées de leurs toits coniques et son église enveloppée de vertes sabines; nous fûmes séduits par la beauté du site, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers le village.

Après le passage si pénible des montagnes du Sémén, la route, depuis Daouarik, nous parut d'une admirable facilité; ses vastes prairies étaient couvertes d'innombrables troupeaux de bœufs et de vaches laitières, qui sont la principale richesse des paysans de ces contrées. Partout on découvrait des villages superbement ombragés; partout des bosquets touffus, asile des gazelles, que troublait notre approche. La province d'Ouagara est la plus riche de l'Abyssinie. Chaque paysage a ses beautés particulières; celui-ci était surtout remarquable par ses prairies et sa fécondité : à l'est de Doougua, on distinguait, dans le lointain, la chaîne de montagnes du Sémén, dont les crêtes disparaissaient sous un voile de sombres nuages.

Arrivés au village, nous nous dirigeâmes vers l'église, et en même temps nous envoyâmes notre drogman chez le gouverneur, pour demander un logement jusqu'au lendemain. Nous étions assis

sous le portique qui se trouve immédiatement après le mur d'enceinte de toutes les églises d'Abyssinie; c'est là que viennent ordinairement s'abriter les étrangers lorsque les habitants leur refusent l'hospitalité. Le porche fut bientôt rempli par de nombreux oisifs qu'attirait notre présence. Nous devînmes l'objet d'une curiosité et d'une admiration extraordinaires provoquées par notre qualité de blancs.

Les femmes qui passent, en Abyssinie, pour très curieuses composaient, en grande partie, le cercle qui nous environnait : si, dans le Tigré et le Sémén, la population n'offre rien de remarquable sous le rapport de la beauté, les jolies filles fourmillaient à Doougua. Elles se pressaient autour de nous en priant celles qui les avaient devancées de leur céder la place, afin, disaient-elles, qu'elles pussent nous voir à leur tour. Une apparition comme la nôtre était rare à Doougua; le plus grand nombre des villageois n'avaient jamais vu de blancs.

A côté des jeunes vierges qui formaient le groupe le plus gracieux apparaissait, comme contraste, la figure hideuse d'une femme rongée par la lèpre : quoique cette affreuse maladie l'eût complètement défigurée, comme si elle eût ignoré

son malheur, elle s'avançait riante et tâchait d'attirer nos regards.

Nous commencions à être fatigués de la vue de cette femme repoussante lorsque Béchir arriva : le contentement qui se peignait sur son visage nous présageait une bonne nouvelle ; il nous annonça, en effet, que le choum que nous avions connu dans Agami avait ordonné à ses gens de nous loger dans une belle chaumière, d'apporter des vivres pour nous et notre suite et du fourrage pour nos mulets.

Satisfaits de l'accueil hospitalier des habitants, nous résolûmes de nous arrêter quelques jours à Doougua. Comme les voyageurs n'ont ordinairement droit d'asile que pour une nuit, nous manifestâmes l'intention de prendre un logement à nos frais, et notre voisin nous offrit généreusement une chaumière qu'il venait de faire construire et qui était encore inhabitée : il ne voulut point accepter de salaire, et ne demanda qu'une place dans notre souvenir et notre amitié que les Abyssiniens réclament toujours.

Pendant notre séjour dans ce village, nous reçûmes de nombreuses visites de prêtres et de soldats : en se présentant chez nous, quelle que fût d'ailleurs leur importance, ils se découvraient

jusqu'à la ceinture et s'inclinaient profondément. Comme rien n'est plus insupportable qu'un Abyssinien qui peut se dire votre ami, nous eûmes toujours soin de contenir nos visiteurs dans une position d'infériorité; notre chaumière était presque continuellement encombrée de gens qui avaient néanmoins assez de discrétion pour se retirer aux heures des repas. Les dames du voisinage nous demandèrent la permission de venir nous voir; elles passaient avec nous la plus grande partie de la journée, et elles nous fournirent sur les mœurs du pays une foule de documents précieux dont nous allons bientôt faire part à nos lecteurs. La plupart étaient occupées à filer du coton, et la manière dont elles remplissaient leur tâche nous parut assez singulière à nous Européens, quoique les habitants du village ne daignassent pas même y faire attention : après avoir relevé leur chemise, elles appuyaient le fuseau sur leur cuisse droite nue jusqu'au haut, et lui imprimaient le mouvement de rotation en le poussant rapidement vers le genou : cette manière de travailler leur était si ordinaire, si naturelle, qu'intriguées de notre gaîté en leur présence, elles ne crurent jamais en être l'objet.

Tout le monde était persuadé qu'en notre

qualité de blancs nous devions être profondément versés dans l'étude des sciences médicales; aussi chacun s'empressait-il de venir nous consulter pour nous demander des remèdes ou des amulettes, avec la conviction que nous pouvions opérer la guérison des maux dont ils étaient atteints, quelle que fût leur nature. Des hommes impuissants nous suppliaient de leur donner des aphrodisiaques, et les femmes stériles pensaient que nous pourrions leur procurer les moyens de devenir fécondes. Un prêtre vint nous présenter son fils affecté d'une maladie considérée, en Europe, comme incurable; parce que le malade paraissait très affligé du peu d'espoir que nous lui donnions, nous cherchâmes à le consoler en lui disant que Dieu lui tiendrait compte, dans l'autre vie, des douleurs qu'il lui faisait éprouver dans celle-ci, et nous vîmes, à notre grand étonnement, que le pauvre homme ne se doutait pas même de ce que les chrétiens entendent par immortalité de l'ame.

Notre chaumière ressemblait aux maisons de ces missionnaires fixés dans les pays où la foi religieuse a conservé quelques restes de son ancienne intensité; les cadeaux nous arrivaient de toute part, notre cabane était remplie de poules,

de quartiers de mouton ou de pièces de bœuf, et les femmes nous apportaient, dans des vases, le lait de leurs vaches, avec des corbeilles pleines d'enbachas et d'ébichts. Nous reçûmes même plusieurs invitations de la part des principaux prêtres et du gouverneur.

Le 1er août, profitant d'une belle matinée, nous allâmes nous promener sur les bords du ruisseau qui coule au bas de Doougua, et, avant de rentrer, nous visitâmes l'église que les prêtres disaient avoir été bâtie par des blancs, nos ancêtres, à une époque déjà bien éloignée. Ce bâtiment, construit en pierres liées par un dur ciment, avait la forme d'un parallélogramme, et, à chaque angle, s'élevait une tourelle surmontée d'une coupole qui lui donnait l'aspect d'un château fortifié. Cette chapelle avait été élevée au commencement du XVIIe siècle par les missionnaires portugais. Les prêtres du village ajoutèrent que, pendant que la famille de Salomon était puissante, elle faisait réparer à ses frais tous les établissements religieux, mais, que depuis sa chute, ils avaient la douleur de voir tomber en ruines un si bel édifice, sans avoir les moyens de s'opposer à sa destruction.

En arrivant dans notre chaumière, nous y trou-

vâmes *Ato-Assarat*, gouverneur d'une partie de la province d Ouagara; sa visite inattendue nous surprit agréablement; nous l'avions connu dans le camp d'Oubi, et il nous avait toujours témoigné une affection vive et désintéressée; dès qu'il nous aperçut, il nous demanda comme une grâce de nous rendre chez lui pour y attendre la fin des pluies. « Je me charge, nous dit-il, de votre entretien, et je vous promets de vous faire vivre au milieu de l'abondance et des plaisirs. » Comme nous ne pouvions accepter, il nous pria de le suivre au moins dans le lieu de sa résidence, où il pourrait tuer un bœuf en notre honneur. Sur notre nouveau refus qui l'affligea, il nous fit apporter un énorme mouton, parce qu'il ne voulait pas absolument nous laisser passer sur son territoire sans nous donner l'hospitalité. Quand nous eûmes reçu son offrande, il nous embrassa et nous fit promettre, en le quittant, de nous arrêter quelques jours chez lui si jamais nous revenions dans son pays.

Le dimanche 2 août, nous quittâmes Doougua où nous avions été si généreusement accueillis; nous fûmes accompagnés par un grand nombre d'hommes et de femmes qui auraient voulu pouvoir nous retenir plus longtemps. On remarquait

dans cette troupe quelques prêtres âgés et un sellier qui ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de béquilles. Nous fîmes quelques pas à pied; mais, étant montés bientôt sur nos mules, nous remerciâmes ces bons villageois de leur affectueuse hospitalité, et nous nous éloignâmes rapidement.

Pour nous conformer entièrement aux coutumes du pays, depuis le passage du Tacazé, nous ne faisions plus usage de nos chaussures; mais, dans la crainte de ne pouvoir nous habituer à marcher nu-pieds, nous avions conservé nos souliers, que nous résolûmes d'abandonner, en quittant Doougua : nous les jetâmes sur notre route, et les Abyssiniens qui s'en aperçurent crurent que, mécontents de leur accueil, nous avions voulu, par cet acte, laisser un charme fatal sur leur village; ils nous les rapportèrent en courant et nous prièrent instamment de vouloir bien les reprendre; mais, comme nous en étions embarrassés, nous rîmes de leur ridicule frayeur et nous les lançâmes de nouveau dans les champs: alors ils prirent tous une pierre énorme qu'ils placèrent sur la nuque, et, s'avançant dans cette posture humiliante, ils réitérèrent leur demande. Mais l'un d'eux, qui nous avait particulièrement connus, eut assez de hardiesse pour se charger

lui-même de nos souliers, et les paysans, persuadés que leur compatriote demeurerait seul soumis à l'influence du sortilége, nous saluèrent une dernière fois et nous laissèrent continuer paisiblement notre route.

De Doougua à *Cantiba*, le chemin est tracé à travers des sites empreints d'une beauté neuve et assez frappante. On trouve encore des prairies, mais elles sont plus accidentées et moins étendues que les précédentes; le paysage est plus varié, plus sauvage. Ici, ce sont des arbres vigoureux, dont le tronc est environné de verdure, et qui laissent retomber vers la terre leurs branches éplorées : plus loin, ce sont des touffes d'un feuillage serré et compacte, qui bravent l'orage et le soleil; là les mimosas, ramassées, arrondies et aplaties à leur faîte, forment, dans leur réunion, des plateaux verdoyants si unis, si pressés, qu'on croirait pouvoir s'y promener comme sur la pelouse d'une prairie; partout l'on aperçoit des troupeaux de gros et de menu bétail; mais ces lieux sont peu habités : on y trouvait jadis de nombreux villages; mais ils sont aujourd'hui entièrement ruinés.

Les seuls êtres vivants que l'on découvre sur cette route sont les bêtes sauvages, qui s'éloignent

à l'aspect du voyageur ; les ruisseaux et les torrents roulent leurs eaux limpides dans ces lieux solitaires et abandonnés, et leur murmure est le seul bruit qui s'y fait entendre. La physionomie du paysage, son silence, ses sites sombres et négligés font justement soupçonner que ces parages sont plutôt le domaine des animaux féroces que des hommes, et nous aperçûmes, en effet, deux hyènes qui se cachèrent à notre approche sans beaucoup s'effaroucher.

Nous venions de passer depuis peu devant une grotte, admirable abri pratiqué dans les rochers au dessus d'un ruisseau profond. Les pâtres venaient souvent y chercher un refuge contre la pluie ou la grêle, et les marchands, qui font le commerce de Gondar à Daouarik, la choisissaient quelquefois pour leur station. Il était midi, et nous cheminions paisiblement ; nous dédaignâmes cet asile, car nous apercevions les arbres élancés de l'église de Cantiba, dédiée à Kidana-Mariam, et nous pensions arriver à temps pour éviter l'orage qui commençait à se former.

Mais bientôt le tonnerre se fit entendre et la pluie tomba tout à coup par ondées ; l'eau ruisselait sur notre corps, et nous étions uniquement occupés à garantir notre papier et nos manus-

crits. Nos mules, fouettées par la grêle, cheminaient avec une vitesse inaccoutumée ; mais, dès qu'elles apercevaient un arbre qui semblait leur offrir un abri, elles voulaient nous y entraîner malgré nous, et nous avions besoin de toute notre résistance pour vaincre leur obstination.

Nos domestiques découragés nous suivaient tristement, et nous, pour les ranimer, nous mêlions nos chants aux roulements effroyables du tonnerre; mais, comme ils étaient mouillés jusqu'aux os, et que, sans énergie morale, ils ne pouvaient partager notre insouciance, ils nous demandèrent la permission de se réfugier sous un épais taillis : nous continuâmes notre route sans nous déconcerter, et nous arrivâmes à Cantiba ; nous nous abritâmes sous un arbre au feuillage compacte, en attendant que quelque bonne ame vînt nous offrir un asile dans sa maison.

Au bout d'un instant, nous entendîmes une voix qui nous appelait ; en cherchant des yeux, nous découvrîmes un Abyssinien qui, n'osant s'aventurer dans la rue, avançait la tête hors de sa porte et nous engageait à nous diriger vers sa demeure. Sans nous faire répéter l'invitation, nous nous dirigeâmes vers lui, et la première chose qui nous frappa en entrant fut un énorme

foyer alimenté par une grande quantité de bois sec qu'on venait d'allumer, et, dans l'état où nous nous trouvions, ce feu nous causa un sensible plaisir.

Dès que l'orage fut un peu calmé, nos domestiques arrivèrent à Cantiba, et, comme les villageois ne paraissaient pas très hospitaliers, nous ordonnâmes au drogman d'aller se procurer une maison pour deux jours, moyennant un salaire : pour une valeur d'environ cinq sous de France, deux sœurs nous donnèrent la moitié de leur chaumière, et nous nous y installâmes sur-le-champ. Le mari de l'une d'elles, qui était absent, arriva de Gondar au coucher du soleil; en entrant dans la maison, il fut étonné de trouver deux jeunes blancs auprès de sa femme; et, comme nous nous étions emparés de son lit, il nous dit qu'il allait coucher chez l'un de ses amis, et il nous pria de permettre à son épouse de passer la nuit chez nous pour s'occuper de son ménage et soigner deux jeunes veaux qui ruminaient à nos pieds.

Généralement, il règne en Abyssinie une étonnante facilité de mœurs, et cette licence, loin d'être provoquée par un esprit de débauche, n'est, comme nous nous proposons de le montrer plus tard, que la conséquence naturelle de la

manière dont les habitants de cette contrée envisagent l'amour et la vie : une femme de Cantiba, âgée d'environ trente ans, entra dans notre chaumière, et, en présence d'une nombreuse compagnie, elle nous conjura de lui faire une amulette qui la rendît féconde. Nous éclatâmes de rire à cette singulière demande, et nous fûmes très étonnés de voir ceux qui nous entouraient garder un sérieux comique que nous eûmes peine à concevoir.

Nous voulûmes faire comprendre à l'Abyssinienne qu'un papier ne la délivrerait pas de sa stérilité, et nous ajoutâmes que, dans nos pays, le meilleur remède, en pareil cas, était un mari jeune et vigoureux ; mais elle nous apprit, avec un sang-froid étonnant, que, depuis Massaouah jusqu'à Gondar, elle avait essayé de tous les hommes qu'elle avait rencontrés, « et pas un seul, » ajouta-t-elle, « n'a su me rendre mère. » Dans tout autre pays, nous aurions répondu à cette femme qu'elle n'avait pas sans doute reçu de la nature une organisation propre à la génération ; mais, comme une accusation de stérilité est l'insulte la plus grave que l'on puisse adresser à une Abyssinienne, nous consentîmes, pour la satisfaire, à tracer quelques caractères cabalistiques sur un

morceau de papier qu'elle enveloppa soigneusement dans un étui en cuir, et qu'elle suspendit religieusement à son cou.

On nous blâmera peut-être, en Europe, d'avoir contribué par cette complaisance à entretenir ou même à propager une croyance aussi ridicule; nous dirons, d'abord, que nous n'avons jamais nié la puissance de l'influence morale qui, dans certains cas, peut, à elle seule, guérir des maladies qui n'existent souvent que dans l'imagination de ceux qui croient en être atteints, et nous ajouterons que nous avons toujours eu pour principe de ne jamais détruire une erreur utile ou agréable, lorsque nous n'avions rien à proposer pour remplacer le charme de l'illusion perdue. Dans un pays privé de remèdes et d'hommes qui sachent les administrer, le point essentiel n'est pas de détromper les habitants sur la puissance des amulettes, mais plutôt de leur procurer des drogues et des médecins; et tant que la philanthropie des nations civilisées se bornera à des vœux stériles pour élever à leur niveau des peuplades si arriérées, laissons-les croire à l'efficacité de semblables moyens pour les empêcher d'ajouter foi à l'éternité du mal.

Cantiba se trouve sur le passage des caravanes

de Daouarik à Gondar, et c'est à sa position qu'on doit attribuer l'humeur peu hospitalière de ses habitants. Ce village est le premier, depuis Adoua, où nous ayons eu besoin de louer une maison pour un jour. Les gens de Cantiba ont eu beaucoup à souffrir des querelles qui éclatèrent entre Ras-Marié et Déjaj-Oubi : habitués à voir leurs récoltes ravagées, leurs chaumières pillées et brûlées par l'ennemi, ils n'ensemencent que très peu de terrain, et leurs maisons n'ont d'autres meubles que les ustensiles indispensables au ménage, car la configuration du pays uni et découvert les met à la merci de leurs voisins dès que la guerre est déclarée.

Nous n'étions qu'à deux journées de Gondar, mais notre intention n'était pas de nous rendre encore dans cette capitale, parce que nous savions que le chef de la douane, dont la cupidité était sans mesure, suscitait une foule de tracasseries aux Européens qui, dans cette ville, ont tous la réputation d'être cousus d'or et d'argent. Nous avions résolu de ne passer à Gondar qu'en revenant du pays de Galla, parce que, d'après la peinture qu'on nous avait faite des mœurs de ce peuple, nous présagions qu'alors notre bagage serait si bien diminué qu'il serait impossible au

Neggadé-Ras[1] de nous considérer comme de riches et puissants seigneurs.

Nous quittâmes donc la route de Gondar, que l'on distingue facilement au grand nombre de sentiers qui se croisent dans tous les sens et se multiplient à l'infini : le chemin que nous suivions était toujours remarquable par sa facilité. Les prairies étaient magnifiques et les troupeaux considérables : derrière nous s'élevait un paysage de montagnes. Nous passâmes devant un village qui appartenait à Ras-Ali; nous traversâmes un ruisseau assez important, nommé *Anchoca*; et, au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à *Dabat*, qui faisait encore partie des possessions de Déjaj-Oubi.

Le soleil se levait, tous les matins, avec cet éclat qui l'environne sous les climats du tropique; le ciel était d'une admirable limpidité, et il paraissait impossible que, dans l'après-midi, il pût se former des orages aussi terribles que ceux qui nous assaillaient journellement. Quoique nous fussions partis de Cantiba par un temps radieux, nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon quelques nuages qui se développèrent insensiblement et occupèrent bientôt tout le firmament. Quand nous

[1] Chef de la douane.

arrivâmes à Dabat, de noires vapeurs s'étaient amoncelées sur nos têtes, et le souvenir de notre mésaventure de l'avant-veille nous engagea à nous arrêter au hameau qui se trouvait devant nous.

Nous fûmes bientôt entourés d'une partie des habitants, et nous leur demandâmes aussitôt un asile en offrant un salaire. « Nos habitations sont à Dieu, » nous répondit-on; « pourquoi nous proposer de l'argent? Reposez-vous un instant sur l'herbe, nous vous aurons bientôt préparé une maison. » Quelques gouttes de pluie commençaient déjà à tomber, on nous apporta des manteaux de paille, véritables huttes portatives qui nous défendirent parfaitement contre la première bourrasque. Quand elle fut passée, quelques femmes s'approchèrent de nous et nous amenèrent vers le hameau, en nous désignant la cabane qui nous était destinée. Nous reçûmes, à Dabat, une généreuse hospitalité.

Lorsque l'atmosphère eut repris sa première sérénité, nous sortîmes de notre hutte pour visiter les environs du hameau; ils étaient couverts de bosquets touffus, et l'horizon était borné à l'est par une colline admirablement cultivée, dont la base était arrosée par le ruisseau de *Zén*. Dabat est adossé contre un tertre sous lequel on re-

marque une grotte spacieuse habitée jadis par les Troglodytes.

La principale richesse des habitants consiste en troupeaux qui leur fournissent une grande quantité de laitage qu'ils vendent à Gondar. Ils font beaucoup de beurre; leurs bestiaux passent la nuit en plein air; on les rassemble par groupes, et d'énormes mâtins, vigoureusement taillés, suffisent pour les préserver de l'attaque des hyènes.

Les cultures de Dabat sont peu étendues; les villageois préfèrent aller travailler les terres de la province de Bélessa, où ils jouissent d'une plus grande sécurité. A l'époque des semailles, ils se transportent sur les lieux, construisent des huttes provisoires et retournent ensuite dans leur hameau, où leurs vaches trouvent de meilleurs pâturages : ils vont plus tard faire la récolte et rapportent chez eux les céréales, après avoir payé les impôts à Ras-Ali. Quoique ces déplacements leur fassent perdre un temps considérable, comme ils ont ainsi l'avantage d'être tour à tour pasteurs et cultivateurs, et qu'ils échappent, par ce moyen, aux exactions d'Oubi, ils persévèrent dans leur système.

Le 6 août, nous partîmes de Dabat : la route que nous parcourûmes ressemblait encore à celle

des jours précédents; seulement les groupes d'arbres étaient plus serrés et offraient mieux l'aspect d'un bois. Au moment où nous traversions une verte prairie, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle; nous apercevions dans le lointain un hameau penché sur une colline, et en nous approchant il nous sembla que ses maisons se mouvaient : nous nous demandâmes si nous n'étions pas sous l'influence de quelque vertige; mais bientôt nous vîmes clairement les chaumières s'avancer vers nous, soutenues chacune par plusieurs individus. Étonnés d'un fait si nouveau pour nous, nous interrogeâmes notre interprète, qui nous apprit que c'étaient des pasteurs qui changeaient de domicile avec leurs familles pour aller se fixer dans une autre vallée, et qui, en émigrant, emportaient jusqu'à leurs cabanes.

Après une heure de marche, la route se divisa en deux : l'une, à gauche, se dirigeait vers la plaine de Bélessa, et celle de droite, qui était la nôtre, allait nous conduire à *Duncas*. Nous apercevions, au sud-est, la célèbre montagne d'Ouechné, où l'on exilait les membres de la famille royale, lorsqu'on eut abandonné Dévra-Damô. Nous découvrîmes devant nous une maison de belle apparence qui semblait nous annoncer un village;

nous nous dirigeâmes aussitôt de ce côté, mais la chaumière était inhabitée, et d'ailleurs si délabrée, qu'elle n'aurait pu nous abriter contre la pluie. Nous poursuivîmes notre route, et nous atteignîmes un hameau qui se trouvait encore abandonné : nous venions de quitter la province d'Ouagara, et nous cheminions depuis quelque temps sur le territoire de *Mariam-Ouaha*, ou la rivière de Marie, ainsi nommée d'une superbe église qui s'élève au milieu de ce district.

Le pays était sillonné d'une infinité de sentiers; nous trouvâmes, par hasard, un habitant d'Agami qui nous remit sur la voie d'où nous nous étions un moment écartés. Depuis le Tacazé, nous avions rencontré un grand nombre de ces Tigréens qui étaient venus chercher, dans le pays d'Amhara, une tranquillité que leur contrée natale leur refuse. Ils servent ordinairement comme domestiques chez de riches cultivateurs, et s'occupent des travaux les plus pénibles et les plus grossiers. Nous remarquions à chaque instant des scarabées variés dans leur forme et dans leur couleur, et les capricornes mêlaient leur parfum à celui des ruches à miel suspendues aux branches des arbres; souvent, sur la boue du sentier, nous remarquions l'empreinte des pieds d'un lion,

d'une gazelle ou d'autres quadrupèdes que les Abyssiniens distinguent parfaitement. Durant cette saison, les animaux sauvages, qui trouvent facilement à se désaltérer, se répandent de tous côtés, au lieu de se réunir aux environs des sources, comme à l'époque de la sécheresse.

Nous avions, à notre droite, une église riche d'ombre, dédiée à Jésus : du haut d'un tertre, nous découvrîmes enfin, à une faible distance, un édifice qui, par son architecture remarquable, nous annonça un travail des Portugais; nous traversâmes *Faras-Ouaha*, ou l'eau du Cheval, et nous arrivâmes tous mouillés à Duncas. Comme si les habitants de ce village avaient eu conscience des fatigues que nous venions d'éprouver, ils s'empressèrent de nous donner une maison commode et spacieuse, en s'excusant encore de ce qu'ils n'en avaient pas de plus belle à nous offrir. Ce lieu, désigné, sur les cartes et chez les auteurs qui ont écrit sur l'Abyssinie, sous la dénomination de Duncas, a reçu depuis le surnom de *Gheumb* (ruines), à cause des débris d'édifices qui jonchent les environs.

II.

SOMMAIRE.

Visite au château de Duncas. — Sa description. — Souvenirs historiques qui s'y rattachent. — Demande d'amulettes. — Départ de Duncas. — Arrivée à Iolusguérar. — Hospitalité. — Sorciers. — Manière de les chasser du corps des possédés. — Départ d'Iolusguérar. — Cavernes pratiquées par les animaux féroces. — Rencontre de singes. — Arrivée à Dérita. — Son marché. — Ses habitants. — Son commerce. — Son industrie. — Départ de Dérita. — Arrivée à Angnot. — Passage du Rebb. — Nous stationnons à Goub. — Arrivée à Dévra-Tabour.

CHAPITRE II.

Le lendemain, à midi, nous allâmes visiter le vieux château dont l'aspect nous avait si vivement frappés la veille. Quoiqu'il soit célèbre dans les annales abyssiniennes, les habitants du village étaient incapables de nous donner les moindres renseignements sur cet édifice. Il ne date que du

commencement du XVIIe siècle, et cependant il a une apparence bien plus gothique que celui de Doougua qui appartient à la même époque : ses murailles noircies et ruinées nous enveloppèrent des poétiques souvenirs du moyen-âge.

Ce castel, abandonné depuis que la cour se transporta à Gondar, est environné et surmonté d'arbres qui semblent vouloir le dérober à la vue et qui lui donnent l'aspect d'un ermitage pittoresque.

L'édifice, précédé par une immense cour, était autrefois entouré d'une muraille élevée; mais aujourd'hui cette enceinte est entièrement détruite; un seul montant de la principale porte d'entrée est resté debout comme pour annoncer la place qu'elle occupait. La cour est remplie d'une herbe haute et épaisse, et les bergers du village y font paître leurs troupeaux.

Quand nous voulûmes entrer dans le château, nos avenues étaient tellement embarrassées d'arbres et de buissons, qu'il était presque impossible d'y pénétrer sans se déchirer les habits, la figure ou les mains; heureusement nos guides prenaient toujours les devants, et armés de longs bâtons, ils mutilaient les branches qui voulaient s'opposer à notre passage.

Le rez-de-chaussée était couvert de terre et de bois de charpente tombés de la toiture et des murs. On remarquait, à hauteur d'homme, de larges pierres de taille où l'on avait représenté, d'une manière assez grossière, des éléphants et des chevaux montés par des cavaliers armés d'une lance au bout de laquelle flottait un étendard. Nous observâmes aussi quelques vestiges d'inscriptions en langue éthiopique effacées par les pluies; tous les appartements paraissaient avoir été peints avec soin.

Au dessous du rez-de-chaussée, on avait creusé une immense citerne soutenue par douze arceaux, et, malgré l'humidité de ce lieu souterrain, le ciment était encore parfaitement conservé; un escalier encombré de débris conduisait dans ce caveau, où nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine. En dehors et tout près de la porte d'entrée, on voit encore une auge énorme qui servait, d'après le rapport du *cicerone*, à abreuver les chevaux favoris du maître du château.

Cet édifice avait un premier étage dominé par une terrasse : les quatre angles sont surmontés de flèches coniques. Le danger auquel on s'expose pour arriver au sommet du château s'ou-

blie en présence des magnifiques paysages qui se déroulent à vos regards : d'un côté, on domine une vaste chaîne de montagnes sillonnée de vives cascades; de l'autre, on voit se déployer sous ses pieds l'immense plaine de Bélessa, au dessus de laquelle s'élève comme un géant le pic décharné d'Ouechné, et, à l'ouest, la vue plane sur le superbe lac de *Tana* et les magnifiques pâturages de *Dembéa*.

On avait bâti, à côté du château, une grande chapelle dont on voit encore les ruines, et ses débris attestent la beauté de son architecture : la voûte, toute composée de pierres sculptées et artistement taillées, aurait mieux résisté que le castel aux atteintes du temps; mais, lorsque la cour vint s'établir à Gondar, les rois abyssiniens, qui ne voulurent pas se séparer de cet oratoire, en firent transporter les pierres une à une dans leur nouvelle capitale, avec l'intention de les faire assembler de nouveau sur le même plan; mais ce travail ne fut jamais achevé.

Ces édifices avaient été construits en 1625 par les soins d'Alphonse Mendez, qui fut envoyé en Abyssinie en qualité de patriarche, par les cours de Rome et de Madrid. Quoiqu'ils eussent à leur disposition le couvent de Gorgora, sur le côté mé-

ridional du lac de Dembéa, les missionnaires trouvèrent cette retraite insuffisante et ils bâtirent à Duncas un palais, une chapelle, et un vaste collége destiné à recevoir soixante jeunes Abyssiniens qui devaient y faire leurs études de théologie romaine sous la surveillance du patriarche Mendez. Les ruines du séminaire ont entièrement disparu.

Plusieurs rois d'Abyssinie ont fait leur résidence à Duncas pendant le temps des missions religieuses et même après l'expulsion des jésuites. Parmi eux on compte *Za-Denguel* qui régnait à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^, et *Socinios* qui, après avoir fait couler tant de sang pour implanter la religion romaine dans ses États, finit par rétablir le rite grec plus conforme aux vœux de ses sujets.

Quoique Duncas soit bien déchu depuis que les souverains d'Abyssinie l'ont abandonné, néanmoins les habitants de ce village semblent avoir puisé, dans la contemplation des majestueuses ruines qui les environnent, le sentiment d'une architecture plus noble, car leurs maisons sont plus spacieuses et mieux bâties que celles de leurs compatriotes.

Dès que les habitants des hameaux voisins eu-

rent appris notre arrivée, ils accoururent en foule pour nous visiter, car aucun d'eux n'avait encore vu de blancs, et plusieurs, s'imaginant que nous possédions la connaissance de l'avenir, nous demandèrent si leur pays était menacé de quelque guerre et si leur récolte serait abondante.

Comme les propriétés de Duncas étaient souvent ravagées par la grêle, les villageois nous prièrent, avec les plus vives instances, de leur faire une amulette pour les préserver des orages terribles qui les ruinaient, et nous craignîmes un instant d'être retenus de force en refusant de souscrire à leur désir. « Nous savons, » nous dirent-ils, « qu'un blanc entretient des communications directes avec les astres et les génies, et qu'il peut, par sa seule puissance, éloigner la grêle et les maladies d'un pays qu'il protège : restez donc au milieu de nous tout le temps qui vous sera nécessaire pour cette œuvre bienfaisante; nous vous traiterons comme des princes, rien ne vous manquera, et, lorsque vous partirez, nous ferons des vœux pour que Dieu répande sur vous ses faveurs. »

Nous ne jugeâmes pas à propos de leur accorder la merveilleuse amulette, parce qu'une foule d'individus affectés de maladies réelles ou imaginaires nous auraient accablés de leurs impor-

tunités, et nous affligeâmes par nos refus ces braves gens qui nous avaient accueillis avec tant de bonté. Depuis quelque temps, nous n'avions plus besoin de nous imposer comme dans le Tigré; les habitants du pays d'Amhara venaient au devant de nous, et pour nous donner l'hospitalité ils n'attendaient jamais que nous l'eussions demandée.

Depuis Daouarik, le climat s'adoucit sensiblement, et la population devient tous les jours plus belle : toutes les femmes mettent sur leur tête une prodigieuse quantité de beurre; elles teignent les bords de leurs yeux avec du *cohul*[1] et ont une véritable passion pour les ornements de verroterie.

Nous quittâmes Duncas le 8 août, et, en passant dans le village voisin, les habitants accoururent en foule pour nous considérer. Une heure après notre départ, nous découvrîmes, à notre droite, le magnifique lac de Dembéa, légèrement voilé par les vapeurs blanchâtres qui s'élevaient de son sein; elles se dissipèrent peu à peu aux premiers rayons du soleil levant; cette mer paisible semblait s'éveiller alors d'un profond sommeil et rejeter le voile qui l'avait enveloppée pendant la nuit.

[1] Préparation faite avec de l'antimoine.

A notre gauche, se déroulait la plaine de Bélessa, plantée çà et là de quelques pics de montagnes détachées et sillonnées de torrents dont l'eau s'argentait à la douce lumière du matin. Le plateau que nous parcourions s'élève comme une barrière entre Bélessa et Dembéa, et unit comme une chaussée le pays montueux de Mariam-Ouaha que nous venions de traverser et celui d'*Ouénadéga* sur lequel nous allions entrer.

Les sentiers que nous suivions étaient toujours multipliés et solitaires; les montagnes, couvertes d'arbres, avaient un aspect sombre et sauvage qui contrastait singulièrement avec les sites qui se déployaient à nos pieds. Les bêtes féroces, chassées des plaines par les cultivateurs, étaient venues se réfugier dans les lieux que nous parcourions, et partout la route était empreinte de leurs traces. Chemin faisant, nous découvrîmes plusieurs églises, et, après sept heures de marche, nous arrivâmes au village d'*Iolusguérar*.

Dès que les habitants nous aperçurent, ils nous entourèrent aussitôt en poussant de grands cris de surprise et d'admiration : nous demandâmes un asile; mais on nous répondit qu'on ne possédait pas de maisons dignes de nous. Nous crûmes que cette réponse était une manière iro-

nique de nous refuser l'hospitalité, et nous nous acheminâmes vers un groupe de cabanes que nous avions remarqué à peu de distance; mais nous vîmes bientôt arriver un homme d'Iolusguérar, qui vint nous dire que, si nous voulions habiter leurs chaumières telles qu'elles étaient, il les mettait toutes à notre disposition.

Il s'établit alors, entre plusieurs personnes qui voulaient nous faire accepter leur demeure, un assaut de générosité que nous fîmes cesser par notre choix. Les filles nous apportèrent leur dîme de bois, elles allumèrent un grand feu et firent chauffer de l'eau pour nous laver les pieds; on nous fit du pain de blé, et on nous présenta dans de grandes corbeilles un service composé de plats abyssiniens, auxquels nous étions depuis long-temps habitués : alors les curieux se retirèrent tranquillement à la porte, où ils s'assirent, afin de nous contempler à loisir.

Le soir, plusieurs prêtres s'assemblèrent autour de notre foyer pour passer la veillée; ils nous demandèrent si leur *abouna*[1] était arrivé ou si Oubi avait envoyé une députation au Caire pour en demander un au patriarche cophte, et en même temps ils se plaignirent amèrement de l'indiffé-

[1] Évêque.

rence religieuse qui avait gagné les divers souverains d'Abyssinie. Pendant qu'ils parlaient, l'orage qui, dans le mois d'août, n'éclate quelquefois que dans la nuit, s'annonçait par de larges ondées de pluie qui se répandaient sur notre cabane et par le bruit du tonnerre qui se mêlait au sifflement du vent. Ce bouleversement du ciel, durant les ténèbres, produisait une impression profonde sur l'esprit des Abyssiniens, qui s'imaginent que les démons et les génies jouent toujours un rôle important dans ce désordre de la nature. Le foyer pétillait, et nos villageois, assis tout autour, se serraient les uns contre les autres, et on les voyait vivement occupés par l'idée de ces êtres surnaturels, qui, d'après eux, exerçaient alors leurs coupables maléfices.

Personne n'osait prendre la parole sur un sujet aussi redoutable, et pourtant tout le monde désirait connaître notre opinion sur cette question grave. Le plus intrépide des assistants se décida néanmoins à nous demander s'il y avait des *bouda* [1] dans notre pays ; nous lui répondîmes qu'avant que les lumières fussent aussi généralement répandues les diverses nations de l'Europe croyaient, comme eux, aux sorciers et aux

[1] En langue amhara, ce mot signifie sorcier.

revenants, mais que cette superstition avait disparu des classes éclairées de la société, et s'était réfugiée chez le peuple qui tendait tous les jours à s'en délivrer.

Il est possible, dit notre interlocuteur, que dans votre patrie cette *engeance* n'existe plus ; mais, dans nos contrées, on ne voit malheureusement que trop d'exemples de la méchanceté de ces esprits infernaux. Les boudas ont la puissance de s'introduire dans le corps de ceux qu'ils veulent tourmenter : ils s'attachent obstinément à leur victime, dévorent ses entrailles, et la poursuivent jusqu'à ce qu'elle succombe. Ce qu'il y a de bien déplorable pour ceux qui sont soumis à cette funeste puissance, c'est qu'ils deviennent taciturnes, aucun plaisir de ce monde n'est capable de les distraire, ils nient toujours leur mal et ils ne veulent faire aucun remède pour s'en délivrer.

Nous lui demandâmes alors de quels moyens ils se servaient pour chasser les boudas du corps du possédé, et il nous répondit : « Lorsqu'un homme est soupçonné d'être aux prises avec un sorcier, on commence par appeler plusieurs prêtres pour l'exorciser. Le malade est couché sur un lit, et on est presque toujours obligé d'user de vio-

lence pour l'y retenir. Nous composons une potion avec certaines herbes dont les vertus nous sont connues; le possédé en boit une certaine partie et nous lui faisons des injections dans le nez et dans la bouche; nous en répandons sur le lit ou dans la chambre, et si l'esprit résiste, nous donnons au malade de grands coups de bâton qui manquent rarement leur effet [1]. »

A ces mots, nous éclatâmes de rire; mais personne ne partagea notre hilarité. Comme il était déjà tard, nous congédiâmes nos visiteurs après avoir fait ce que nous avions pu pour les con-

[1] Il est assez curieux de rapprocher cette méthode de traitement avec celle qu'on employait autrefois, en Europe, contre les ensorcelés.

« 1° Il faut commencer par le (l'ensorcelé) mettre nu de la tête » aux pieds; 2° le raser pour mettre à découvert le signe de la taci- » turnité; 3° le faire visiter par un chirurgien pour chercher les » marques qui lui ont été imprimées par Satan lui-même; 4° exa- » miner s'il ne porte pas, sur quelque partie de son corps, la figure » d'un lièvre, d'une patte de crapaud, d'un chat noir ou d'un pe- » tit chien noir; 5° ces marques trouvées, y enfoncer une aiguille, » une lardoire ou un stylet le plus profondément possible; s'il sort » du sang de la blessure, si le prévenu donne des signes de douleur, » c'est une preuve qu'on s'est trompé, et que le prévenu n'est pas » ce qu'il se croit; 6° l'asperger d'eau bénite; si en la recevant il » ne crie pas au feu, c'est une preuve qu'il s'est trompé; 7° lui faire » boire quelques verres de ladite eau; s'il l'avale sans grimace, s'il » n'en éprouve ni mal au cœur, ni mal au ventre, c'est une preuve » qu'il s'est trompé; 8° le plonger dans une cuve de ladite eau; si » en y entrant il ne croit pas entrer dans une cuve d'eau bouil- » lante, c'est une preuve qu'il s'est trompé; enfin le mettre à la » torture; si lorsque vous lui disloquez les os, lorsque vous lui ser- » rez les genoux avec des coins, il paraît s'en apercevoir, et jette

vaincre de l'absurdité de leur croyance; mais nos raisonnements ne persuadèrent personne.

Pendant la nuit, notre sommeil fut interrompu par le hurlement des hyènes et le rugissement d'un lion qui rôdait, depuis plusieurs nuits, aux alentours du village. Le matin, nous prîmes le chemin de *Dérita*, au milieu de belles prairies vertes et ombragées : nous avions peine à nous frayer une route à travers les branchages des arbres; on remarquait, sur le long des sentiers, une infinité de cavernes profondes creusées par les bêtes féroces qui viennent, pendant la nuit, se blottir à l'entrée de ces repaires, et guettent le passage des gazelles, qu'ils immolent à leur voracité. Pendant le jour, ces animaux dangereux vont faire leur digestion dans des lieux couverts et retirés, où ils se reposent des fatigues de la nuit.

Nous distinguâmes encore, sur cette route, plusieurs de ces arbres connus, en Abyssinie, sous le nom de *cosso*, dont nous avons fait remarquer

» des cris de possédé, il est évident qu'on s'est trompé, ou qu'il » s'est trompé, car la torture est impuissante sur les sorciers. »

Tels sont les conseils que Boguet, grand-juge de la terre de Saint-Claude, donnait aux tribunaux de son temps. Cette manière de procéder offre plusieurs points analogues à la coutume du pays que nous parcourons; mais, pour la cruauté, les Abyssiniens sont restés bien au dessous des Européens.

ailleurs les propriétés médicales : quelques uns d'entre eux avaient environ trente pieds de hauteur. M. Kunt a observé avec soin les fleurs de ce végétal, qui ont été apportées à Paris; elles lui ont servi à déterminer la plante à laquelle elles appartiennent [1].

D'après ce savant, le cosso se trouve classé à côté de l'aigremoine; mais il en diffère beaucoup par sa taille.

Le cosso est appelé par Bruce *banksia abyssinica*, du nom de sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres. Le voyageur anglais n'est pas le premier qui ait fait connaître cet arbre en Europe, cet honneur appartient à M. Godigni [2] : M. Brayer n'en a parlé qu'en 1820 [3]. Ce médecin dit que cet arbre s'appelle, en arabe, *cotz*, et, en abyssinien, *cabotz*; Bruce le nomme encore *cusso*; mais son véritable nom est celui sous lequel nous le désignons.

Cinq heures après notre départ, nous tournâmes une montagne dont les flancs de roche resplendissaient de cascades. Des creux de ce rocher, où l'on remarquait encore quelques restes

[1] *Voyez* l'article *Brayère*, de M. Bory Saint-Vincent, dans l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin.

[2] *Voyez* Bruns, *Africa*, tome II, page 115.

[3] *Voyez* notre chapitre d'Adoua à Axoum.

de terre végétale, s'élançaient quelques arbres qu'on eût dit se soutenir avec des ailes que dessinaient leurs branches largement déployées. Plus loin nous admirâmes la charpente qui unissait jadis les montagnes qui n'existent plus et qui sont aujourd'hui réduites en obélisques par le travail opiniâtre du temps.

Quand nous fûmes parvenus à l'extrémité du district d'Ouénadéga, nous aperçûmes d'innombrables légions de singes de couleur fauve et qui ressemblaient à des lions par l'élévation de leur taille et la beauté de leur crinière. Nous quittâmes la chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la province de Béghemder, et nous nous engageâmes dans la rude descente qui conduit à Dérita, où nous nous arrêtâmes d'assez bonne heure. Notre arrivée devait produire peu d'effet sur les hommes dont la plupart ont fait le pélerinage de la Mecke; mais les femmes, qui n'avaient jamais vu de blancs, sortirent en grand nombre de leurs maisons et nous accompagnèrent jusqu'à la demeure que nous allions occuper.

Les mahométans, qui ont fréquenté l'Égypte ou l'Arabie, s'imaginent que les Francs possèdent la pierre philosophale; aussi étions-nous certains de trouver un logement sans difficulté, parce que

chacun était persuadé que nous donnerions une forte récompense à celui qui nous procurerait un asile, et, comme nous avions hâte de nous reposer, nous nous laissâmes conduire dans la maison du premier individu qui s'avança pour nous l'offrir.

Nous venions de nous installer dans notre habitation, lorsque le propriétaire amena un agneau qu'il nous pria d'accepter en cadeau; après s'être informé si nous mangions de la viande d'un animal tué par un musulman, il égorgea la victime en prononçant la formule arabe, et se tournant, selon la coutume, du côté de la Mecke, il l'écorcha, la dépeça fort adroitement, en suspendit les membres aux murs de notre appartement, et se retira immédiatement.

Dérita, située sur le versant occidental des montagnes qui s'élèvent au dessus des plaines qui environnent le lac, est une ville presque entièrement peuplée de musulmans; elle se trouve sur les frontières du Béghemder; ses maisons, plus spacieuses et mieux construites que celles des chrétiens, descendent jusqu'au bas de la vallée; sa population, issue d'Arabes et d'esclaves galla, se ressent de son origine et forme un type tout particulier. Les femmes sont

plus blanches que les Abyssiniennes, et leur teint cuivré n'ôte rien à leur beauté.

Les hommes, qui prennent tous le titre de hajji (pélerin), se rasent la tête toutes les semaines; leurs femmes laissent croître leur chevelure, qui devient plus longue que celle des Abyssiniennes en général; malgré le précepte du prophète, elles ne se voilent pas le visage, mais elles sont plus réservées que les chrétiennes. Dans leur toilette, elle cherchent à imiter les modes de leurs compagnes de Massaouah.

Tous les lundis, il se tient un marché aux environs de Dérita; on y trouve facilement du café, de l'eau de vie et du vin à un prix très modéré; les musulmans de ce village ne tiennent aucun compte de cette loi du Coran qui défend l'usage de toute liqueur enivrante, et si quelques uns d'entre eux, connus par leur dévotion, s'abstiennent d'eau de vie ou de vin, ils boivent tous de l'hydromel. Le cheickh le plus vénéré de Dérita, qui venait souvent nous voir parce que nous lui parlions d'*Oadi-Fatma*[1], son pays natal, que nous avions visité à notre passage à Djedda, nous

[1] Cette vallée, qui se trouve sur le chemin de Djedda à Taïfa, fut donnée en apanage à la fille du prophète, et elle porte encore son nom.

en apportait de grandes cruches, qu'il vidait avec nous sans craindre de manquer au précepte.

Dans ce grand village, on tanne les peaux et l'on confectionne d'une manière supérieure les tissus de coton; on fait parfaitement les cordons de soie qui servent de monnaie dans toutes les provinces où il y a des chrétiens. Les commerçants de Dérita rivalisent avec ceux de Gondar; ils envoient des caravanes au Sennâr et à Massaouah, d'où elles se répandent vers le Caire et sur la côte arabique; ils vont aussi chercher des esclaves et du musc à *Gouderou*, *Caffa*, *Gouma* et *Naréa*[1]. Pendant notre séjour dans ce village, nous vîmes plusieurs Galla qui vivaient dans les maisons de leurs maîtres qui les traitaient comme leurs enfants : les plus belles se vendaient 25 talaris. A Dérita, le silence des nuits était ordinairement troublé par les sauvages miaulements des tigres qui s'avançaient jusqu'au pied des habitations.

Lorsque nous voulûmes quitter ce village, nous appelâmes le propriétaire de notre demeure; nous lui fîmes le compte de tout ce qu'il nous avait fourni au prix courant du marché, et nous le congédiâmes malgré ses réclamations. Il eut à essuyer les plaisanteries de ses coreligion-

[1] *Voyez* la carte.

naires, auxquels il n'avait pas manqué de confier les espérances qu'il fondait sur notre aveugle générosité.

Le mercredi 19 août, nous partîmes de Dérita vers les onze heures du matin, et par une descente pénible nous arrivâmes dans la vallée. Le niveau du sol était peu élevé au dessus du lac; le manque de pente empêchait l'eau de s'écouler, et son séjour dans ce lieu rendait les chemins impraticables. Ce terrain marécageux est malsain dans la saison des pluies; il règne souvent, dans le pays, des fièvres dangereuses, et l'on y remarque quelques goîtres.

Nous passâmes d'abord le grand ruisseau de *Dendéno*, et deux heures après nous traversâmes, à l'extrémité de la vallée, l'impétueuse rivière de *Chéni*. Les champs étaient bien cultivés, et de nombreux villages s'élevaient de toutes parts. Les cours d'eau qui descendent du versant occidental des frontières du Béghemder se jettent tous dans le lac de Tana.

Nos mules, qui s'enfonçaient à chaque pas dans ce chemin boueux, étaient si fatiguées, que nous fûmes obligés de nous arrêter au hameau d'*Anguot*, à une distance de trois lieues de Dérita; un petit groupe de maisons était tout ce qui

restait de ce village naguère assez important. Lorsque Aligas-Farés, trompant la vigilance de Ras-Ali, était venu incendier sa capitale, il s'était avancé jusqu'à Anguot, qui avait subi le même sort. Les habitants, aujourd'hui peu nombreux, commençaient à réparer leurs habitations; ils possédaient encore quelques bestiaux qu'ils avaient soustraits à l'avidité des soldats du Lasta.

Le lendemain, nous vînmes coucher au hameau de *Goub*. La route, quoique tracée dans la plaine, avait été aussi fatigante que celle de la veille. Nous avions rencontré le *Rebb* deux heures après notre départ d'Anguot, et nous l'avions traversé sur un pont à six arches bâti par les Portugais. L'eau s'élevait alors au niveau de la voûte; mais, dans les fortes inondations, elle dépasse le parapet, où l'ingénieur a pratiqué des embrasures ; à l'époque de la haute crue, le pont disparaît entièrement sans que l'on puisse distinguer la place qu'il occupe.

Ce pont établit des communications bien rarement interrompues entre le Béghemder, Gondar, Dérita et toutes les provinces qui avoisinent le lac. Quand nous passâmes cette rivière, le peu de rapidité du courant lui donnait l'aspect d'un canal d'irrigation, et ses abords étaient d'une ex-

trême facilité. Les Abyssiniens traversent le pont avec crainte; quand ils y arrivent, ils hésitent un moment avant de s'y engager et le passent rapidement, comme s'ils avaient peur qu'il s'écroulât sous leurs pas.

De Goub, nous abandonnâmes la plaine pour escalader la chaîne qui forme les limites du Béghemder. Le pays redevient boisé comme à Mariam-Ouaha et à Ouénadéga. Le plateau sur lequel s'élève Dévra-Tabour, résidence de Ras-Ali, est couvert de beaux villages, d'églises bien ombragées et d'une foule de ruisseaux qui viennent tous se perdre dans le Rebb. Après six heures de marche, nous atteignîmes la ville où nous avions résolu d'attendre que l'époque des pluies fût entièrement écoulée pour continuer ensuite notre voyage et arriver chez les peuplades galla que nous voulions visiter à tout prix.

III.

SOMMAIRE.

Arrivée à Dévra-Tabour. — Ras-Ali. — Ses enfantillages. — Son étonnement à la vue de nos armes. — Description de l'appartement royal. — Le Ras nous fait donner une maison. — Nous recevons de nombreuses visites. — Une fête. — Les danseuses. — Préparatifs de départ. — Nouvelle entrevue avec le Ras. — Nous changeons de maison. — Contrariétés. — Visite à la reine. — Départ d'Ali et de Ménén pour les bains. — Nous voulons profiter de leur absence pour quitter Dévra-Tabour. — Déjaj-Béchir s'y oppose. — Réflexions sur le courage des Abyssiniens. — Notre interprète.

CHAPITRE III.

De tous les lieux que nous avons visités, nu n'a été pour nous aussi fécond en évènements que Dévra-Tabour. Notre séjour dans cette bruyante capitale a été rempli de circonstances extraordinaires que nous rapporterons parce qu'elles doivent contribuer à faire connaître

les mœurs et le caractère du peuple abyssinien.

Le 21 août, nous arrivâmes dans cette ville qu'habite Ras-Ali durant la paix, c'est à dire au temps des pluies. Nous nous arrêtâmes dans une vaste prairie qui s'étend jusqu'au pied des maisons, et nous envoyâmes notre drogman pour nous chercher un asile. Dévra-Tabour est peuplé de soldats qui, plus habitués à prendre qu'à donner, refusèrent de nous loger, sous le prétexte, peut-être valable, que toutes les chaumières étaient occupées. Comme la saison ne nous permettait pas de passer la nuit dehors, d'après nos ordres, Béchir se rendit chez le roi, et, après une demi-heure environ, il revint avec un des hommes de la cour, qui nous engagea à le suivre, et l'on nous conduisit auprès du palais ou plutôt de la chaumière du Ras.

Depuis Daouarik, personne ne se souvenait d'avoir vu des hommes blancs; aussi fûmes-nous entourés d'une foule innombrable qui ne nous abandonna que lorsque nous entrâmes dans la demeure d'Ali. On nous introduisit dans une vaste cour où nous aperçûmes quelques hommes assis sur des pierres; plusieurs autres, rangés sur deux files, se tenaient debout. Nous approchâ-

mes; on nous adressa quelques questions d'un ton qui nous déplut, et nous refusâmes de répondre. On voulut nous faire approcher; mais, sans faire attention à ce qu'on nous disait, nous demandâmes, avec impatience, à voir le Roi, et nous apprîmes avec surprise que nous nous trouvions devant lui.

Il était, comme les autres, assis sur une pierre et enveloppé dans une toile qui valait bien moins que les nôtres. Comme on nous l'avait annoncé depuis longtemps, c'était un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'une constitution frêle et d'une taille qui paraissait assez élancée. Il avait la tête entièrement rasée, ce qui veut dire, en Abyssinie, ou qu'on est musulman, ou qu'on est atteint de l'une de ces maladies terribles qui affligent le pays : le Ras était chrétien. Ses grands yeux noirs ne manquaient pas d'expression, et l'on assurait qu'il se battait aussi bien que le meilleur de ses soldats; mais il était loin d'avoir assez de jugement pour diriger les opérations d'une campagne ; car, pendant la paix, une de ses principales occupations était d'aller tuer des singes ou des oiseaux dans les bois voisins de sa capitale. Il se faisait suivre par une foule de jeunes gens tous à son service, et les hommes tant

soit peu raisonnables étaient bannis de cette chasse. Pendant les journées pluvieuses, il faisait battre ses pages contre des béliers énormes élevés à cet usage.

Ce jeune écervelé était censé gouverner Béghemder, Gojam, *Damot,* une partie d'*Ejjou* et d'Ouagara, sans compter les plaines de Bélessa, de Dembra et les riches provinces qui, depuis Gondar, s'étendent par Raz-el-fil jusqu'au voisinage du Sennâr; mais on savait qu'il ne faisait rien sans les conseils de sa mère, femme vraiment digne de sa place. *Ménén* (c'était son nom) n'avait pas craint, pour s'élever, d'abjurer la religion musulmane pour embrasser celle du Christ, et elle avait entraîné dans son parti Déjaj-Béchir et Déjaj-Amédé qui firent hommage au Ras de leurs beaux domaines situés sur les frontières sud du royaume de Lasta.

Ali nous engagea à nous asseoir sur le gazon, et, malgré la gravité qu'il lui convenait de garder en notre présence, il ne put dissimuler son caractère d'enfant qui perçait dans ses questions les plus sérieuses et dans toute sa manière d'être. Il s'informa d'abord de notre religion, nous parla beaucoup de notre pays, puis il voulut voir nos armes, et une paire de pistolets de poche que nous

avions apportée du Caire excita surtout son admiration; nous les lui offrîmes, et le Ras, étonné sans doute d'une générosité à laquelle il n'était pas habitué, parut douter un instant de notre sincérité. Il nous demanda si ces armes ne nous étaient pas nécessaires pour notre route, et, continuant à les examiner, il prétendit qu'il était impossible de tuer un homme avec ces pistolets, et il ajouta qu'il les verrait sans crainte dirigés contre lui. Ils étaient à balle forcée, et, pour lui prouver que nous ne lui avions pas offert des semblants d'armes, nous lâchâmes aussitôt la détente, et la balle entra profondément dans la terre. Il manifesta un vif étonnement, et, quoiqu'il se fût estimé heureux de posséder un semblable trésor, il ne voulut pas accepter nos pistolets. Nous sûmes, plus tard, qu'il avait craint que ces armes ne fussent ensorcelées.

Ras-Ali, facile, comme un enfant, à s'enthousiasmer pour tous les objets nouveaux, éprouvait déjà pour nous une sympathie extraordinaire; il semblait nous considérer avec une sorte de convoitise, et il nous dit tout à coup : « Si vous m'aimez, vous ne me quitterez plus. — Votre patrie n'est pas la nôtre, » répondîmes-nous ; « nos parents nous attendent avec impatience, et nous

pouvons à peine vous consacrer quelques jours. » Il parut mécontent de notre réponse ; mais Dévra-Tabour n'était pas notre but, et malgré ses instances pour nous retenir près de lui, nous persistâmes dans nos refus.

Bientôt on nous fit entrer dans l'appartement royal : c'était une salle assez grande dans laquelle on remarquait deux sarirs et de belles armes. Au centre, on avait creusé un énorme foyer alimenté par une prodigieuse quantité de bois résineux, presque aussitôt dévoré par la flamme qui lançait jusqu'au plafond ses vives étincelles. En face du sarir le plus élevé, on avait pratiqué trois embrasures pour les meilleurs chevaux du Ras, en sorte que le salon de réception était à peu près une écurie. Il ne faudrait pas croire qu'il n'eût été facile à Ali de placer ailleurs ses montures ; mais les plus grands personnages d'Abyssinie éprouvent un plaisir extrême à voir près d'eux ces animaux qu'ils aiment passionnément.

On nous fit asseoir sur un tapis, et l'on commença par nous faire boire plusieurs breullis d'un excellent hydromel. On apporta du vin et de l'eau de vie, et le roi, qui était resté dans la cour, entra avec sa suite ; et, pour ne pas nous déranger, il alla se placer sur les joncs qui couvraient le plan-

cher, tandis que nous étions assis sur un beau tapis auprès d'un bon feu. Nous bûmes et nous causâmes longtemps : tout le monde avait quelque question à nous adresser, et nos réponses ne faisaient qu'aiguillonner la curiosité générale. Quand l'heure de se retirer arriva, Ali ordonna à deux de ses hommes de nous conduire dans une maison de la ville, et d'emporter du bois et des bougies. Il était plus de minuit quand nous sortîmes de chez le Ras ; il pleuvait, et l'obscurité était profonde. Le chemin, couvert de boue et d'énormes blocs de pierre, était impraticable : les lumières s'étaient éteintes, et, malgré notre lenteur et nos précautions, nous ne pûmes éviter plusieurs chutes ; on nous dit qu'on avait encombré ce sentier à dessein pour embarrasser et arrêter les malfaiteurs qui cherchaient à s'évader ; et après avoir maudit plus d'une fois les ténèbres, la pluie et les voleurs qui nous retardaient si désagréablement dans notre trajet, nous parvînmes enfin dans notre maison.

Depuis longtemps nos domestiques ne buvaient que de l'eau : arrivés chez nous, ils sentirent que le mélange des liqueurs qu'ils avaient pourtant bues avec modération les avait surpris : ils furent malades toute la nuit, et les voisins,

qui s'en aperçurent, en répandirent la nouvelle dès le matin, et tout le monde nous entoura de respect et d'hommages, car cela prouvait, disait-on, que le Ras nous avait traités dignement, et que nous étions de ses amis.

Notre maison en chaume nous protégeait mal contre la pluie qui nous avait assaillis jusqu'au jour. Nous nous en plaignîmes, et on nous fit aussitôt donner un autre logement, que nous fûmes obligés de partager avec ses maîtres. Le matin, on nous avait envoyé du palais d'abondantes provisions, et un homme du Ras fut chargé de pourvoir à tous nos besoins.

Nous étions à peine établis dans notre nouvelle demeure, qu'un grand nombre de femmes de toutes les conditions s'empressèrent de venir nous voir. Le premier sentiment que nous leur inspirâmes fut la peur : on remarquait, dans leurs regards, une expression d'inquiétude étrange; nous étions pour elles des êtres mystérieux, et nos moindres mouvements, même involontaires, les faisaient toutes fuir avec des cris de frayeur. Cependant nous essayâmes de les encourager soit en affectant un calme impassible, soit en donnant à toutes nos paroles une douceur inaccoutumée, et peu à peu les plus intrépides com-

mencèrent à se rassurer : elles voulurent voir nos bras, notre poitrine; et, sans la moindre malice, si nous les avions laissées faire, elles nous auraient entièrement déshabillés.

Les Abyssiniens jeûnent souvent : nous étions arrivés près du Ras, après un carême de quinze jours, qui allait avoir sa pâque. Dévra-Tabour est une ville de joie, sa population est presque entièrement composée de soldats, qui jouissent du présent sans s'inquiéter de l'avenir, et qui dépensent largement le butin qu'ils ont acquis pendant la guerre. Leur vie d'insouciance et de plaisir attire parmi eux un grand concours de danseuses et de courtisanes de tous les pays, qui vivifient cette capitale; elles sont toutes parées de bijoux, et leur profession est aussi lucrative pour elles qu'agréable pour les autres.

Pour clore par des réjouissances le temps d'une abstinence sévère, de nombreuses danseuses parcouraient les rues, s'arrêtaient devant les maisons importantes pour y exécuter leurs pantomimes, et ne se retiraient jamais sans avoir obtenu un salaire en comestibles ou plutôt en boisson. A leur costume abyssinien elles avaient ajouté un pagne fait de joncs très larges, et plusieurs avaient revêtu, comme les soldats, de ma-

gnifiques peaux de mouton. Les pieds des danseuses restaient toujours à la même place; leurs corps, doués d'une souplesse admirable, tournaient et retournaient sur leurs jambes immobiles et dans leurs mouvements gracieux; leur pagne, en tournoyant, ressemblait à un soleil dardant ses rayons. Comme de vraies danseuses, toutes ces femmes étaient folles et enjouées; elles nous donnèrent une longue représentation.

Le vendredi 28, nous fûmes appelés par le roi et nous nous rendîmes près de lui. Il était assis sur un grand sarir recouvert d'un riche tapis de Perse et de coussins de velours cramoisi : il était entouré de tous les grands de sa suite, et il appuyait ses pieds sur les genoux de Déjaj-Béchir le musulman, frère de sa mère. Dans ce jour de réception cérémonieuse, Ali avait espéré nous éblouir par l'attirail de sa pauvre royauté. Il dut croire sans doute que son entourage devait faire sur nous quelque impression; car, après avoir conversé quelques instants sur la religion, dont tout le monde se soucie fort peu dans la pratique, et qui fait néanmoins le sujet de presque tous les entretiens, il renouvela ses instances pour nous engager à rester avec lui, et, nous trouvant

inébranlables en dépit du culte dont il était environné, il tâcha de nous séduire par ses offres brillantes : « Ne partez pas, » nous dit-il, « je vous donnerai de belles femmes, de superbes chevaux et de grands pays à gouverner ; tout viendra chez vous en abondance, demeurez avec moi, vous n'aurez rien à désirer. Votre départ m'affligerait, » ajouta-t-il ; « je ne veux pas que vous quittiez Dévra-Tabour ; » et, bientôt après, il fit sortir ses grands personnages ; et, comme nous allions aussi nous retirer, il nous pria d'attendre encore pour jouer avec lui. Nous nous contentâmes de sourire à ses enfantillages, et, un moment après, nous rentrâmes chez nous.

Nous étions à peine arrivés dans notre demeure, que plusieurs hommes vinrent, de sa part, chargés de nous conduire dans une belle maison plus rapprochée de la sienne et de celle de la Reine-Mère. Ces envoyés emportèrent nos effets, et nous changeâmes encore de domicile. On nous amena dans une des plus grandes chaumières de Dévra-Tabour : elle était habitée par un voleur de qualité à qui l'on venait de couper le pied, et malgré son état de souffrance et d'affaissement, on le fit transporter aussitôt dans une autre maison.

Nous venions d'arriver dans notre demeure,

lorsque nous nous aperçûmes que nous avions oublié quelques objets précieux dans la chaumière que nous venions d'abandonner; l'un de nous allait revenir sur ses pas, lorsque plusieurs hommes postés à notre porte lui défendirent de sortir : il répondit que nous n'étions pas des esclaves, et il s'éloigna de la maison. Quelques soldats qui avaient voulu lui barrer le passage furent renversés sur les pierres et perdirent l'envie de l'arrêter. On craignait de nous voir évader, et, comme le roi lui-même avait ordonné de nous surveiller, on se réunit en grand nombre, et on l'empêcha d'avancer. Prompt à s'enflammer, il allait dégaîner son poignard, lorsque le maître de notre nouvelle maison, personnage influent, arriva tout essouflé, en lui criant de se calmer. Il y eut de vives explications; et, comme nous n'étions nullement disposés à céder, il fallut se résoudre à nous laisser libres. Nous fîmes observer qu'on n'avait pas à craindre une évasion, puisque l'un de nous et nos effets demeuraient à la maison; et cependant, malgré ces garanties, celui de nous qui s'éloigna fut accompagné de six gardes chargés de le conduire où bon lui semblerait. Il rentra un instant après, toujours suivi de ses complaisants gardiens qui le traitaient avec les

plus grands égards, ordonnant à quiconque se trouvait sur sa route de se retirer pour le laisser passer librement.

Le jour suivant, la Reine-Mère, que nous n'avions pas encore vue, nous envoya un de ses hommes pour nous prier de nous rendre chez elle. Nous avions des plaintes à lui porter, des réclamations à lui faire, nous obéîmes avec empressement. Quoique sa demeure fût plus propre, plus coquette que celles qui l'entouraient, elle était toujours dans le même genre : c'était encore une chaumière avec des roseaux entrelacés dans l'intérieur, et l'on y voyait aussi la mule et le cheval préférés de la reine. Quand nous entrâmes, la salle était chauffée et parfumée : l'on y remarquait quelques objets d'Europe; *Oisoro* [1] Ménén, placée sur un sarir orné d'un superbe tapis, se cachait derrière un soyeux mélaye des Indes qu'elle souleva à moitié quand nous parûmes ; elle nous engagea à nous asseoir, et, chaque fois que nos regards s'arrêtaient sur elle, elle laissait retomber le voile.

Comme tous les autres, et plus que tous les autres, la Reine envia notre blancheur et la douceur de nos cheveux; notre jeunesse lui inspira

[1] Dans le langage du pays, ce mot signifie grande dame.

le plus tendre intérêt, et elle nous traita en enfants chéris. Comme son fils, Ménén nous engagea à nous fixer auprès d'elle, et chercha à nous allécher par des promesses plus magnifiques encore que celles du Ras; mais, comme son fils, Ménén perdit ses paroles. Bientôt elle nous fit servir une collation selon nos goûts qu'elle avait d'abord consultés, et alors nous lui fîmes part de nos sujets de mécontentement; elle nous assura qu'elle n'était pour rien dans la violence qu'on avait voulu employer pour nous retenir dans notre maison, et nous promit que désormais nous jouirions d'une entière liberté. Elle nous annonça qu'elle allait se rendre, avec le Ras, au village de *Carroda*, dans la province de *Fokara*, pour y prendre des bains dans une source d'eau chaude, et elle ajouta qu'avant son départ elle donnerait des ordres précis pour qu'on nous traitât bien pendant son absence. Nous nous retirâmes très satisfaits de notre visite.

Dès que la Reine et son fils eurent quitté Dévra-Tabour, un grand de la cour, jaloux de l'ascendant que nous prenions sur l'esprit de ses maîtres, vint nous dire en confidence qu'il était chargé de nous prévenir que nous ferions plaisir au Roi et à la Reine-Mère en restant avec eux, mais que,

néanmoins, nous étions libres de partir, et il chercha à nous persuader qu'il était de notre intérêt personnel de poursuivre au plus tôt notre route, parce que, disait-il, les faveurs du Ras et de Ménén, dont le caractère était inconstant, ne tarderaient pas à nous manquer. Comme notre intention n'était pas de séjourner plus longtemps à Dévra-Tabour, nous feignîmes de nous rendre à son conseil, et, persuadés que si nous voulions partir il était important de profiter de l'absence des chefs dont nous redoutions plus l'amour que la haine, nous fîmes nos préparatifs, et, le 6 septembre, nous étions prêts à nous remettre en marche.

Mais nous n'étions pas aussi libres qu'on s'était efforcé de nous le faire croire. Le maître de notre maison avait reçu ordre du Roi de nous retenir jusqu'à son arrivée ; lorsqu'il nous vit sur le point de monter sur nos mules, il voulut les prendre par la bride et nous empêcher de nous éloigner; nous le repoussâmes brusquement, et nous sortîmes. Il ne se déconcerta pas, et, se plaçant devant nous, armé d'un long bâton, il chercha à s'opposer à notre départ, sans néanmoins se permettre de nous maltraiter. Fatigués de ses importunités, l'un de nous lui arracha

son bâton et le menaça de l'en frapper s'il persistait à vouloir nous arrêter; alors il nous abandonna et se rendit aussitôt chez le général musulman pour chercher du renfort. Nous nous mîmes en route; mais bientôt nous vîmes venir vers nous, courant à perdre haleine, une douzaine d'hommes chargés de nous retenir. Nous étions encore à pied, ils prirent les mules des mains de nos domestiques, et nous prièrent d'aller trouver Déjaj-Béchir. Nous lui répondîmes que nous n'avions rien à démêler avec leur maître, que Ras-Ali nous avait fait dire que nous étions libres de partir, et que nous allions continuer notre voyage. L'un d'eux alla lui porter cette réponse et revint promptement avec les paroles les plus flatteuses de la part du général : il nous appelait ses amis, ses frères, nous suppliait de retourner sur nos pas, et il devait se décider à venir lui-même si nous refusions d'aller vers lui. « Nous n'irons pas, » fut notre seule réponse. Nous avions laissé, dans notre chaumière, un médicament de prix, et le drogman chargé de nous le rapporter vint nous annoncer qu'on l'avait enlevé. Plusieurs personnes étaient réunies autour de notre demeure : l'un de nous s'y rendit aussitôt, et, après avoir fait de vaines recherches, il voulut se

venger de ce larcin en effrayant le coupable; il annonça que le voleur mourrait dans un mois, et il se retira mécontent. Plusieurs individus avaient tressailli à la terrible prédiction. Il courut retrouver son compagnon : de nouveaux envoyés de Béchir étaient arrivés pour nous engager à rebrousser chemin, mais toujours inutilement. Ils avaient amené notre drogman de vive force, et le chef de la petite troupe qui nous entourait ordonna à l'un de ses soldats de prendre nos mules et de les conduire vers la demeure du chef musulman. Nous nous avançâmes pour nous y opposer, nous élevâmes la voix, et tous ces hommes, tremblants, reculèrent de plusieurs pas. Nous étions entourés d'une foule considérable qui semblait attendre avec inquiétude l'issue de cette scène, et les femmes pleuraient à chaudes larmes et nous conjuraient de nous rendre chez Béchir, en nous faisant toutes sortes de promesses.

Nous étions toujours inflexibles : Béchir, irrité de notre longue résistance, envoya cinquante guerriers de sa suite, armés de toutes pièces, avec ordre de ne pas revenir sans nous. Nous étions debout lorsqu'ils arrivèrent : nous nous assîmes tranquillement et nous les laissâmes emmener nos mules et enlever nos légers effets; mais, lors-

qu'ils voulurent nous faire lever pour nous forcer à les suivre, nous les repoussâmes rudement, et aucun d'eux n'osa plus nous approcher. Cependant nous n'étions plus disposés à résister, et après nous être moqués de la bravoure de ces soldats, nous ajoutâmes que nous étions décidés à les suivre, à condition qu'ils prendraient tous les devants, et ils y consentirent aussitôt. Lorsque nous les vîmes en marche, nous montâmes sur nos mules et nous nous dirigeâmes vers la demeure du général avec une magnifique escorte qui nous donnait l'air de grands personnages.

Dès que nous fûmes arrivés, Déjaj-Béchir nous salua poliment et nous fit asseoir près de lui en nous reprochant de manquer de complaisance : « Nous ne sommes ici les serviteurs de personne, » répondîmes-nous ; « nous faisons ce que bon nous semble, et nous avons peine à comprendre qu'on puisse nous tourmenter ainsi. — Ne vous irritez pas, » nous dit-il ; « je suis, vous le savez, sous les ordres de Ras-Ali ; un de ses soldats m'apprend que mon maître veut vous retenir, et j'agis d'après sa volonté. Si *Abbeuto* (c'était le nom du propriétaire de notre maison) ment, je le ferai battre de verges ; s'il dit vrai, ne m'en voulez pas, je n'aurai été que l'instrument du roi. » Et, pour

conclure à l'abyssienne, il ordonna aussitôt qu'on nous servît à boire et à manger : afin de sanctionner notre paix, il fit porter un chevreau et de l'hydromel dans notre chaumière, et nous demanda comme une grâce d'attendre l'arrivée du Ras et de sa sœur. Il nous questionna encore beaucoup sur l'islamisme, et nous nous quittâmes bons amis.

Rentrés chez nous, un jeune homme vint en cachette nous apporter le médicament si vivement regretté; il nous dit que la terrible prédiction l'avait fait trembler, que, du reste, il n'avait pris notre bien que pour le garantir de mains plus tenaces, et qu'il pensait que maintenant la prophétie de mort n'aurait pas d'effet : nous nous empressâmes de le rassurer.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce que nous venons de dire, que les Abyssiniens manquent de courage : notre couleur, qui nous entourait, à leurs yeux, d'un certain prestige, était pour eux un épouvantail, et nous leur paraissions des hommes redoutables, par cela seul que nous étions blancs ; en général, les Abyssiniens sont braves dans les combats. Dans les relations que les Européens ont avec ce peuple, il est de leur intérêt de se montrer non pas seulement énergiques, mais

nous dirions même brutaux. Nous avons remarqué que les grands eux-mêmes ont toujours été bien mieux disposés à notre égard quand nous les avons maltraités que lorsque nous paraissions céder à leurs volontés.

Lorsque nous entrâmes chez le général, nous trouvâmes notre interprète tout en pleurs. Ce jeune homme, qui nous était attaché par les liens de la reconnaissance, nous témoignait une affection extraordinaire, et il nous servait avec une sorte de religiosité. Ce que nous lui inspirions était autre chose que du respect; il avait pour nos personnes une véritable dévotion. On sait que les Abyssiniens répugnent à se nourrir de la viande des animaux qui n'ont pas été tués par des bouchers de leur religion, et, quoique notre drogman sût très bien que nous n'étions pas musulmans, il s'était décidé à manger la chair des victimes que nous immolions nous-mêmes. Quand nous lui demandâmes le sujet de sa tristesse, il nous dit qu'il avait craint de ne plus nous revoir et que l'idée d'une séparation l'affligeait profondément. Nous fûmes sensibles à cette marque d'affection. De tous nos domestiques éthiopiens, Béchir fut celui qui nous manifesta le plus de dévouement et d'amour; nul ne fut plus fidèle,

et son désintéressement si rare en son pays faisait surtout l'éloge de son cœur : nous sommes heureux de pouvoir ici lui rendre cet hommage.

Dès que Ras-Ali fut revenu des eaux, nous nous rendîmes dans son palais pour lui faire nos adieux : il se plaignit de notre empressement à vouloir quitter des personnes qui, disait-il, nous chérissaient; mais, comme cette affection commençait à nous être à charge, nous répondîmes sèchement que, s'il voulait nous prouver son amitié, il n'avait qu'à nous laisser partir. Il *n'osa* pas nous résister en face, et, sous le vain prétexte de la Saint-Jean qu'on devait célébrer le lendemain, il nous pria de rester encore trois jours près de lui pour fêter le bienheureux saint à Dévra-Tabour. Il voulut nous persuader qu'il n'était pas convenable de voyager, à cette époque, à moins d'y être contraint par des raisons majeures, et il ajouta qu'il nous enverrait un bœuf pour nous et un mouton pour nos domestiques, afin de nous faire attendre patiemment. Nous consentîmes encore à lui accorder ce délai, à condition que nous serions libres après les trois jours, et il promit de ne plus chercher à nous retenir après la célébration de la fête, si nous nous obstinions à vouloir le quitter.

IV.

SOMMAIRE.

Nous recevons la visite d'un commissaire du roi. — Nouvelles propositions plus brillantes que les premières. — La raison de nos refus. — Célébration de la Saint-Jean. — Subdivision du bœuf. —Description de Dévra-Tabour. — Le possédé du démon. — La domesticité en Abyssinie. — Parallèle entre les musulmans et les chrétiens du pays. — Chants abyssiniens. — Ras-Ali veut nous retenir jusqu'à l'arrivée de sa mère. — Nous nous rendons à Mahdèra-Mariam. — Description de cette ville. — Réception de la reine. — Chaussure des dames de sa cour. — Retour à Dévra-Tabour. — Rencontre du Ras. —L'un de nos domestiques nous vole. — Ali nous enlève notre drogman. — Sa conduite déloyale. — Nous feignons de renoncer à notre projet de départ pour lui échapper.

CHAPITRE IV.

Dévra-Tabour n'était plus pour nous qu'une prison d'où nous étions impatients de sortir; depuis que nous étions absorbés par la pensée de notre esclavage, tous les agréments de cette capitale avaient perdu de leur prix, et ses plaisirs sans cesse renouvelés, que nous avions d'abord re-

cherchés avec tant d'empressement, nous fatiguaient alors que nous ne les goûtions plus dans notre liberté. Notre astre commençait à s'éclipser pour faire place à une nuit qui devait durer longtemps. Le soir, pendant que nous étions à méditer dans notre chaumière sur des moyens d'évasion, nous vîmes entrer l'homme de confiance du roi, qui, frappé de la beauté de notre feu, décida gravement que nous devions être des personnages importants; « car les pauvres gens, » disait-il, « ménagent mieux leur bois. » Nous fûmes charmés de nous grandir à si peu de frais, et nous le fîmes asseoir. Il ordonna à nos domestiques de se retirer, en annonçant qu'il avait une affaire à nous communiquer en particulier de la part de son maître.

Demeurés seuls, il nous demanda si nous étions toujours dans la résolution d'abandonner Dévra-Tabour. Nous lui répondîmes que le Ras connaissait nos intentions à ce sujet, et que rien au monde ne pouvait nous faire varier. « Mais, » reprit-il, « où pouvez-vous espérer trouver une position plus belle que celle qu'il vous offre? Vous gouvernerez de vastes pays, vous aurez du grain en abondance, des troupeaux innombrables, vous serez servis par des esclaves qui obéiront à vos

moindres volontés; et si ce n'est pas encore assez pour vous décider, le Ras vous donnera sa sœur pour épouse. » Fidèle à la leçon qu'il avait sans doute reçue au palais, il s'efforça de faire ressortir tous les avantages attachés à une semblable alliance, et tout ce que son éloquence put lui fournir de persuasif fut mis en usage pour nous séduire; mais ses paroles furent vaines, et, contre son espérance, il n'eut à rapporter à son maître que des refus qu'il ne comprenait pas.

Plusieurs personnes d'Europe, placées au même point de vue que cet homme, s'étonneront sans doute de nous voir rejeter des propositions en apparence si magnifiques, et seront même tentées de douter de la vérité de nos récits; aussi sentons-nous la nécessité, avant de continuer, de leur faire faire une plus ample connaissance et avec notre caractère et avec le pays qui nous occupe.

Quand nous partîmes pour notre périlleux voyage, nous étions jeunes, et la pensée d'accomplir une œuvre importante avait été le seul mobile de notre entreprise. Notre but n'était pas celui de certains aventuriers qui vont s'engouffrer dans des pays vierges de toute exploration, dans l'idée égoïste d'y faire fortune; ces hommes hardis,

quets à fleurir toute notre chaumière. Bientôt les victimes promises arrivèrent et furent immolées et dépecées sur-le-champ; nous tapissâmes de leurs membres notre cabane, qui ressemblait alors à l'une de ces huttes de sauvages qui se nourrissent de chair humaine et ornent leur demeure des restes sanglants de leurs ennemis vaincus. Selon la mode du pays, nous fîmes découper la viande en menus morceaux pour la faire sécher et l'empêcher de se corrompre.

Les Abyssiniens partagent le bœuf en un certain nombre de portions qui ont chacune leur nom, et les sacrificateurs se trouvent ainsi dans l'impossibilité de rien dérober. L'animal entier est compris dans leur division, et le boucher serait facilement pris si on lui demandait une portion qu'il aurait volée. Lorsqu'on donne un repas, cinq minutes avant de se mettre à table, on tue le bœuf qu'on doit y servir; on le mange, en partie, cru en partie, demi-rôti sur un feu bien vif.

Au sein d'une abondance dont nous faisions jouir tous ceux qui nous approchaient, nous prîmes notre mal en patience; nous faisions quelquefois de longues promenades *sentimentales* qu'on n'avait pas osé nous interdire. Quand nous nous arrêtions à considérer notre entourage,

hommes, animaux et végétaux, tout nous semblait étrange, parce que nous l'étions nous-mêmes au milieu de cette nature sauvage où l'on voulait, malgré nous, nous faire prendre racine. Nous eûmes le temps d'observer à notre aise Dévra-Tabour, où nous regrettions alors d'être venus. Cette ville est bâtie sur un plateau inégal; elle occupe un vaste espace de terrain, parce que ses maisons sont éparpillées. Sa population est si variable, selon les guerres et les saisons, qu'il est impossible d'en donner l'évaluation. La température de Dévra-Tabour est douce au temps des pluies, qui est le temps d'hiver, ce qui fait supposer qu'il doit y faire chaud durant la sécheresse. L'habitation de Ras-Ali domine toutes les autres : elle a une cour spacieuse, fermée par une muraille de pierres informes et de terre glaise. Les maisons ressemblent toujours à des moulins à vent écrasés. Partout on admire les églises les plus fraîches et les plus élégantes. On a autour de soi un horizon assez étendu, quoique Dévra-Tabour soit fermé de tous côtés par plusieurs chaînes de montagnes que l'on découvre les unes derrière les autres, comme un multiple rempart qui n'eut cependant pas la puissance de défendre la ville contre le roi de Lasta qui l'avait saccagée six

mois avant notre arrivée. Toutes les maisons furent brûlées pendant que le Ras guerroyait ailleurs. Comme Dévra-Tabour appartient aux soldats, les laboureurs eurent ordre, au retour d'Ali, de porter la paille et le bois nécessaires à la construction des chaumières, en sorte que les troupes, grâce aux paysans subalternisés, eurent bientôt réparé le désastre. Les hyènes et les tigres sont nombreux aux environs de cette capitale; on y trouve du gibier en abondance, et des pintades, avec leur bosse de dromadaire, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Les maladies vénériennes sont le fléau de cette ville. Le marché, qui a lieu tous les lundis, se tient à un quart d'heure de Dévra-Tabour, sur une élévation; c'est un des plus remarquables de l'Abyssinie. Les cordons de soie y sont très recherchés, et le talari n'y vaut plus que 16 sels.

La fête de la Saint-Jean avait attiré un grand nombre de prêtres des pays environnants : dès qu'ils surent que nous étions dans la ville, ils vinrent nous visiter pour nous demander des nouvelles de l'abouna qu'ils attendaient avec impatience, et que des bruits vagues et sans fondement, répandus par les divers princes du pays, annonçaient tous les jours. Ce que nous eûmes à

leur dire ne leur donna pas beaucoup d'espérance, et, comme les habitants d'Iolusguérar, ils se plaigirent, avec amertume, de l'indifférence religieuse qui gagnait les grands comme les petits. Si ces doléances nous avaient été faites par d'autres que des prêtres intéressés à déplorer cette froideur qui entraîne nécessairement la déchéance du sacerdoce, elles nous auraient attesté le fait d'un besoin de religion que l'Abyssinie ne paraît pas éprouver dans ce moment. On disait que cette insouciance n'était pas étonnante chez Ras-Ali, qui n'était pas de race de *bons chrétiens;* on lui reprochait, avec quelque raison, d'être mesquin dans ses représentations et de compromettre, par son avarice, la dignité du trône qui avait de beaux souvenirs. Ils exprimaient sans crainte leurs regrets pour l'ancienne dynastie, et, en désespoir de cause, on faisait des vœux pour Oubi et même pour Aligas-Farés, qui ne les auraient pas rendus plus heureux que le ras.

On serait étonné, chez nous, de la liberté avec laquelle les Abyssiniens expriment leurs opinions politiques ou religieuses; mais leurs idées subversives ne sont pas dangereuses comme en France, parce qu'elles ne prennent pas leur source dans des convictions profondes, mais seulement dans

les souffrances du moment. Ces peuples, qui n'ont pas de mémoire pour le passé, ni de pensée pour l'avenir, ne s'inquiètent que du présent, et un jour de bonheur leur fait approuver ce qu'ils condamnaient la veille; ce n'est pas un homme ou un principe qu'ils haïssent, c'est leur position. Bien différents de quelques personnes de nos partis, qui, protégées par un gouvernement, en désirent ou en regrettent un autre, les Abyssiniens s'attachent, sans arrière-pensée, à quiconque améliore leur sort.

Le second jour de la fête, nous vîmes entrer un soldat d'assez bonne mine et richement vêtu, qui nous demanda une conférence particulière; nous fîmes retirer nos domestiques, et notre drogman, dont nous avions encore besoin, ferma les portes et demeura près de nous. Après un assez long préambule, le soldat finit par nous dire qu'il était possédé du démon; que souvent, durant la nuit, il luttait avec l'esprit malin, et, qu'en proie à des convulsions affreuses, il se tordait sur son lit et mugissait comme un taureau: il ajouta qu'il avait dépensé de grandes richesses pour se faire délivrer de son mal, mais que tout l'art d'Abyssinie avait échoué contre la puissance du diable; que des prêtres, qui jouissaient d'une grande réputation

de vertu, l'avaient vainement exorcisé plusieurs fois ; et il nous promit de nous acheter deux esclaves et de nous donner deux chevaux qu'on avait amenés devant notre porte, si nous voulions seulement lui faire une amulette. Il s'était prosterné devant nous, et il attendait notre réponse comme un criminel attend une sentence. Nous comprîmes, par les détails qu'il nous donna, qu'il était atteint d'une épilepsie, et, ne voulant pas lui faire payer si cher un morceau de papier de l'efficacité duquel il aurait douté, si nous lui avions proposé de l'en gratifier, nous lui exprimâmes les regrets que nous avions de ne pouvoir lui être utiles, et il nous quitta accablé de tristesse.

Déjaj-Béchir qui, depuis le jour de notre *échappée*, nous témoignait les plus grands égards, nous envoya de chez lui d'abondantes provisions en vivres et en hydromel, pour nous mettre en position de célébrer plus dignement la Saint-Jean, qu'il ne fêtait pas lui-même, parce qu'il n'était pas chrétien. Vers les trois heures de l'après-midi, un de ses soldats vint nous prévenir que celui de nos domestiques, à qui nous avions confié nos mules, les avait abandonnées au milieu des pâturages et avait disparu. Il nous offrit de mettre des hommes à sa poursuite, mais nous le remerciâmes, et nous

fûmes assez heureux pour retrouver nos montures qui auraient pu s'égarer ou être dérobées.

La domesticité, en Abyssinie, en est absolument aux mêmes termes que l'esclavage : les domestiques, hommes ou femmes, ne peuvent abandonner leurs maîtres, quels que soient les mauvais traitements qu'on leur fait essuyer ; s'ils prennent la fuite et qu'on les retrouve, on les oblige à revenir, et on leur inflige de terribles punitions.

Dans les fréquents rapports que nous eûmes avec Béchir et les hommes de sa suite, nous pûmes établir la différence qui existe entre les chrétiens et les musulmans d'Abyssinie : leurs mœurs, dans la pratique, sont à peu près les mêmes ; les uns ni les autres ne se font aucun scrupule d'avoir des maîtresses d'une religion qui n'est pas la leur. Les musulmans sont plus fanatiques, plus présomptueux ; les chrétiens sont plus simples, plus tolérants ; les musulmans sont plus polis, les chrétiens plus sincères. En général, les musulmans donnent peu, et ils demandent beaucoup ; les chrétiens sont aussi demandeurs, mais ils donnent plus souvent. Les musulmans ont des formes plus aimables, les chrétiens ont un fonds meilleur ; et ces différences ressortent du génie de leur

religion. Nous ferons observer, en passant, que les prêtres musulmans sont moins ignorants que les prêtres chrétiens.

Les fêtes auxquelles nous avions assisté à Dévra-Tabour nous ont déjà fourni l'occasion de parler des danses des Abyssiniens, il ne sera pas inutile de dire un mot de leurs chants : comme ceux de la plupart des peuples orientaux, ils sont monotones, sans variété et tous construits sur un même thême. Les paroles qu'ils attachent à leurs airs sont, en général, improvisées ; leur poésie est sans règles fixes ; leurs comparaisons sont toujours matérielles : on ne se douterait pas qu'ils sont disciples de Jésus. Cependant, si leurs chants sont si uniformes, si rudes, les femmes surtout ont des mouvements de corps et des gestes variés, gracieux, pleins de naturel et admirablement assortis à leurs chansons. On chante dans toutes les occasions; en guerre, à la chasse; en pleurant, on s'avise même de chanter l'amour. La pantomime des chanteuses rend le fait que les paroles expriment, en sorte qu'il est bien plus agréable de voir que d'entendre chanter. Les Abyssiniens ont dans leur musique quelques instruments qui ne manqueraient pas de douceur et d'harmonie, mais les morceaux

exécutés, comme les *artistes*, sont abominables.

Après la Saint-Jean, nous envoyâmes notre interprète au palais pour dire au Ras que, sur le point de quitter Dévra-Tabour, nous désirions prendre congé de lui : il nous fit encore demander un jour, et, pour ne pas lui donner le temps de reprendre haleine, le lendemain, au lever du soleil, nous étions nous-mêmes devant sa porte, attendant l'heure de la réception. Nous espérions le fatiguer par nos importunités, mais nous nous trompions : quand nous fûmes introduits, il nous combla de prévenances et de politesses; mais nous nous empressâmes de lui rappeler la promesse qu'il nous avait faite de nous laisser partir, et nous ajoutâmes que, le croyant incapable de manquer à sa parole, nous étions venus lui faire nos adieux. Pour éviter de paraître de mauvaise foi, il nous répondit que la Reine sa mère, qui se trouvait alors dans sa ville bien-aimée de *Mahdèra-Mariam*, l'avait prié de nous garder jusqu'à son arrivée, qui, disait-il, ne pouvait être que très prochaine. Les habitants de Dévra-Tabour assuraient, au contraire, que Ménén devait être longtemps absente.

Ne voulant pas renouveler une scène pareille à celle qui avait déjà eu lieu, en essayant de

partir contre la volonté du Ras, nous résolûmes d'aller nous-mêmes faire une visite à la Reine. Ali ne se décida à nous le permettre qu'à condition que nous laisserions tous nos effets à Dévra-Tabour entre les mains de notre domestique, et que nous n'amènerions avec nous que notre drogman : nous fîmes tout ce qu'il voulut, et nous nous mîmes en route.

Mahdèra-Mariam est à six lieues au sud-sud-ouest de Dévra-Tabour ; on l'aperçoit presque du point de départ, et, dans le trajet, on découvre encore le lac Tana. Si l'on peut appeler ville une grande réunion de chaumières, rien, en Abyssinie, ne mérite mieux ce nom que Mahdèra-Mariam. La vie, le mouvement qu'on y remarque, l'air d'importance de la plupart de ses habitants annoncent une cité. Les haies de ses maisons vertes et élevées font, des rues de cette ville, de sinueuses promenades fraîchement ombragées. Les habitations, loin d'être décousues comme à Dévra-Tabour, par exemple, sont ramassées et se présentent bien dans leur ensemble : dans le détail, tout respire une élégante simplicité.

L'intérieur de la demeure de la Reine est d'un travail achevé : les roseaux du plafond sont peints et artistement entrelacés, les murs sont blanchis

et le plancher est couvert de belles nattes. Cette maison est un petit chef-d'œuvre des Abyssiniens, c'est tout ce qu'on peut espérer de leur habileté. Les sabines qui protègent et ornent sa vieille église sont magnifiques de grosseur. On trouve à Mahdèra-Mariam une affluence de prêtres extraordinaire, et la Reine, qui semble vouloir faire oublier qu'elle a été musulmane, a pour eux les plus grands égards.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'on nous annonça : Ménén traitait alors quelques affaires importantes ; elle nous fit saluer et introduire dans l'enceinte qui renfermait ses nombreuses habitations. Plusieurs personnes de considération, qui étaient venues lui demander audience, étaient reléguées à la grande porte d'entrée. Une foule de seigneurs qui arrivaient à chaque instant avec des suites brillantes pour rendre hommage à la Reine attestaient de sa grande puissance. Dès que Ménén fut délivrée de ses occupations, elle nous fit appeler.

Quand nous nous présentâmes, elle était seule ; dès qu'elle nous aperçut, elle témoigna une joie qui nous fit craindre de voir nos demandes mal accueillies : nous ne jugeâmes pas convenable de lui parler encore du motif de notre visite, et nous

gardâmes le silence. Nous étions insensibles à ses protestations d'amitié, ou plutôt elles nous peinaient. Peu de temps après, l'appartement se remplit de convives; c'était l'heure du repas du soir. On dressa une longue table qui fut immédiatement occupée par des prêtres : elle était copieusement servie de pain, de viande et de cheuro. Quand les premiers furent rassasiés, il arriva d'autres personnes qui les remplacèrent et mangèrent leurs restes ; elles furent successivement suivies par une troisième, une quatrième et une cinquième fournée. La Reine nous avait fait servir à part; et, selon l'usage du pays, une jeune fille nous préparait les bouchées, et souvent elle les portait elle-même à notre bouche. Comme on le sait, les Abyssiniens ne boivent jamais qu'après le repas; quand tous les vivres furent consommés, on fit retirer tout le monde, à l'exception de quelques privilégiés, et nous vidâmes quelques pots de bière et d'hydromel et plusieurs breullis de vin.

Après nous avoir accablés de marques de bienveillance, la Reine nous dit qu'elle savait que, pendant son absence, nous avions tenté de nous évader, mais qu'elle espérait bien que nous ne chercherions plus à la quitter; elle nous renouvela ses belles promesses, et, comme elle savait

que nous avions laissé à Massaouah un dépôt d'effets précieux, surtout pour l'Abyssinie, elle nous offrit de les faire transporter à ses frais jusqu'à Dévra-Tabour. Nous lui exprimâmes tout ce que ses bontés nous faisaient éprouver de sincère reconnaissance; mais nous persistâmes obstinément dans notre projet de départ. Ménén, voyant que, malgré ses offres et ses prévenances, nous demeurions inflexibles, nous promit de ne plus nous retenir dès son arrivée à Dévra-Tabour, qui devait avoir lieu dans une quinzaine. Nous nous retirâmes mécontents.

Mahdèra-Mariam est une ville d'aristocrates : comme c'est une femme qui y règne, on y remarque un concours prodigieux de belles et nobles dames qui font, de la cour d'Oisoro Ménén, une des plus brillantes de l'Abyssinie. On admire dans ce lieu d'élégantes et riches parures, et peu de personnes marchent sans chaussure; mais leurs souliers sont d'une forme détestable, ils sont larges et se terminent par une longue pointe qui se replie vers la jambe; on est d'autant plus étonné de ce goût absurde, que les Abyssiniennes ont presque toutes le pied petit. Si déjà nous avions été frappés de voir les grandes dames du pays se voiler le visage dans la crainte du mauvais œil, nous

eûmes lieu d'être bien plus surpris encore des usages établis dans cette ville : les femmes de distinction, qui venaient souvent visiter la Reine, entraient et sortaient sous de grandes toiles soutenues par quatre domestiques, de telle sorte qu'on n'apercevait d'elles ni pieds ni tête.

Nous passâmes une nuit à Mahdèra-Mariam, et le lendemain, nous allâmes saluer la Reine pour revenir à Dévra-Tabour. On sait que l'Abyssinie possède plusieurs églises, qui sont des asiles inviolables; mais, par un privilége inoui, la ville entière de la Reine est sacrée, et on ne peut y entrer qu'à pied, en conduisant après soi ses montures. Ménén seule, et quelques personnages de sa suite désignés par elle, ont le droit de rester sur leurs mules jusqu'à la porte du palais, et la Reine, toujours prévenante envers nous, voulut nous faire jouir de ce privilége.

Nous cheminions tristement par une route alors très fréquentée, car chacun s'empressait de venir rendre hommage à la souveraine. Une heure avant d'arriver à Dévra-Tabour, nous entendîmes le bruit des *négarits* [1], et quelques avant-coureurs, qui ne tardèrent pas à nous joindre, nous apprirent que Ras-Ali allait aussi faire

[1] Timbales.

une visite à sa mère. Nous le rencontrâmes un moment après, monté sur un magnifique cheval richement harnaché. Il était lui-même en costume de guerre; sa belle toile, ornée d'une large bande de soie, était retenue par une superbe peau ; son front était ceint d'un bandeau en tulle; il avait, à son côté droit, un long sabre à la poignée d'argent, et un domestique portait près de lui sa lance et son bouclier : il était entouré d'une nombreuse escorte.

Lorsque les cavaliers abyssiniens rencontrent sur leur passage un prince ou un grand seigneur, ils sont dans l'habitude de descendre de leurs montures dès qu'ils l'aperçoivent, et de marcher jusqu'à ce qu'ils l'aient dépassé : loin de nous soumettre à cet usage humiliant, nous restâmes sur nos mules quand nous croisâmes le ras, et, au lieu de paraître mécontent d'un acte qu'on aurait pu considérer comme une expression de mépris, il s'arrêta pour nous demander des nouvelles de la Reine, et nous exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de nous voir rentrer à Dévra-Tabour; il nous dit qu'il devait être de retour dès le lendemain, et qu'il attendrait notre visite. Nous poursuivîmes tranquillement notre route, et nous sûmes plus tard que quelques person-

nes jalouses avaient voulu persuader à Ali que nous venions de lui manquer de respect.

Rentrés chez nous, nous n'eûmes pas lieu de nous réjouir d'avoir quitté Dévra-Tabour; le domestique à qui nous avions confié notre maison avait disparu avec la plupart de nos effets. Dès que le Ras fut arrivé, nous nous rendîmes au palais pour nous plaindre de ce vol; mais l'un de ses grands, celui qui, pendant son absence, nous avait conseillé de partir, osa soutenir que nous étions de mauvaise foi, et qu'on ne nous avait rien enlevé : nous ne pûmes l'entendre de sang-froid, et l'un de nous, se levant rouge de colère, lui cracha au visage, en présence du jeune Roi qui tremblait de tous ses membres. Tous les assistants furent stupéfaits de notre vivacité, et ceux qui ne nous voyaient qu'à regret à Dévra-Tabour, pensant que le moment était favorable pour obtenir du Ras qu'il nous laissât aller, cherchèrent à lui inspirer quelque crainte : ils voulurent lui persuader que des hommes aussi violents que nous ne devaient que lui nuire; que nous pourrions bien, par nos sortiléges, attirer quelque fléau sur son pays, et qu'il fallait se débarrasser de nous au plus vite, sous peine de quelque malheur. Le Roi, facile à effrayer, se

hâta, sans réflexion, de nous dire qu'il ne nous retenait plus et que nous pouvions quitter sa capitale quand bon nous semblerait. Nous sortîmes aussitôt, plus heureux de cette permission que mécontents du vol de notre domestique. Nous respirions librement; mais, dès que Ras-Ali ne nous vit plus, il se remit de sa peur, et, se rappelant sans doute les volontés de sa mère qui désirait nous retrouver à Dévra-Tabour, il envoya promptement un de ses pages pour nous prier d'attendre encore, et s'imaginant, avec raison, que nous ne devions pas être disposés à lui obéir, il fit appeler notre interprète qui ne reparut plus. On voulait nous persuader qu'il s'était enfui; mais une femme attachée au service du ras nous apprit qu'on l'avait enchaîné au palais.

Les provisions de bouche qu'on nous envoyait journellement du palais avaient été supprimées, et le timide Ali, qui refusait de nous recevoir, se croyait sans doute sur le point d'avoir gagné sa cause, en nous voyant privés de nos effets, de nos domestiques et surtout de notre interprète; mais nous étions loin de nous avouer vaincus. Entièrement livrés à nous-mêmes, notre position aurait pu devenir plus désagréable si, tous les soirs, un jeune enfant, que nous ne connaissions

pas, ne nous eût apporté des vivres qui nous suffisaient pour une journée. Nous ne pûmes jamais savoir à qui nous étions redevables d'un bienfait qui nous était alors d'autant plus sensible que nous étions plus malheureux.

Nous étions en proie à un sentiment pénible : il nous fallait absolument sortir d'une position si critique en fuyant ; nous souffrions de voir nos personnalités écrasées par le nombre : témoigner hautement de notre irritation eût été une folie qui aurait pu nous coûter cher, et cependant nous avions toutes les peines du monde à nous contraindre ; nous devions agir de ruse, et comme nous ne voulions pas rebrousser chemin après avoir essayé de nous échapper, nous attendions encore pour ne pas échouer dans notre entreprise. Nous laissâmes croire à tous les espions dont Ras-Ali nous avait environnés que nous avions renoncé au projet de quitter Dévra-Tabour, mais que nous ne tarderions pas à revenir à Mahdèra-Mariam, pour demander justice à la Reine des torts qu'on avait envers nous : pour donner le change d'une manière plus complète, nous vendîmes une de nos mules, et personne ne douta plus de notre sincérité. Nous nous condamnions ainsi à faire la moitié de notre chemin

à pied; mais le vol de notre domestique, qui avait réduit notre bourse à sa plus simple expression, avait nécessité cette vente. La veille du jour fixé pour notre départ, nous criâmes bien haut que nous allions nous rendre chez la Reine, et, le lendemain, nous nous mîmes en route, laissant entre les mains du propriétaire de notre maison le peu d'effets que nous possédions encore, pour laisser croire à notre prochain retour.

V.

le dire, nos préjugés, beaucoup crieront à l'immoralité, et d'autres iront jusqu'à douter de la possibilité de l'existence d'un peuple ainsi constitué; mais nous dirons aux premiers de dépouiller l'esprit d'exclusivisme qui les domine; nous leur dirons que ce qui, pour certaines nations, pourrait être considéré comme un élément de désordre serait pour d'autres une garantie de paix et de bonheur; que les nuances tranchées qu'on remarque d'une manière si frappante dans l'ordre physique et intellectuel doivent, sans doute, se reproduire dans la question morale; et aux seconds, nous dirons que cette société impossible EST.

Comme on le sait, les Abyssiniens ont la prétention de professer le christianisme : ils ont donc une doctrine, que nous examinerons d'abord, pour voir plus tard s'ils l'éludent ou s'ils la pratiquent; nous allons maintenant traiter du droit, viendront ensuite les faits.

La morale abyssinienne n'est pas la morale sévère du catholicisme, ce n'est pas même celle de l'Église grecque qui, malgré son relâchement, leur a paru encore trop rigide : ils ont une doctrine particulière, des lois à eux qu'ils ne respectent guère, bien qu'elles paraissent assez larges pour la satisfaction de leurs besoins amoureux.

Le divorce existe en Abyssinie, mais il a ses limites. Il n'est pas vrai de dire qu'on puisse *légalement* se quitter et se prendre à volonté : il est permis à un homme ou à une femme de divorcer jusqu'à trois fois ; mais ils ne peuvent dépasser ce nombre, sous peine d'être exclus de la communion. Il est même défendu à un mari qui aurait perdu trois épouses par la mort d'en reprendre une quatrième, et, sous ce rapport, nous sommes libres d'aller plus loin qu'eux. Les Abyssiniens ont des concubines qui sont tolérées, mais non autorisées. Bruce s'est trompé, lorsqu'il a dit qu'il avait connu une femme qui avait eu sept maris légitimes.

On demandera sans doute quel doit être le sort des enfants dans un État ainsi constitué, le voici; mais n'oublions pas qu'il s'agit toujours de la théorie rarement d'accord avec la pratique : lorsque deux époux divorcent, ils se partagent les enfants : les fils appartiennent au père, et les filles à la mère ; s'il n'existe qu'un seul rejeton du mariage, il revient à la mère quand il a moins de sept ans, et au père s'il est plus âgé. Les biens passent du père au fils ou au frère s'il n'y a point d'enfants, à la charge, par les héritiers, de payer un tribut au chef de l'État.

Les voyageurs qui nous ont précédés en Abyssinie donnent divers détails relatifs à la célébration du mariage ; mais nous devons dire que, durant notre séjour dans le pays, nous n'avons jamais eu l'occasion d'assister à aucune de ces cérémonies dont ils nous offrent parfois de si singulières descriptions. Rien n'est plus simple que l'union des sexes en Abyssinie. Lorsqu'un homme veut épouser une jeune fille, une vierge, il s'adresse au père ou à la mère, auxquels il paie une somme qui diffère selon le rang, la fortune et la beauté de celle qu'il demande pour femme, et lorsqu'il a obtenu leur consentement, l'affaire est terminée : il amène avec lui sa fiancée, qui n'est jamais consultée sérieusement, mais qui a sa garantie dans l'espoir d'un divorce, si l'union est mal assortie. L'épouse prend chez nous le nom du mari, il n'en est pas de même en Abyssinie. Ces sortes d'unions ont un assez grand rapport avec le concubinage de l'antiquité, qui n'était ni plus ni moins qu'un mariage fait avec moins de solennités que les autres, un mariage de la main gauche, par lequel, faute de dot ou de naissance, la femme ne prenait pas le titre d'épouse. Cependant le concubinage était, dit le célèbre jurisconsulte Cujas, « une conjonction si

légitime, que la concubine pouvait être accusée d'adultère comme la femme. » Malgré le défaut de solennités religieuses, les Abyssiniens ne s'en croient pas moins bien mariés.

Ceux qui ont écrit qu'il était permis aux grands d'avoir plusieurs femmes ont confondu le fait avec le droit; les princes d'Abyssinie se disent chrétiens comme leurs sujets, et ils connaissent mieux qu'eux les devoirs de leur religion, ce qui ne veut pas dire qu'ils les observent plus rigoureusement, d'autant que les prêtres, toujours prêts à flatter le pouvoir, surtout depuis qu'ils s'aperçoivent qu'ils perdent de leur influence, sont plus tolérants à l'égard des chefs de l'État qu'envers les petits. Cependant un personnage d'Abyssinie ne se vantera jamais d'avoir en même temps plusieurs épouses légitimes.

Mais c'est assez parler du droit abyssinien : ces peuples attachent si peu d'importance à leurs lois morales que, lorsqu'on a vécu quelque temps parmi eux, on est tout étonné d'apprendre qu'ils ont une doctrine, ou plutôt qu'ils l'ont eue; leurs désirs, leurs caprices sont leurs seules règles de conduite : ce que nous avons dit relativement au mariage ne concerne que les vierges qui appartiennent encore à leurs parents, et qui sont libres

dès qu'elles se trouvent en pouvoir de mari, qu'elles peuvent abandonner quand bon leur semble, pour jouir ensuite des prérogatives des veuves ou des divorcées, qui disposent d'elles-mêmes, sans avoir besoin de consulter personne [1].

Dans les pays situés à l'ouest du Tacazé surtout, la licence des mœurs est sans bornes, et ce qu'on croira avec difficulté, c'est qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour les habitants. Dans les provinces d'Ouagara et de Béghemder, par exemple, il n'y a presque point de famille, chacun s'accouple avec qui bon lui semble, l'on se prend et l'on se quitte à volonté; et cependant le pays n'est pas bouleversé, le repos public n'est pas compromis; point de querelles, point de déchirements, le ciel est plus pur que partout ailleurs, le sol plus fertile, les richesses s'y entassent, et il n'y a point d'orphelins, c'est à dire d'enfants abandonnés :

[1] « Un mari qui est malcontent de sa femme trouve aisement le moyen de faire casser son mariage; et, ce qu'il y a de plus mauvais, il la peut reprendre plus aisément qu'il ne la quitte, et renvoie la seconde qu'il a prise; de sorte que les mariages ne sont que pour un temps, et ne durent qu'autant que l'homme et la femme sont contents l'un de l'autre; aussi ces mariages ne sont véritablement que des marchés, et qui se font même sous caution que, si l'un n'est pas satisfait de l'autre, ils pourront se separer et se remarier à qui bon leur plaira, en reprenant ce que chacun aura apporté dans la communauté. »

Jerome de Lobo, traduction de Legrand, page 76.

tant qu'ils ont besoin du secours de la mère, ils restent avec elle, et lorsqu'ils sont devenus grands, le père se charge des garçons, s'ils sont braves et vigoureux, selon leurs propres expressions. Livrés à eux-mêmes, si leurs parents les repoussent, ils trouvent toujours le moyen de pourvoir à leur existence en se plaçant au service de quelque grand. On garde plus volontiers les jeunes filles, surtout lorsqu'elles sont jolies; car, loin d'être obligés de s'inquiéter d'une dot pour leur établissement, les hommes, comme nous l'avons déjà dit, ne les obtiennent qu'en les achetant.

Quelques faits recueillis sur notre route donneront une idée plus exacte du relâchement de la morale abyssinienne; ces faits, nous l'espérons, seront d'un grand intérêt pour des Européens.

Un prêtre aveugle avait une fille unique d'une beauté remarquable; il avait perdu la vue depuis quelques années, et les médecins d'Abyssinie lui avaient fait croire que son mal n'était pas sans remède s'il avait le bonheur de tomber entre des mains habiles; dès qu'il sut que nous étions dans le pays, il se fit conduire chez nous, et, après nous avoir fait des offres considérables pour nous engager à entreprendre sa guérison, il nous promit, devant un grand nombre de personnes, de

nous livrer sa fille si nous consentions à le délivrer de son mal.

— Nous étions un jour entourés d'un cercle de hauts personnages et de jeunes femmes, lorsqu'un homme entra pour nous demander des médicaments; nous l'interrogeâmes sur sa maladie, et, loin d'être intimidé par la présence d'une société choisie, il nous dit à haute voix qu'il était atteint du mal vénérien, sans plus de retenue qu'on n'en aurait chez nous pour avouer une fièvre ou un catarrhe : personne ne fut choqué de la liberté de cet homme, il n'excita pas la moindre hilarité, et l'on parut même très étonné de nous voir rire et peut-être rougir.

— Nous étions à Daouarik : la veuve d'un grand de la cour du Sémén envoya son frère pour s'informer si nous ne pourrions pas lui procurer quelques drogues pour la féconder. « Depuis son veuvage, » nous dit l'envoyé, « ma sœur a eu commerce avec plusieurs hommes illégitimes (*non vrais*), dans le but de devenir mère; mais jusqu'à présent toutes ses tentatives ont été inutiles, et, quoique jeune encore, elle commence à désespérer. » On conçoit aisément que de semblables révélations étaient faites pour éveiller notre gaîté; nous nous contînmes cependant, et nous

répondîmes à cet homme que nous n'étions pas médecins. Sa sœur vint chez nous dès le lendemain, et, après quelques paroles sans intérêt, nous lui adressâmes quelques questions relatives à son veuvage, et nous tâchâmes d'animer la conversation. Cette femme, encouragée, nous détailla, avec une complaisance rare, tout ce qu'elle avait fait pour avoir des enfants, et termina en nous assurant que, si elle n'avait pas réussi, elle en avait *la conscience nette*, car elle n'avait rien à se reprocher. Durant cette entrevue, nos domestiques et quelques prêtres qui étaient présents nous écoutaient avec une indifférence risible.

Encore un fait : la plupart des habitations d'Abyssinie n'ont, comme on le sait, qu'un seul appartement ; nous étions environ dix personnes dormant une nuit dans la même chaumière. Une jeune femme du voisinage, qui croyait son mari absent, vint trouver son amant qui était avec nous sans que personne eût l'air de s'en apercevoir, quoiqu'on ne fût pas encore couché. Lorsqu'on s'y attendait le moins, le malencontreux époux arriva, après avoir eu néanmoins le bon esprit de s'annoncer en appelant. A sa voix, l'amant se leva aussitôt et courut au devant de lui (c'était son ami). Le bénigne mari vint prendre sa place auprès de

sa femme qui, dit-elle, n'avait pas osé demeurer seule dans sa maison, et personne que nous ne fit attention à cette comédie.

Tous ces faits et beaucoup d'autres plus extraordinaires encore que nous ne rapporterons pas, dans la crainte de blesser la susceptibilité de nos mœurs, n'approchent pourtant pas des scènes qui, d'après Bruce, se passent à la suite d'un festin de broundou. Ce voyageur, qui s'est cru obligé de jeter du merveilleux dans ses récits, s'est livré souvent à une exagération de peintures qui tient plus du roman que de la vérité. Sachant qu'on ignorait, en Europe, les effets de la viande crue, il a supposé hardiment que cette nourriture froide était un irritant capable de provoquer les orgies les plus scandaleuses qu'il n'a pas craint de décrire avec une complaisance qui serait à peine pardonnable si ce qu'il rapporte était exact. Si des faits pareils à ceux qu'il raconte se sont présentés en Abyssinie, il s'est grossièrement trompé de les attribuer à l'influence du broundou, et il a eu tort surtout de nous donner comme un usage une chose qui n'est peut-être jamais arrivée, mais que nous n'oserions nier formellement; car nous avons été nous-mêmes témoins d'une scène qui ferait croire à la possibilité de

celles dont Bruce nous a laissé la description : la voici :

Nous nous trouvions dans la province d'Agami avec l'armée ; Oubi, désirant traiter les principaux officiers du camp, les convoqua pour un grand festin qu'il devait donner dans sa tente : ils s'y rendirent en grand nombre avec les courtisanes et tous ceux qui, comme nous, y mangeaient journellement. Pour qu'il ne manquât rien à la fête, le prince avait fait appeler quelques bouffons. Après le repas, plusieurs femmes entrèrent, apportant d'énormes gombos de bière et d'hydromel qu'on distribua à la ronde sans oublier les histrions. Avec ces derniers se trouvait un plaisant libertin dont le talent comique amusait tous les convives, sans en excepter le Roi qui, malgré ses graves préoccupations, riait souvent plus que les autres, si bien que, dans un accès de générosité, il promit au bouffon de lui accorder la première chose qu'il lui demanderait ; celui-ci, excité par la boisson, jetait, de temps en temps, un œil de convoitise sur l'une des *cantinières*, admirable de jeunesse et de beauté. Après avoir salué respectueusement Oubi pour le remercier de son offre, il lui dit que son seul désir était de posséder cette femme qu'il lui désigna du

doigt. Le prince, qui avait, comme le sujet, le cerveau troublé par les vapeurs de l'hydromel et de l'eau de vie qu'il avait bus outre mesure, lui répondit que cette fille était à lui, à condition qu'il l'épouserait aussitôt en présence de tous les convives. Le bouffon, trop animé pour reculer devant une semblable proposition, demanda au Roi s'il parlait sérieusement, et, sur sa réponse affirmative, il saisit la jeune femme qu'il renversa malgré ses cris et sa résistance, et le mariage fut consommé aux bruyants éclats de rire de tous les spectateurs. Le Roi et les courtisanes avaient caché leur visage dans leurs toiles.

Après ce que nous venons de rapporter, on ne s'étonnera pas quand nous ajouterons qu'il règne, dans toutes les conversations des Abyssiniens, une liberté effrénée : des filles de dix, douze ans vous proposent leurs faveurs même en présence de leurs mères, et personne ne songe à se récrier; en Abyssinie, la vieillesse conserve un enjouement qu'on ne rencontre presque nulle part en Europe. Si l'on dit à une femme qu'elle est vieille, loin de s'en fâcher, elle en convient gaîment et vous promet d'amener de jeunes filles comme pour se faire pardonner son âge. En

maintes circonstances, les Abyssiniennes nous provoquaient de la manière la moins équivoque, la plus indécente; car cette pudeur, qui existe entre les sexes dans les sociétés occidentales, est entièrement inconnue dans ces pays; mais on remarquait dans toutes leurs actions, dans toutes leurs paroles, tant de naturel, tant d'ingénuité; ces peuples paraissaient si étonnés de l'importance que nous semblions attacher à leurs propos licencieux, que, malgré cette apparence d'impudeur et de dépravation, on pourrait affirmer sans crainte qu'ils ont moins de malice que nous. S'il y a du dévergondage dans leurs actes, c'est parce que leur esprit est naïf et plein de candeur; et si nous sommes plus réservés dans notre conduite, c'est que nous le sommes moins dans nos pensées. Si des scènes pareilles à celles que nous avons racontées se présentaient en France, elles nous paraîtraient dégoûtantes avec raison; en Abyssinie, malgré notre éducation et nos habitudes, elles nous semblaient naturelles à cause des acteurs[1].

[1] Voici ce que nous dit Alvarez de l'insouciance des Abyssiniens à l'égard des femmes :

« La coutume est qu'elles aillent découvertes sans cacher curieusement aucune partie de leur corps; les hommes sont faits à cela, et n'en tiennent non plus de compte que s'ils venaient à voir les pieds ou les mains découverts. » *Description de l'Éthiopie*, page 157.

Comme on l'a déjà vu, il est, dans ce pays, une classe particulière de femmes que l'on appelle courtisanes; libres de tous liens, et avec une beauté peu commune, ces femmes se rendent des diverses provinces de l'Abyssinie dans les villes qui servent de résidence aux princes de cette contrée; elles les suivent dans toutes leurs expéditions et ne négligent rien pour s'attirer leurs royales faveurs. Les courtisanes jouissent, en général, d'une grande considération; ce nom, qui est devenu chez nous une insulte, loin d'être odieux en Abyssinie, est un titre honorable. Ces femmes occupent un haut rang, et leur protection n'est pas à dédaigner. On sait que les courtisanes étaient en honneur chez les Romains et plus encore chez les Grecs; mais on peut assurer, sans exagération, que leur rôle est plus brillant ici qu'il ne l'a jamais été soit dans l'antiquité, au siècle de Louis XIV ou de nos jours. Ces femmes, qui sentent si bien l'influence de leurs charmes, se maintiennent dans une indépendance absolue, et savent, par leurs graces et leur coquetterie, s'attirer de nombreux adorateurs; elles étalent un grand luxe dans leur parure, et plusieurs ont des suites comme de reines; les rois ont pour elles une déférence qui tient de la galanterie, elles sont

admises dans tous les banquets, à toutes les fêtes, et l'on peut même ajouter qu'elles en sont le principal ornement; elles reçoivent les hommages des grands de la cour; le Roi tolère leurs intrigues et n'en est nullement offensé. Les courtisanes font payer chèrement l'amour qu'elles accordent, et n'obtient pas qui veut les faveurs de ces Laïs éthiopiennes. Dans une infinité de cas, la femme jouit, en Abyssinie, des mêmes prérogatives que l'homme, et son sexe ne l'exclut pas des fonctions gouvernementales comme dans nos pays *civilisés;* ce fait doit paraître d'autant plus extraordinaire, que ces peuples, qui vivent encore dans un état de guerre et de barbarie qui les oblige à mettre si souvent en jeu leurs forces matérielles, sembleraient devoir redouter bien plus que nous de voir *tomber le sceptre de lance en quenouille;* car il est évident que, si la loi salique a eu de l'importance, c'était surtout à ces époques brutales où la force était un droit. Le principal but des courtisanes qui embellissent la suite d'un prince est d'obtenir de lui un gouvernement de village ou de province, et, arrivées à ce résultat, leur ambition est comblée. Le passé et le présent attestent que ces femmes ne sont pas inhabiles à tenir les rênes de l'administration. Les épouses

légitimes des rois, loin d'être fâchées des faveurs accordées aux courtisanes et des moyens que ces dernières emploient pour les obtenir, sont, au contraire, très glorieuses et très satisfaites de les voir en grand nombre embellir une cour qu'elles dominent, et elles vivent avec elles dans la plus grande intimité, même en public. Et qu'on ne dise pas que ce monde est une création fabuleuse, une théorie imaginée dans le cabinet, c'est une réalité que nous avons vue et touchée, et au milieu de laquelle nous avons longtemps vécu [1].

[1] Les empereurs d'Abyssinie descendent de Salomon par la reine de Saba ; ce fait prouve que la facilité de mœurs de ce peuple remonte à la plus haute antiquité.

Voyons ce qui se passait dans cette contrée du temps d'Alvarez :

« En ce lieu de Barva (Débaroa), nous dit-il..., il y a trois cents feux, et la plus grande partie est habitée par des femmes, parce que ce lieu est quasi comme une cour par plusieurs causes, dont l'une est que les courtisans du Prêtre-Jan les fréquentent ordinairement, se servant de ces femmes ceux qui en sont dépourvus; l'autre pour autant que la cour du Barnagas (Bahar-Negous) n'en bouge la plupart du temps, et tient ordinairement ledit seigneur auprès de sa personne plus de trois cents chevaux; joint aussi que, journellement, gens s'y transportent pour négocier et communiquer avec ce seigneur de leurs affaires et procès; et, entre eux, il s'en trouve peu qui puissent se passer de femmes, parce qu'elles sont jeunes et fraîches, lesquelles venant sur l'âge, et quittant les armes amoureuses, élisent une autre manière de vivre.....; là se trouvent beaucoup de femmes, et ceux qui se sentent de quoi et se voient être riches en prennent deux ou trois, sans qu'il leur soit défendu par le roi et la justice, mais trop bien de l'Église... Du temps que nous séjournâmes en ce lieu, un mien cousin et moi, logeant en la maison d'un qui se nommait *Abahytay*, lequel entretenait trois femmes

Un parallèle établi entre nos filles de joie et les femmes d'Abyssinie n'offrirait pas de justes rapprochements. Les Abyssiniennes font naturellement, *moralement* ce que nos filles publiques pratiquent par calcul et contre leur conscience et leur doctrine. La conduite des Abyssiniennes n'est pas du libertinage, personne ne croit mal faire en Abyssinie; ce que nous nommerions licence effrénée rentre, pour ce peuple, dans l'ordre des choses naturelles; si bien que la langue amhara n'a pas de termes pour flétrir une prostituée. Ce fait, si simple en apparence, est plus propre à nous donner une idée exacte du caractère de ce peuple, que tout ce que nous avons dit précédemment; l'absence de ces mots si injurieux en Furope indique une tolérance sans bornes, une liberté sans frein.

En Abyssinie, tout le monde est disposé à vous procurer des femmes, la mère vous amène sa fille, le frère sa sœur; les rois et les reines ne se font aucun scrupule de vous offrir leurs servantes ou des dames de la cour, et ces propositions vous sont faites avec tant de gaîté, tant de laisser-

que nous connaissions et aimions pudiquement, nous dit qu'il s'en était vu sept, desquelles il avait eu trente enfants, sans qu'il en fût aucunement repris de personne fors de l'Église.» Pag. 72 et 73.

aller, que, malgré notre susceptibilité d'Européens, nous n'en avons jamais été choqués. Ils remplissent ce rôle sans rougir, parce que l'intérêt n'est pas le mobile de leur conduite. Ils ne donnent pas plus d'importance à leur manége qu'on n'en ajoute chez nous aux intrigues de cœur que nos mœurs comportent. Les prêtres, en Abyssinie, ne sont pas plus sévères que les laïques; eux aussi nous proposaient des femmes sans que personne en fût scandalisé, et sans qu'ils eussent à craindre de porter atteinte à la dignité de leur ministère. On voit, par tout ce qui précède, que, si cette société se dit chrétienne, il y a loin de sa pratique à sa théorie, et que le christianisme dont ils font si souvent parade n'y réglemente pas l'amour.

Comme nous l'avons observé plus haut, il est encore dans cette contrée des femmes dont le rôle a quelque chose de noble et de beau: ce sont celles qui, ne craignant pas d'affronter les dangers de la guerre, se mêlent aux combattants et les encouragent non seulement par leurs paroles et leurs chants, mais encore par leur exemple. Nulle action n'échappe à leurs regards pénétrants : le lâche cherche en vain à éviter leur présence, et au fort de la mêlée, elles viennent

applaudir à la bravoure des plus intrépides soldats. Le combat terminé, elles se rendent à la tente du général, flétrissent, dans leurs chansons improvisées, mais énergiques, la conduite de ceux qui n'ont pas osé soutenir le choc de l'ennemi, et elles ont des hymnes pour célébrer la gloire des guerriers valeureux. L'armée entière a une sorte de vénération pour ces femmes courageuses, et tous redoutent autant leur blâme qu'ils sont jaloux de leurs éloges. L'influence qu'elles exercent sur les troupes est à peu près la même que celle qu'avaient sur nos paladins les dames du moyen-âge; seulement elles s'exposent à de bien plus grands dangers.

Dans une société comme celle dont nous venons de donner l'esquisse, avec une organisation pareille, on sera sans doute curieux de savoir si l'amour trouve à se glisser dans les rapports d'hommes et de femmes, et si ce sentiment existe, on désirera connaître quelles sont ses manifestations; c'est ce que nous allons examiner. Si tout le monde s'accordait à admettre que l'amour se présente sous deux aspects bien différents, l'aspect des sens et l'aspect du cœur, personne ne douterait que ce sentiment ne se rencontrât en Abyssinie; mais, comme en dépit de tous les ef-

forts de la philosophie des derniers siècles, et même de nos prétentions au matérialisme, nous sommes tous empreints de mysticisme et de théorie, nous nions formellement l'amour s'il n'est pas tout spirituel, et, avec une humilité sans pareille, nous nous assimilons à la bête si nos sens se font soupçonner. Comme notre intention n'est pas de fronder les usages reçus, et que ce n'est pas ici le moment de se *perdre* en longs raisonnements, nous allons partir de ce principe généralement admis, qu'on n'aime véritablement que de cœur; et, placés à ce point de vue, nous croyons pouvoir affirmer que l'amour est inconnu en Abyssinie, ou, du moins, qu'il y est si peu développé, qu'il est très difficile à un Européen tant soit peu exclusif de l'y reconnaître.

Ce qui paraîtra surtout extraordinaire avec nos idées, c'est que les femmes chez qui le besoin d'aimer semble plus impérieux que pour nous sont, en Abyssinie, plus libres de ce sentiment que les hommes. Ainsi que nous l'avons déjà vu, les Abyssiniennes aiment tout le monde pour de l'argent, et personne *gratis*. La faiblesse physique inhérente à leur sexe, a dû nécessairement les façonner ainsi dans un pays où le plus fort fait tou-

jours la loi. Avec un autre système, elles s'exposeraient, sans contredit, à la misère. Généralement absorbées par les travaux du ménage, elles sont incapables de pourvoir par elles-mêmes à leurs moyens d'existence, dans une contrée continuellement en guerre, où toute propriété s'acquiert par le pillage. Mais, quoique ces femmes vendent l'amour qu'on leur demande, elles sont peu exigeantes, et il est facile de s'apercevoir que la nécessité plutôt que leur naturel les fait agir ainsi : donnez-leur la nourriture et le vêtement, et vous croirez être aimé.

Quelques personnes à imagination romanesque ne trouveront pas les Abyssiniennes suffisamment justifiées de leur indifférence par leur fâcheuse position, et nous diront sans doute que l'amour doit tenir lieu de tout, que la pauvreté, avec ce sentiment, est préférable à la richesse avec son froid égoïsme ; ces pensées sont filles de l'opulence qui n'a jamais eu à s'imposer la moindre privation : lorsqu'on est assuré du positif de la vie, on rêve et l'on se crée des illusions ; on peut alors construire sur l'amour de touchantes théories ; mais pour quiconque *pratique*, tous les plus beaux raisonnements ne tardent pas à laisser découvrir ce qu'ils ont de vide. La misère est plus

redoutable que l'absence d'amour ; on meurt toujours de faim, et les eunuques vivent longtemps : si le vautour affamé de La Fontaine n'avait pas d'oreilles pour les chants sonores du pauvre rossignol, il n'eût pas été plus disposé à écouter des phrases d'amour. La misère est le plus grand fléau de l'humanité.

Plusieurs générations se sont succédé en Éthiopie depuis que de semblables mœurs s'y pratiquent, elles sont comme enracinées dans le sol, et la force de l'habitude a fait croire aux Abyssiniennes que leur manière de manifester l'amour est naturelle, juste et même légale ; elles ne soupçonnent pas d'autres formes à ce sentiment, et elles supposent que partout il se présente ainsi qu'elles le comprennent. Cependant il ne faudrait pas croire que ces femmes se trouvent tellement blasées, qu'il soit impossible de démêler, à travers leur conduite, quelques germes de cet amour auquel nous semblons attacher un si grand prix ; si elles ne se livrent jamais sans faire payer leurs faveurs, si elles sont *demandeuses*, c'est surtout auprès des hommes qu'elles préfèrent ; elles prennent de ceux à qui elles aiment à donner : « Je te demande, parce que je t'aime, » vous répondent les jeunes filles à qui l'on

reproche de marchander l'amour; et l'une d'elles nous disait un jour : « Quand j'aime un homme, je ne prends de lui que ce qui m'est absolument nécessaire; si, au contraire, je ne suis qu'aimée et que je consente à me vendre, je le dépouille jusque de son caleçon (c'étaient ses propres expressions). »

Il est évident, d'après ces observations, qu'il n'y a pas chez ces femmes négation complète de l'amour tel que nous l'entendons; mais ce qu'on ne trouve jamais chez personne en Abyssinie, c'est ce sentiment délicat, pur, qui, en Europe, donne tant de charme à l'amour; ici le cœur est rarement ému; on a parfois de tendres paroles, mais elles sont banales et rarement senties; on n'a jamais de ces sensations extraordinaires dont le souvenir seul vous agite si vivement et si longtemps; on n'éprouve pas de ces émotions célestes qui font d'un athée un croyant. Dans le pays, l'amour vit du moment; il n'a ni passé ni avenir.

En Abyssinie, on se moquerait d'un homme qui voudrait faire la cour aux femmes à la mode française, par exemple; on aurait beau s'épuiser en doux regards et en gracieux sourires, l'amour, dans cette contrée, ne se déclare jamais

par ces symptômes [1]; la parole elle-même, si expressive, si passionnée qu'elle puisse être, ne toucherait que médiocrement le cœur des Abyssiniennes; il faut agir; les faits seuls sont de l'essence de l'amour matériel; dans cette contrée, la bonté passe pour faiblesse, et la galanterie est du dernier ridicule. Néanmoins, si le premier mouvement de ces femmes est toujours de rire des prévenances dont elles sont l'objet, bientôt elles s'en étonnent et finissent par les aimer. Dans un pays quelconque, les dames ne sauraient être insensibles aux égards qu'on a pour elles, et les Abyssiniennes ont, d'ailleurs, assez de coquetterie pour ne pas être indifférentes à l'impression qu'elles produisent sur un homme et aux hommages qu'elles s'attirent.

Bruce raconte, avec d'assez longs détails, la mort d'une jeune fille appelée Welleta-Sellassé, qui s'empoisonna pour ne pas céder à l'amour de

[1] Ecoutons Alvarez :

«En nos pays, les hommes se marient ordinairement par amour, et souventes fois alléchés par je ne sais quels rayons ou divinité, qu'ils disent procéder de celles qui les captivent bénignement et les attirent à leur amitié, sans qu'ils viennent à voir ce que cachent les draps, fort différents, par aventure de ce qu'ils voient, aveuglés par l'ardeur de leur affection, décevant leurs pensées; mais, en ces marchés-ci, les amants ont cet avantage de jouir heureusement de la vue de ce que plus ils prisent, et de la chose en laquelle nos amoureux transis et passionnés disent consister le don de merci et vrai but de leur espérance. » Pag. 156 et 157.

son grand-père qui avait fait assassiner le sien; nous ignorons si l'intention de ce voyageur, en rapportant ce fait, a été de faire croire à l'amour en Abyssinie; mais nous pouvons assurer que les cas de suicide pour de semblables motifs sont aussi rares dans le pays que les passions des grands-pères pour les petites-filles ou plutôt des petites-filles pour les grands-pères; et le fait, rapporté dans Salt, d'une femme qui se précipita du haut d'une montagne pour se soustraire au mariage d'un homme qu'elle n'aimait pas nous paraît incroyable. Pour les Abyssiniens, l'amour n'est qu'un mot, ils y attachent trop peu d'importance pour qu'il puisse provoquer le désespoir qui va jusqu'au suicide; ce sentiment n'est pas pour eux une chose sainte, et voilà pourquoi ils le profanent en le pratiquant presqu'en public.

Après tout ce qu'on vient de lire, il serait presque inutile d'ajouter que la jalousie est à peu près inconnue en Abyssinie; mais les voyageurs qui ont parlé avant nous des mœurs de ce pays, et qui ont prétendu que ce sentiment trouvait souvent accès chez les hommes, nous obligent d'en dire un mot : la jalousie est inhérente à l'amour; parfois, il est vrai, on rencontre des hommes jaloux de femmes qu'ils n'aiment pas;

mais ce sont des exceptions à la règle générale; or, nous venons de voir que les Abyssiniens ne sont guère amoureux. Salt, dans la relation du vicomte Valentia, qui a cru pouvoir avancer que les femmes mariées étaient surveillées de près par leurs époux, et que, quelquefois, même elles étaient entièrement séquestrées, avait sans doute en tête les mœurs des Turcs ou des Arabes et nullement celles des peuples qui nous occupent; car les Abyssiniennes, filles ou femmes, jouissent d'une liberté pleine et entière. Salt a aussi donné à l'adultère plus d'importance que les maris ne lui en accordent eux-mêmes [1], et Bruce qui, malgré son exagération, est, de tous les voyageurs, celui qui semble avoir le mieux compris les

[1] « Le vice-roi du Tigré, pendant tout ce temps, recevait de très fâcheuses nouvelles de la mauvaise conduite de sa femme : il s'en plaignit à l'empereur et le pria plus d'une fois ou de corriger sa fille, ou de permettre qu'il la mît en justice, afin que, si tout ce qu'on disait d'elle n'était pas véritable, elle pût se justifier et mettre son honneur et celui de son mari à couvert. L'empereur ne fit pas grand cas des plaintes de son gendre; et, véritablement, le vice-roi était un peu plus délicat sur cet article que ne le sont ordinairement les personnes de qualité en Abyssinie. Il y a des lois, en ce pays-là, contre les adultères, comme nous l'avons dit; mais il semble que ces lois ne soient faites que pour les misérables, et que les femmes de qualité, et principalement les princesses du sang royal, en soient tellement au dessus, qu'il ne soit pas même permis à leur mari de se plaindre, et certainement il faut être bon chrétien pour souffrir de tels affronts et les supporter. »

Jérôme de Lobo, pag. 99.

mœurs du pays, nous a mal présenté l'histoire de cet Abyssinien qui tua son fils parce qu'il avait séduit une de ses esclaves : ce fait peut être vrai; mais il aurait dû le donner comme extraordinaire. Nous avons vu nous-mêmes dans le Tigré une femme qui avait reçu un coup de sabre de son mari qui l'avait surprise en flagrant délit; mais de semblables évènements ne se reproduisent peut-être pas deux fois dans un siècle, et dans le vaste pays d'Amhara on n'en trouverait pas un seul exemple. Néanmoins nous devons faire observer que la jalousie comme l'amour se rencontrent moins difficilement chez le mari que chez l'épouse.

Si quelqu'un pouvait inspirer de la méfiance aux Abyssiniens, ce seraient surtout les blancs que leurs femmes recherchent avec si peu de retenue; et cependant, malgré les prévenances les moins équivoques dont nous étions l'objet, nous n'avons jamais porté ombrage à personne. On se souvient, sans doute, du débonnaire mari de Cantiba qui nous priait de laisser coucher sa femme dans la maison que nous occupions, tandis qu'il irait chercher un gîte ailleurs, et ce fait, qui prouve à lui seul l'insouciance des Abyssiniens à cet égard, s'est présenté plusieurs fois

durant notre voyage : si la jalousie se rencontre de temps en temps chez les femmes, il ne faut pas se méprendre sur la nature de ce sentiment ; lorsqu'une Abyssinienne envie l'amour qu'une autre inspire, elle n'est jalouse que du bien-être que cet amour peut lui procurer.

Nos moralistes assez rigoureux démêleront facilement d'eux-mêmes le mauvais côté des mœurs abyssiniennes ; nous les laisserons seuls chargés de cette œuvre, et nous nous bornerons à faire connaître les heureux résultats de cette liberté qui nous paraît si effrayante. L'Abyssinie est pure des vices hideux de la sodomie et de l'onanisme qui affligent, le premier, l'Orient et le second l'Occident ; ces deux fléaux, qu'on n'a pu déraciner du globe et qui flétrissent l'espèce humaine, ne sont pas parvenus jusqu'en Éthiopie ; on sait que la justice divine a prononcé la peine de mort contre ceux qui se souillaient du crime de sodomie, *morte moriatur* (Lévitique). Cette même peine avait été adoptée par notre jurisprudence, qui condamnait à être brûlés vifs ceux qui étaient convaincus de ce vice honteux, et quoique malheureusement il n'ait pas été entièrement balayé de la surface de l'Europe, on a lieu néanmoins d'être satisfait des progrès de notre moralité ; mais

l'Orient, malgré les châtiments que l'on inflige aux coupables, en est toujours infecté, et l'onanisme, dont les conséquences sont si terribles surtout pour la jeunesse, et qu'on punissait autrefois des galères, fait encore ses ravages parmi nous. L'Abyssinie, sans avoir eu à employer des moyens répressifs, s'est trouvée parée contre ces deux fléaux précisément par la facilité de ses femmes; on aurait tort d'en chercher ailleurs la raison. Nous pensons avoir donné assez d'étendue à ce qui a rapport aux mœurs abyssiniennes; nous allons tracer maintenant la division géographique du pays, et nous poursuivrons ensuite notre route.

VI.

SOMMAIRE.

Division géographique de l'Abyssinie. — Le Dankali. — Tribus des Nébara. — Royaume d'Adal. — Le Tigré. — Sa capitale. — Province de Siré. — Les Dobas dépeints par Alvarez. — Agami. — Provinces de Hamacèn et de Séraoué. — Tigré proprement dit. — Le Lasta. — Excommunication des sauterelles par Alvarez. — Pays d'Amhara. — Le Sémén. — Provinces d'Oaldubba, d'Oualkaït et d'Ouagara. — Ras-el-Fil (Tête de l'éléphant). — Plaine de Bélessa. — Dembéa. — Fokara. — Le Damot. — Gojam. — Province de Béghemder. — Province d'Amhara proprement dite. — Choa et Ifat. — Montagnes. — Rivières. — Lacs.

CHAPITRE VI.

L'Éthiopie a été connue dès l'antiquité la plus reculée, et il en est souvent fait mention dans les Écritures; Isaïe nous représente ses habitants comme industrieux et grands [1], et Jérémie, comme

[1] « L'Éthiopie avec son trafic, et Saba avec ses hommes d'une haute taille, tous ces peuples passeront vers vous, ô Israël. » (*Isaïe*, chap. 45, v. 14.)

vaillants dans les combats[1]; parmi les historiens, Hérodote vante leur taille, leur beauté et leur longévité [2]. Diodore, Strabon, Agatharchides et Pline se sont occupés de la géographie de leur pays et nous ont dépeint leurs mœurs et leurs usages. Les poètes les ont chantés à leur tour; Homère en parle dans son Odyssée; la mythologie ne les a pas oubliés dans ses brillantes fictions; et tout le monde connaît le voyage d'Astolphe aux montagnes de la Lune, création désordonnée de l'imagination féconde de l'Arioste, qui prouve, à elle seule, l'ignorance des anciens relativement à ces régions sauvages et lointaines.

Notre but n'est pas de déterminer l'étendue et les limites du territoire occupé jadis par ces populations, ni de distinguer les diverses races que l'on a désignées sous le nom d'*éthiopiennes*; nous n'indiquerons pas les transformations successives qui les ont amenées à l'état où nous les trouvons aujourd'hui, et ce serait pourtant une belle et intéressante étude : quoique plusieurs écrivains s'en soient déjà occupés sous certains points de vue, ce travail n'a pas encore été achevé d'une manière méthodique et générale; c'est une œuvre dont

[1] « Que les vaillants d'Éthiopie marchent. » (*Jérém.*, ch. 46, v. 9.)
[2] Hérodote, tom. III, pag. 114.

nous nous chargerons peut-être lorsque nous livrerons au public nos voyages en Nubie, dans le Sennâr et celui de Berber à Saouakim à travers le pays des Bichari. Dans ce moment, nous nous bornerons à tracer la division actuelle de cette partie de l'Éthiopie connue sous le nom d'Abyssinie, et des pays nouvellement conquis par les Galla.

L'Abyssinie est la partie la plus méridionale du pays connu des anciens sous le nom d'*Æthiopia supra Ægyptum* : elle s'étend depuis le 7° jusqu'au 16° degré de latitude boréale, et depuis le 32° jusqu'au 41° degré de longitude est; elle a, par conséquent, une longueur de 225 lieues du nord au sud et autant de largeur, ce qui lui donne une superficie de plus de 50,000 lieues carrées. Les naturels de cette contrée divisent leur territoire en deux grandes parties, dont l'une, appelée Tigré, occupe l'espace compris entre la mer Rouge et le Tacazé, tandis que l'autre s'étend depuis cette rivière jusqu'aux frontières du Sennâr et le Nil qui coule au delà de Gojam; on lui donne le nom d'Amhara; mais cette division est très incomplète et laisse, en dehors d'elle, une grande étendue de pays; car du nord au sud le

Tacazé n'arrose guère que la moitié de l'Abyssinie, et toutes les provinces comprises entre la source de cette rivière et l'extrémité du royaume de Choa ne se trouvent point classées, et l'on ne sait trop à laquelle des deux parties on doit les rapporter. La division adoptée jusqu'ici ne peut convenir qu'aux lieux situés sur les deux côtés du Tacazé, comme, par exemple, Adoua et Gondar, et il est probable que ce sont les habitants de ces pays qui ont imposé aux autres cette classification.

Il nous semblerait bien plus naturel de partager cette vaste contrée en région haute et basse, chacune avec ses subdivisions. La différence de niveau de ces deux pays, le contraste des saisons, des mœurs, des habitudes et des systèmes religieux de ces peuples justifient d'une manière satisfaisante la distinction que nous voulons établir, et une chaîne de montagnes élevées, qui s'étendent depuis le voisinage de Saouakim jusqu'au delà de Choa, la province la plus méridionale, forme d'admirables frontières naturelles.

La première partie, comprise entre les chaînes du Tigré et la mer Rouge, se nomme Dankali, et les tribus qui l'habitent, Danakil : on l'appelle aussi Samhar, mais elle n'affecte réellement ce

nom que vers le nord où les habitants prennent celui de Choho; elle s'étend depuis la baie d'Azab, non loin du détroit de Bab-el-Mandeb, jusqu'aux environs d'Arkéko : elle embrasse un espace de plus de cent lieues de longueur sur quinze ou vingt de largeur.

Des pluies périodiques arrosent ce pays depuis le mois de septembre jusqu'en mars ; elles commencent précisément à l'époque où celles d'Abyssinie cessent complètement ; les habitants sont généralement pasteurs, ils ensemencent quelques champs; mais les récoltes ne suffisent pas à leur consommation : ils se nourrissent de lait, de la chair de leurs troupeaux, et, lorsqu'ils descendent vers la côte, ils font provision d'une grande quantité de poisson qu'ils font sécher au soleil. Les Choho sont cruels et sanguinaires; ils font quelquefois des incursions sur le territoire du Tigré pour dérober des bestiaux, qu'ils vendent ensuite au Naïb d'Arkéko.

Non contentes d'exercer leurs brigandages contre les étrangers, les tribus voisines les unes des autres sont entre elles dans un état d'hostilité permanente; elles ont des chefs auxquels elles n'obéissent que lorsque leur propre intérêt le commande. Les Choho qui avoisinent la route de l'A-

byssinie fournissent des chameaux aux caravanes pour le transport des marchandises; ils parlent une langue particulière qui renferme beaucoup de mots d'origine arabe, et ils sont presque tous mahométans.

Les *Nébara* qui occupent le pays compris entre *Débaroa* et Massaouah sont les seuls qui professent le christianisme; ils sont, en général, moins à craindre que leurs voisins. Au sud de cette cabile, on trouve les Hazortas, les *Béles-soua*, les *Hadarem*, les *Kédemt* et les *Ouima*.

Au sud et à l'ouest de la baie d'Azab, s'étend ce pays peu fertile, que le commerce avait rendu florissant, et dont les agressions firent souvent trembler l'Abyssinie. Le royaume d'Adal avait alors une importance très grande, et les souverains qui le gouvernaient groupaient autour d'eux les armées des États circonvoisins. La ville de *Houssa*, située dans le désert où la rivière de Haouach vient se perdre dans les sables, était la capitale de cette contrée autour de laquelle se pressaient les Somoulis à l'est, les habitants du royaume de Hururgué au sud, ceux de *Fatégar*, de *Daouaro* et de *Bali* au sud-ouest : *Gedem*, *Angot*, et le pays de *Mara*, qui était l'un des plus considérables, après celui d'Adal, s'étendaient vers

l'ouest, et les tribus des *Dobas*, pasteurs qui confinaient avec le Tigré, se trouvaient au nord-ouest.

Depuis longtemps, quelques uns de ces pays se trouvent soumis aux Galla connus aujourd'hui sous le nom d'Adal, et, vainqueurs, ils ont pris les mœurs et la religion des peuples vaincus. Celle de leurs tribus qui s'appelle *Assoubho* est la plus importante; elle se trouve enfermée entre le Dankali, la plaine de Sel, les *Taltal*, *Mantilli*, les Dobas-Changalla et les rivières de *Sabaletté* et d'*Anazo*; elle prend son nom de la nature du terrain qu'elle occupe [1]. Les *Itou*-Galla s'étendent entre cette dernière rivière et le territoire des *Abado*-Galla; ceux-ci habitent aux environs de Hururgué : les *Babilié*-Galla limitent ce royaume du côté du sud, et les Somoulis, dont les nombreuses tribus sont groupées en cinq divisions principales, longent le rivage de la mer depuis la presqu'île de Zeyla jusqu'au delà de celle de Berbéra, célèbre par son marché. Répandus non loin de la côte, les Somoulis jouissent des avantages d'une civilisation moins arriérée que celle des Galla qui n'ont encore pu les soumettre. Le royaume de Hururgué a également conservé son indépendance, et il est gouverné,

[1] En langue somouli, le mot assoubho signifie sel.

comme anciennement, par un roi musulman, dont la cour est, dit-on, très brillante. Les peuples de Hururgué, et les tribus de Mara et d'Adal, qui n'ont pas été envahies par les Galla, parlent trois langues différentes : le somouli, le hururgué et l'ancien adal. Les Assoubho-Galla vivent dans le pays qui appartenait jadis, en partie, à l'Angot et aux Dobas pasteurs. Les Galla-Itou possèdent presqu'en entier le territoire de Bali, de Daouaro et de Fatégar.

Nous allons nous occuper maintenant de la seconde partie qu'on pourrait nommer la Haute-Abyssinie ; nous commencerons par le Tigré : cette province est limitée à l'ouest par le Tacazé, à l'est par le Dankali, au nord par les Changalla ou nègres, dont les mœurs sont encore telles que les ont décrites les anciens auteurs, au sud par les Itou-Galla, l'Angot et les Assoubho-Galla. Tout le pays compris entre les limites que nous venons de désigner est connu sous le nom de Tigré, quoique sur plusieurs points de ce territoire on ne parle pas le même langage, et que tous les habitants ne reconnaissent pas l'autorité de celui qui gouverne cette partie du Tigré proprement dit qui se trouve au centre du pays.

Cette grande province n'a pas de capitale fixe,

la résidence du souverain change selon son caprice ou les exigences politiques : dans les premiers temps de la monarchie, Axoum jouissait de ce privilége; mais, depuis sa déchéance, Adoua, Antalo et Add'-Igratt, dans le district d'Agami, ont été successivement choisies par les divers chefs de ces pays; mais, par son importance et sa belle position entre Gondar et la mer, Adoua est réellement la première ville de cette province, et c'est de ce centre que nous partirons pour les descriptions que nous allons donner des différentes parties du Tigré.

En se dirigeant vers l'ouest, on arrive dans la province de Siré, qui confine au nord avec les Changalla, au couchant avec le Tacazé, au sud avec l'Adet et le *Temben*, et s'étend à l'est jusqu'aux environs d'Axoum. Ce pays est formé généralement de vastes plateaux coupés par de profondes vallées, et l'on y remarque quelques montagnes peu élevées. Sur les bords du Tacazé et vers le nord, on trouve un grand nombre d'éléphants et de girafes. Les habitants de cette province retirent de grands avantages du passage des caravanes qui viennent de Gondar à Adoua, mais les dernières guerres les ont entièrement ruinés.

Au sud de Siré, s'élèvent les districts d'Adet et

de Temben. Ce dernier, traversé par de hautes chaînes de montagnes, est peuplé, en grande partie, par des musulmans qui s'adonnent avec ardeur au commerce et à l'industrie, et font que leur pays est un des plus productifs de l'Abyssinie. Entre le Temben et le Tacazé, s'allonge l'étroite province d'*Avergale*, habitée par les Agous, qui parlent un langage particulier; et plus loin, vers le sud, on trouve les *Gualiou*-Agous, qui confinent avec le Tacazé à l'ouest, les *Tchéra*-Agous au sud, le *Salaoua* et le *Bora* à l'est.

Ces districts de Bora et de Salaoua, montagneux et froids, appartiennent au royaume de Lasta : à l'est du premier qui s'étend jusqu'au lac *Achangi*, on rencontre la petite province d'*Ouofila* : les pluies qui y tombent en abondance, ne pouvant s'écouler faute de pente, inondent son territoire et forment des marais qui rendent le pays malsain. Les Galla l'ont envahi depuis peu et se sont convertis au christianisme.

Au nord d'Ouofila est placé l'*Ouogérat*, qui est beaucoup moins élevé que les terres environnantes et qu'on pourrait classer dans la région basse; mais nous l'avons compris dans la haute, parce que les habitants, libres du joug des Galla,

sont restés Tigréens après avoir soumis les Nègres Dobas, qui se trouvent au sud de leur territoire et qui n'avaient jamais voulu reconnaître l'autorité des anciens rois d'Abyssinie [1]. L'Ouogérat est un des pays les plus boisés de l'Abyssinie, et ses forêts renferment beaucoup d'animaux sauvages,

[1] Ce pays a été traversé par Alvarez; voici ce qu'il nous dit de ses habitants :

« Là nous fûmes avertis que, dorénavant, nous devions cheminer serrés ensemble, sans nous abandonner l'un l'autre, ni nous trouver dessaisis de nos armes, desquelles il nous conseillait d'être toujours emparés, et les avoir au poing; faisant marcher le bagage devant, à cause qu'il nous fallait passer par les terres des Maures, qui sont lieux dangereux, d'autant que les habitants sont ordinairement en guerre entre eux; et s'appelle cette partie par laquelle nous cheminions, Dobas, qui est vers le côté de la mer, dont les habitants sont tous Maures, et n'est pas un royaume, mais province divisée, sous la puissance de vingt-quatre capitaines, une partie desquels demeure quelquefois en paix et l'autre en guerre; mais, pendant que nous étions par delà, ils ont quasi été continuellement en guerre et discord, bien que nous en ayons vu douze environ toujours demeurant en paix, et suivant la cour de Prêtre-Jan, auquel ils étaient venus demander pardon d'une nouvelle sédition par eux faite;... en la parfin, le Prêtre-Jan les confina et les mit à plus de trois cents milles de leur pays, les faisant transporter jusqu'au royaume de Damute (Damot), où il les fit demeuer avec bonnes et sûres gardes; ce que leurs sujets n'eurent pas plutôt entendu, qu'ils se révoltèrent, et élurent autant de capitaines sur eux, commençant à se formaliser et à voler le pays.... Ces hommes de Dobas sont fort braves et vaillantes gens, ayant une telle loi que personne d'entre eux ne s'y peut marier sans premièrement faire foi et déclarer par serment avoir privé de vie douze chrétiens, ce qui rend ces chemins tant décriés et si fort dangereux, que personne n'y ose passer, si ce n'est en caravane...»

Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, pag. 185-189.

et particulièrement des éléphants et des rhinocéros.

L'*Enderta* est situé au nord de ce dernier district : il se subdivise en petits cantons, tels que *Maccoulla* et *Dirbah*; Antalo, sa capitale, est une belle ville bâtie sur le penchant d'une montagne; les environs sont fertiles, bien arrosés et ont des paysages charmants. Au sud de cette ville, s'élève la montagne de *Hajj* ou du pélerinage, où l'on retenait les prisonniers d'État; à l'ouest d'Antalo, s'étend le canton d'*Ouazzt* et celui de *Saharté* qui confine avec l'Avergale dont nous avons déjà parlé; à l'est, on remarque le district de *Désa* dont le territoire s'appuie contre celui de Mantilli, séparé des Dobas et d'Ouogérat par une seule chaîne de montagnes, et, en remontant vers le nord-ouest, on rencontre les pays d'*Ouombourta*, *Asma*, *Derra* qui, du côté du nord-est, arrivent jusqu'aux tribus des Taltal.

Le district de *Giralta* est situé au nord-ouest d'Antalo; il est pressé, à l'ouest, par le Temben, et, au nord, par le *Haramat*. Il est très montagneux et l'on peut facilement y organiser une guerre de partisans.

Agami est une des provinces les plus importantes du Tigré; elle est limitée, à l'ouest, par une

grande chaîne qui s'étend depuis Haramat jusqu'à la rivière de Bélessa ; au sud, par l'Enderta ; à l'est, par les hautes possessions des Taltal et la plaine d'où l'on extrait le sel gemme que les commerçants distribuent dans les diverses parties de l'Abyssinie. Cette province est d'une fertilité rare : elle produit toute sorte de céréales et même du vin ; mais les guerres continuelles qui la désolent depuis longtemps l'ont extraordinairement appauvrie : de colossales montagnes dominent son territoire.

Le district de *Suaué* et ceux de Gunduftafé, de Halai, d'Agguéla et de *Zarai*, qui se trouvent sur le passage des caravanes qui vont d'Adoua ou de Gondar à la mer, sont au nord d'Agami ; quoique leur terrain soit fertile, à l'époque de la sécheresse, toutes les sources sont presque taries et les marchands sont obligés de prendre une autre voie. Ce pays faisait autrefois partie des domaines du Bahar-Negous (roi de la mer), qui tenait, des souverains d'Abyssinie, le gouvernement des pays situés non loin de la côte. Ce chef était autrefois un des premiers officiers de l'empire ; mais, aujourd'hui, le plus petit choum des cantons qui ont appartenu à ce grand personnage prend le titre de Bahar-Negous avec une arrogance ri-

La riche province de *Hamacen* est au nord-ouest de ces districts : elle confine à l'est avec les Choho, au nord avec les tribus Bicharri et les Nègres Békla et Boja ; au sud-ouest, elle est bornée par le *Séraoué* qui s'étend, vers le nord-ouest, jusqu'aux forêts habitées par quelques misérables Changalla, qui partagent ces demeures avec les éléphants; du côté du sud, elle se prolonge jusqu'au Mareb. La configuration du sol des provinces de Hamacen et de Séraoué offre une grande analogie avec celle du Siré; ce sont, en outre, le même climat et les mêmes productions; mais leurs habitants, qui ont longtemps vécu dans l'indépendance sans vouloir se mêler au reste des Abyssiniens, se montrent moins humains et moins hospitaliers que les autres peuplades de cette contrée.

Au milieu des divers pays dont nous venons de parler, est enchâssé le territoire du Tigré proprement dit, et nous trouvons ainsi trois provinces bien différentes qui portent le même nom et qui sont encadrées les unes dans les autres : celle-ci, dont la capitale est Adoua, confine, à l'ouest, avec le Siré, au sud-ouest avec le Temben et Adet, au sud avec Giralta, au sud-est avec Haramat, à l'est avec Agami, et, au nord, elle est

limitée par le Mareb et la rivière de Bélessa ; les montagnes à l'est d'Adoua sont très élevées.

Avant d'abandonner le Tigré, nous avons à dire un mot du Lasta que les Abyssiniens classent dans cette contrée. Cette province, qui a donné son nom au royaume dont elle fait aujourd'hui partie, est limitée, à l'ouest, par les Tchéra-Agous, au sud, par les Ejjou-Galla, au sud-est, par l'Angot, et, au nord, par le Bora et l'Ouofila. Ce pays était autrefois soumis aux rois d'Abyssinie; il a été le théâtre des combats sanglants que se sont livrés les Galla et les Tigréens : il forme aujourd'hui un État libre gouverné par un roi chrétien. Le Lasta est très montagneux, et l'on a vu quelquefois des armées entières y périr de froid. Ses habitants sont belliqueux, mais rustres comme de sauvages montagnards. Ainsi que celles d'Agami, leurs positions sont très faciles à défendre [1].

[1] Les récoltes du Tigré sont souvent ravagées par des nuées de sauterelles dont les musulmans seuls font leur nourriture : ceux d'entre les chrétiens qui mangent ces animaux sont considérés eux-mêmes comme musulmans : les pays situés au delà du Tacazé sont moins exposés à ce fléau.

Voici la manière dont Alvarez nous rend compte de ce phénomène; rien n'est curieux comme son excommunication des sauterelles :

« En cette marche-ci, et généralement par tout le domaine de » Prêtre-Jan, le pays est affligé d'un [illegible]de plaie, de locustes

Nous allons passer maintenant à cette partie désignée sous le nom d'Amhara, parce qu'on y parle généralement la langue amharique. La première province importante que l'on rencontre après avoir traversé le Tacazé est celle du Sé-

» sans nombre, qui mangent et consument tous les blés et ar-
» bres, la quantité de ces animaux étant si grande qu'elle
» excède le croire raisonnable : tellement que leur infinie mul-
» titude couvre la terre et remplit l'air ; si bien qu'il est difficile
» que les rayons du soleil puissent pénétrer jusqu'en bas,
» et transmettre leur lumière accoutumée... Et je ne veux
» passer outre sans vous donner à entendre ce que j'ai vu par
» trois fois, l'une desquelles, et la première, fut en Barva
» (Débaroa), où nous avions déjà demeuré l'espace de trois ans,
» pendant lesquels il nous fut dit souventes fois : un tel pays
» ou royaume a été détruit cette année par les locustes. Ainsi donc,
» étant en ce lieu-là, nous vîmes la terre toute jaune où les rayons
» du soleil étaient répandus, dont par cela les habitants demeurè-
» rent à demi morts... Or, cette vermine étant ainsi arrivée, les
» prêtres du lieu me vinrent trouver et me prièrent très instam-
» ment de leur vouloir enseigner quelque remède pour nettoyer le
» pays de cette peste et infection... Nous nous acheminâmes en
» une campagne où étaient les froments, qui tenaient l'espace d'un
» mille jusqu'à une montagne, où parvenus, je fis prendre assez de
» ces locustes, auxquelles je fis une conjuration que je portais sur
» moi en écrit, par moi composée la nuit précédente, les requérant,
» amonestant et excommuniant, puis leur enchargeai que, dans
» trois heures, elles eussent à vider de là et tirer à la volte de la
» mer, ou prendre la route de la terre des Maures, ou se transpor-
» ter sur les montagnes désertes, abandonnant les terres des chré-
» tiens, en refus de quoi j'adjurais et convoquais tous les oiseaux
» du ciel, les animaux de la terre et toutes les tempêtes de l'air à
» les dissiper, détruire et dévorer ; et, pour cette amonition, je fis
» saisir une certaine quantité de ces locustes, prononçant ces pa-
» roles en leur présence, puis les laissai aller. Le vouloir du Sei-
» gneur fut de s'encliner aux humbles requêtes et prières de nous
» pauvres pécheurs... »

Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, pag. 111-115.

mén ; c'est le pays le plus élevé de l'Abyssinie; ses montagnes sont presque continuellement couvertes de neige sur les points culminants, et la glace n'est pas inconnue aux habitants de cette contrée aérienne. Le Sémén n'a jamais été franchement soumis aux rois d'Abyssinie; bien avant l'ère chrétienne, cette province était peuplée de Juifs qui avaient un roi, et une reine qui participait au gouvernement. Ces souverains se sont perpétués jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, malgré les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les empereurs d'Abyssinie, surtout à l'époque des missions des Jésuites. Le Sémén est aujourd'hui gouverné par Oubi. L'Amba-*Haï* et l'Amba-*Bégéda* sont les montagnes les plus remarquables de ce pays. Le *Menna*, situé au sud d'Enchetcab, et le *Telemti*, compris entre le Tacazé et le village d'Abbéna, font partie de cette province, qui a environ cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq de largeur.

Situé au nord-ouest du Sémén, entre le Tacazé et l'Angrab, Oaldubba s'étend jusqu'à la jonction de ces deux rivières, et embrasse un espace de vingt-deux lieues de long sur cinq à six de large. Ce pays, célèbre par le grand nombre de moines qui s'y réunissent, est bas et malsain. Lorsque

les Abyssiniens guerroyaient contre les Changalla qui touchent cette contrée, ces Nègres faisaient, à leur tour, des incursions dans Oaldubba; mais, depuis que les troubles politiques se sont concentrés dans l'intérieur de l'Abyssinie, les Changalla vivent tranquilles dans leurs bois, sans songer à inquiéter leurs voisins.

La province d'Oualkaït se déroule à l'ouest d'Oaldubba : elle est coupée dans toute sa longueur par les deux rivières Toukour et Guangué. Ce pays occupe un espace de quarante-six lieues du sud-est au nord-ouest, et de vingt lieues du nord-est au sud-ouest; il est plus boisé que celui d'Oaldubba, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de rapport; les mimosas s'y multiplient et obstruent les chemins.

Comme nous l'avons déjà dit, Ouagara est une des plus riches provinces d'Abyssinie : elle s'appuie, à l'est, contre les montagnes du Sémén, confine, au sud, avec la plaine de Bélessa, et se déploie, vers l'ouest, jusqu'au territoire de *Tchelga*; elle possède de beaux pâturages, des troupeaux de gros bétail, qui fournissent beaucoup de beurre et de lait; elle produit du blé et de l'orge, les denrées y sont à très bon prix, et les habitants y vivent dans l'abondance.

Le Tchelga est borné, au nord, par l'Oualkaït, à l'est par l'Ouagara, au sud par le Dembéa, et termine, à l'ouest, les possessions abyssiniennes : ce pays est presque entièrement peuplé de musulmans. Bruce prétend qu'à l'époque où il se trouvait dans cette contrée, le commandement de cette province n'était donné qu'à un musulman ou à un étranger; mais, lors de notre séjour, elle était gouvernée par un chrétien abyssinien qui avait le titre de Déjaj, et dont le pouvoir s'étendait sur Ras-el-fil (la tête de l'éléphant), ainsi nommé parce que c'est là que se déploient les vastes forêts qui s'étendent vers le nord et servent de refuge aux nombreux éléphants qui peuplent cette partie de l'Afrique : le *Kouara* est situé à l'ouest du Dembéa.

Entre Ras-el-fil, Kouara et Tchelga, se trouve la province de Dembéa, qui descend jusqu'au grand lac de Tana. Cette province est plate et doit sa grande fertilité au limon déposé par les eaux du lac, qui se retirent insensiblement. Ce pays produit le meilleur blé de l'Abyssinie : on le réservait anciennement pour le roi et les grands de sa cour. Une partie de cette province est inculte; mais, depuis deux ou trois ans, les paysans du Lasta, ruinés par les guerres, aban-

donnent leur contrée et se transportent par troupes dans le Dembéa, attirés par la fécondité du sol qu'ils viennent ensemencer.

La riche plaine de Bélessa confine avec l'Ouagara et la partie du Sémén nommée Menna ; ce pays est limité, à l'ouest, par une haute chaîne de montagnes, au dessus desquelles se forment, au temps des pluies, des orages terribles qui portent ordinairement beaucoup de grêle ; sur leurs sommets aplatis, s'allongent les cantons ombragés d'Ouénadéga et de Mariam-Ouaha. Cette province confine, au sud, avec le Béghemder.

Le Fokara, qui s'étend depuis la rivière de *Goumara* jusqu'à *Emfras*, est un pays bas et coupé, de temps en temps, par des collines transversales qui se continuent depuis Mariam-Ouaha et Ouénadéga jusqu'au lac. A l'exception de Caroda, qui ne doit son importance qu'à l'une de ces églises que les Abyssiniens considèrent comme des asiles inviolables, Fokara ne renferme que quelques misérables villages. *Ifag*, célèbre par son marché, et que l'on rencontre à une demi-journée de Dérita, boulevart des musulmans, est dans cette province. Caroda et Ifag produisent du bon vin ; mais le dernier a été complètement ruiné : la plus grande partie de ces vignes qui fon-

maient sa richesse ont été arrachées. Fokara possède encore des sources d'eaux thermales qui pourraient enrichir les habitants, s'ils y attachaient l'importance qu'elles méritent; quoiqu'elles soient excellentes pour certaines maladies, les Abyssiniens, qui ignorent leur efficacité, ne les fréquentent presque pas. Le Fokara nourrit une tribu de pasteurs nommée *Zellan*, qui vivent sur les bords du lac et professent une religion qui leur est particulière. Au sud de ce pays, entre le Nil, le lac et Béghemder, se trouve le petit district de *Dara*.

Les cantons de *Bamba* et de *Dingleber*, situés sur les bords du lac de Tana, sont compris dans la province de Dembéa; en se dirigeant vers le sud, on arrive au pays de *Maïcha*, limité, à l'est, par Gojam, et, au sud, par le pays des Agous. Cette province est couverte de torrents et de petites rivières formant çà et là des étangs ou des marécages qui assujettissent les habitants à des fièvres dangereuses. Bruce, qui a visité ce pays, nous apprend qu'il produit peu de blé et qu'on n'y recueille que l'*enseté*, principale nourriture des naturels : on y élève aussi des troupeaux de gros bétail et des chevaux, qui n'ont rien de remarquable; *Ibaba* en est la capitale.

Les *Damot*-Agous sont renfermés entre Go-

jam, les *Basso*-Galla, les *Gonga*, Kouara, Dembéa et Maïcha; c'est au sein de leur pays, dans le village de Géesh, que se trouvent les sources du Nil-Bleu. Les Agous formaient jadis un peuple très puissant et pouvaient mettre sur pied de nombreuses armées; mais les Galla, qui en ont exterminé un grand nombre et sont venus s'établir sur une partie de leur territoire, ont diminué de beaucoup leur importance. Ce pays est riche de miel, de beurre et de bestiaux, et ses habitants envoient des caravanes jusqu'à Gondar, d'où elles rapportent des marchandises qu'ils vendent aux Nègres, leurs voisins, et ceux-ci leur donnent, en échange, de l'or, des esclaves, des dents d'éléphants et des cornes de rhinocéros. Les Agous parlent une langue à eux; leur climat est tempéré, leur sol très productif; mais la population est moins belle que dans les autres parties de l'Abyssinie.

Le Damot confine, à l'ouest, avec les Basso-Galla, qui font une guerre acharnée aux habitants de cette province, bornée, au nord, par Gojam, au sud et à l'est par le Nil qui la sépare des Galla-*Boréna*; elle a trente lieues de long sur vingt-cinq de large, dans sa plus grande étendue. La population du Damot, que de sanglantes guerres

avaient décimée, s'est recrutée de celle de Gojam, chassée de son pays par les troubles politiques qui l'ont affligée. Cette province, éloignée des centres de gouvernement, sait éluder le paiement des impôts. Son territoire est fertile, elle se trouve heureusement située sur le passage des caravanes qui vont de Dérita et de Gondar dans le Gouderou, le Naréa, Caffa et Djingiro.

On donne quelquefois le nom de Gojam à toute cette contrée située entre le Nil qui l'enveloppe d'un demi-cerle, depuis le lieu où il sort de Tana jusqu'à la petite rivière de Bahar-el-Abiad, ou fleuve Blanc, qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve qui porte le même nom et qui est le véritable Nil. Mais on entend le plus souvent par Gojam cette province comprise entre le Damot, les Basso-Galla, les Agous, le Maïcha et le Nil. Ce pays est d'une fécondité extraordinaire; les prairies qui le couvrent sont immenses et les pâturages magnifiques. Ses bœufs sont, à juste titre, les plus renommés de l'Abyssinie, et ses chevaux étaient autrefois considérés comme les meilleurs de ce pays; mais ils sont aujourd'hui très peu nombreux, et leur race ne tardera pas à disparaître si les Ras ne renoncent point à leur système de spoliation envers leurs sujets. Les Galla-Boréna se

sont établis, depuis longtemps, sur les terres de Gojam; aux bords du Nil; mais ils vivent, avec leurs voisins, dans un état de paix parfaite.

En traversant le Nil, on arrive dans la province de Beghemder, limitée, à l'ouest, par ce fleuve, au nord par le Fokara et Bélessa, à l'est par le Lasta, dont les frontières sont occupées par les Ejjou-Galla, et au sud par le Bachilo. Cette province est moins montagneuse que le Semên; cependant de grandes chaînes la défendent contre le Lasta : vers le nord, elle est couverte de bois qui recèlent un grand nombre d'animaux féroces et surtout d'hyènes; au sud, elle est entièrement dénuée d'arbres. Ses chevaux sont très estimés et les troupeaux y sont innombrables. Les Ras qui gouvernent l'Amhara ont fixé leur résidence dans cette province, et la ville de Dévra-Tabour, située à deux petites journées du lac de Tana, est devenue leur capitale.

L'Amhara, proprement dit, est cette contrée qui s'étend entre la rivière *Ouahet* et celle de Bachilo; elle s'appuie, à l'ouest, sur le Nil qui la sépare de Gojam, et à l'est sur le Lasta et l'Angot: aujourd'hui elle est tout entière au pouvoir de plusieurs tribus galla. Les Boréna occupent, à l'ouest, une bande de terrain qui affecte la forme

d'un trapèze; l'autre partie est habitée par les Galla-*Ouello*, et la dernière par les Galla-Éjjou, qui arrivent jusqu'aux provinces de Béghemder, de Lasta et d'Angot. Nous parlerons plus au long de ce pays que nous allons nous-mêmes traverser.

Lorsqu'on a dépassé l'Amhara vers le sud, on se trouve sur le territoire du royaume de Choa, qui, de province soumise aux rois abyssiniens, est devenu un État indépendant. Le premier pays que l'on rencontre est celui de Mara-Étié, qui est resserré entre les rivières d'Ouahet et d'*Ad-dabat*; vers l'est, il confine avec Guéché compris entre Ouahet et *Cachini*, et va joindre, dans la même direction, les Galla-Ouello, s'étendant ainsi jusqu'au lac, au milieu duquel est bâti, dans une île, le monastère de Saint-Étienne, où Gédeus Stephanos, qui donne le nom à ce lac. Les provinces du Choa proprement dit, d'*Anna-Mariam*, d'*Igam*, de *Tégoulet*, d'*Ifat*, d'*Ankober*, de *Moret* et de *Menjar*, sont comprises dans le royaume que les habitants du Tigré et du grand pays d'Amhara désignent sous le nom de Choa: les naturels de cette contrée le divisent en deux grandes parties: celle de l'ouest s'appelle Choa, et celle qui s'étend vers l'est porte le nom d'Ifat.

Au delà du royaume de Choa, vers le sud et

l'ouest, sont situées plusieurs provinces ou petits États indépendants, dont quelques uns étaient soumis autrefois aux rois d'Abyssinie : ce sont Guragué, Cambat, Bocham, Djingiro, Naréa, Caffa, Hadia, Gouma, Gouderou et le Bizamo; mais ces pays ne rentrent pas dans le cadre que nous nous sommes tracé, et nous n'en faisons ici mention que parce que nous serons forcés d'en parler lorsque nous traiterons du commerce extérieur de l'Abyssinie, qui a de fréquentes relations avec ces diverses provinces.

L'Abyssinie est une contrée extrêmement montagneuse, et c'est à cette circonstance qu'elle doit l'heureuse température dont elle jouit en se trouvant si rapprochée de l'équateur. Ses principales chaînes sont celles du Sémén et du Lasta; mais leur élévation n'égale pas celle des Alpes ou des Pyrénées que certains missionnaires considéraient comme des *taupinières* à côté des montagnes d'Abyssinie. Une chaîne très remarquable par son étendue est celle qui, partant du nord de Massaouah, longe tout le Tigré, le Mantilli, les Dobas, les Changalla, l'Ouofila, l'Angot, les Ejjou et les Ouello-Galla, traverse tout le royaume de Choa et vient se joindre aux monts de la Lune, traçant dans son cours la limite entre deux climats

et séparant plusieurs populations tout à fait dissemblables, quoique rapprochées. Toutes les provinces d'Abyssinie sont montueuses, et ses vastes chaînes sont surtout caractérisées par leurs formes compactes et inaccessibles qui en font des citadelles imprenables.

Un pays aussi montagneux et soumis aux pluies périodiques du tropique doit naturellement posséder d'innombrables cours d'eau; mais, quelque temps après l'inondation, les rivières n'ont qu'une importance très secondaire, et plusieurs même se dessèchent complètement. Le fleuve Bleu (Bahar-el-Azrak) que l'on nomme mal à propos le Nil, puisqu'il n'est qu'une branche de ce dernier, prend sa source au milieu du pays des Agous, comme nous l'avons vu plus haut: il reçoit plusieurs petites rivières et un grand nombre de ruisseaux avant de se jeter dans le lac Tana; et, qnoique ses eaux semblent ne pas vouloir se mêler à celles de ce lac dans lequel on peut toujours distinguer son cours, il lui apporte un abondant tribut, et, après l'avoir sillonné dans une étendue de dix lieues environ, il en sort dans le district de Dara et offre alors de belles cataractes. Il coule entre Gojam et Béghemder, le Damot, l'Amhara et le pays des Galla-Boréna;

il tourne ensuite à l'ouest, et, après avoir reçu les eaux qui traversent les provinces situées entre Gondar et les montagnes de la Lune, il prend son cours vers le nord pour aller fertiliser le Sennâr, la Nubie et l'Égypte. Les rivières les plus remarquables après l'Abhaï sont le Tacazé, qui, après s'être grossi des eaux du Sémén, d'Oaldubba, d'Oualkaït et d'une partie de celles du Tigré, vient se perdre dans le Nil ; le Mareb, dans lequel s'écoulent les ruisseaux du Tigré central, de Hamacen et de Séraoué ; le Bachilo, qui, dans son cours direct, sépare le Béghemder de la province d'Amhara ; l'Ouahet, qui coule entre cette dernière contrée et le pays de Guéché; le *Méli* et l'*Ancona*, qui, sortant de l'Angot, forment la rivière d'Anazo et d'Iasso qui se perd au milieu des sables, à quelques lieues du grand Océan; le Haouach, qui prend sa source dans le lac de Zaouaja, au delà des montagnes de la Lune : il reçoit les eaux du versant méridional de cette chaîne, une partie de celles de Choa, et, après avoir traversé les tribus d'Adal, il vient encore disparaître sous les sables, sans pouvoir fournir sa course jusqu'à la mer. Le Méli, l'Ancona, l'Iasso et le Haouach sont les seules grandes rivières de la basse région abyssinienne ; elles n'ap-

portent pas au Nil le tribut de leurs eaux. On trouve encore, en Abyssinie, d'autres rivières assez considérables que nous signalerons dans le cours de notre itinéraire; nous avons déjà parlé de ses innombrables torrents et de ses cascades qui, durant leur existence éphémère, donnent à cette contrée une physionomie si pittoresque.

Le lac le plus important de l'Abyssinie est celui de Tana ou de Dembéa, ainsi appelé de la province du même nom située sur ses bords; il a environ vingt lieues de longueur sur quinze de largeur, d'Ibaba à Bouaha et de Dingleber à Emfras : vient ensuite celui d'Achangi, qui a une étendue de quatre lieues de large sur huit de long; il est formé de la réunion des eaux du Lasta, du Bora et de l'Ouofila; non loin d'Achangi, on remarque un autre lac qui porte le même nom, mais dont l'importance est bien moindre; ils ne communiquent pas l'un avec l'autre; nulle rivière ne s'épanche de leur sein, et ils ne perdent une partie de leurs eaux que par l'évaporation; à l'extrémité de la province de Mara-Étié, se trouve le lac Saint-Étienne dont nous venons de parler; d'après le rapport des Abyssiniens, le lac de *Zaouaja*, qui donne naissance au Haouach, comprend un espace de huit à neuf

lieues de long sur deux de large; celui de *Soumma*, dans le pays de Guragué, est plus petit que ce dernier; la rivière de *Béla*, qui se jette dans le Nil, s'échappe du milieu de ce lac. Plusieurs amas d'eau, tels que ceux d'Ibaba, de Maïcha ou d'Adal et des Assoubho-Galla, formés par les rivières du Haouach et de l'Iasso, sont plutôt des marécages que des lacs, et ils disparaissent presque entièrement à l'époque de la sécheresse.

VII.

SOMMAIRE.

Énumération des routes qui conduisent à Choa. — Nous passons la rivière de Goumara. — Une nuit en plain champ. — Un orage dans un bois. — Arrivée à Étié-Nécada. — Douce hospitalité. — Nous arrivons dans l'église de Mékan-Iassous. — Pays de Cholloct. — Sémada. — Rencontres d'hyènes. — Arrivée à Tararoch. — Fête de Maskal. — Hameau d'Oualaké. — Superstition de Haïlo, beau-frère de la reine. — Le Nil. — Arrivée au village de Galla-Godana. — Ioquesta. — Description d'une montagne. — Jeûne forcé. — Arrivée à Ouanzéghié. — Le soldat petit-maître. — Costume des femmes. — Arrivée au Bachilo.

CHAPITRE VII.

Échapper à Ras-Ali, tel était le but que nous venions de nous proposer ; plusieurs routes pouvaient nous conduire au royaume de Choa que nous avions, comme on le sait, résolu de visiter ; l'une traverse les plaines de Gojam et le territoire des Galla-Boréna qui, privés de toute

théorie religieuse, vivent encore dans leur originalité native; la seconde, plus orientale, passe par les tribus des Ejjou-Galla et des Ouello-Galla; et la troisième, au centre, est tracée à travers les provinces d'*Estié* et de *Sémada*, où elle se subdivise en deux branches, dont l'une se dirige vers le district de *Moja*, souvent affligé de fièvres mortelles, et l'autre, vers Galla-*Godana*, pour arriver toutes deux sur les domaines des tribus ouello qui professent la religion de Mahomet. Nous choisîmes la dernière, parce qu'elle nous mettait, plus promptement que les autres, hors des possessions de celui qui nous avait voué une affection aussi importune; et, le 22 septembre, nous quittâmes Dévra-Tabour en plein midi, afin qu'il ne vînt dans l'idée de personne que nous méditions une fuite.

Une heure après notre départ, nous aperçûmes plusieurs soldats qui accouraient sur nos traces; nous crûmes que l'on venait encore pour nous arrêter; mais la troupe qui avait éveillé notre méfiance arriva près de nous et nous dépassa, après nous avoir salués respectueusement; nous continuâmes à cheminer lentement, car nos pieds, qui s'étaient ramollis pendant notre séjour dans la capitale, nous faisaient éprouver de vives douleurs.

Nous nous reposâmes sur les bords du ruisseau de *Zora*, à l'ombre des grands arbres qui l'embellissent, et, quelque temps après, nous poursuivîmes notre route.

Nous rencontrâmes bientôt un des courtisans de la reine, qui se rendait à Dévra-Tabour. Cet homme, qui nous connaissait, étonné de nous voir à pied, sans domestiques et avec une seule mule, nous demanda où nous allions ainsi; nous lui répondîmes que nous nous rendions à Mahdèra-Mariam pour nous plaindre à Oisoro Ménén de la conduite déloyale de son fils. « Comptez, » nous dit-il, « sur la protection de ma maîtresse, elle vous aime d'une affection sincère, elle s'empressera de réparer les torts qu'on peut avoir envers vous. » Le courtisan devait nécessairement annoncer chez le Ras qu'il nous avait trouvés sur le chemin de Mahdèra-Mariam, et nous nous félicitâmes de cette rencontre.

Nous arrivâmes sur les bords de la belle rivière de Goumara, l'un des cours d'eau les plus importants du Béghemder; elle était grossie par les orages, et son passage présentait quelque danger à cause de l'impétuosité du courant: nous fûmes obligés de nous faire un point d'appui de la lance d'un jeune pâtre que nous avions trouvée sur la rive.

Nous venions d'escalader la montagne qui borne la vallée arrosée par Goumara, et nous étions aux environs de Mahdéra-Mariam que nous voulions éviter; nous résolûmes de nous arrêter dans une église abandonnée qui s'élevait devant nous; nous nous engageâmes dans une avenue couverte d'arbres, mais nous essayâmes en vain de nous frayer un passage, les ronces et les branches, vigoureusement entrelacées les unes avec les autres, nous obligèrent de renoncer à notre entreprise, et, après avoir eu beaucoup de peine à nous éloigner de ce lieu, où de grosses fourmis nous dévoraient les jambes, nous choisîmes un lieu découvert, au milieu d'un champ, et nous nous décidâmes à y passer la nuit.

Un peu avant l'époque de la moisson, les Abyssiniens se transportent sur leurs propriétés isolées, afin d'en écarter les voleurs : ils construisent ordinairement des huttes qu'ils habitent pendant quelque temps; mais, dans les lieux fréquentés par les animaux dangereux, ils pratiquent, au haut des arbres, des couchettes de feuillage où ils sont à l'abri de tout danger. Près du lieu de notre station se trouvait un gîte semblable; mais, malheureusement, le lit n'était pas achevé, et il était impossible de s'y coucher. Il fut d'abord

arrêté que l'un de nous veillerait sur cette espèce d'observatoire, tandis que l'autre reposerait; mais la fatigue et la pluie qui survint et dura toute la nuit nous firent changer de résolution : nous attachâmes notre mule à une branche, nous tirâmes quelques coups de fusil pour épouvanter les bêtes féroces, et nous nous endormîmes profondément.

Le lendemain, nous nous levâmes au point du jour; nous passâmes en vue de Mahdèra-Mariam, où nous aurions pu trouver un agréable délassement, et, détournant la tête, nous laissâmes à notre droite le village de la Reine. Nous escaladâmes une haute montagne, et, après avoir essuyé un orage dans un bois où nous nous étions égarés, nous arrivâmes enfin dans le hameau d'*Étié-Nécada*, où nous reçûmes une douce hospitalité, qui nous était d'autant plus nécessaire que nous n'avions rien mangé depuis Dévra-Tabour. Notre hôte nous donna son meilleur lit, et, comme il était élevé à douze pieds au dessus du sol, il fallut nous hisser à cette hauteur et prendre garde, pendant la nuit, de ne pas nous laisser tomber, car la chute aurait été d'autant plus dangereuse, qu'au dessous de nous se trouvaient les vaches de la maison, dont les cornes étaient d'une prodigieuse grosseur.

Le lendemain, nous nous acheminâmes vers le district d'Estié : des cavaliers que nous rencontrâmes sur notre route descendirent de cheval à notre approche ; ils nous accompagnèrent pendant quelques instants et ne s'en retournèrent qu'après que nous les eûmes congédiés. Peu de temps après, nous traversâmes la rivière de *Chéna*, et nous nous arrêtâmes au village de *Mékan-Iassous*, ainsi nommé de son église dédiée à Jésus.

Mékan-Iassous est bâti au pied d'une énorme roche taillée en pain de sucre ; ce village est abreuvé par le ruisseau du *Sérénech*, qui roule ses eaux limpides au milieu de magnifiques prairies. Nous vînmes nous loger dans l'enceinte de l'église inviolable ; nous espérions que notre interprète, que nous regrettions si justement, délivré après notre départ, viendrait peut-être nous rejoindre, et nous résolûmes d'attendre quelques jours à Mékan-Iassous : un grand nombre de personnes entrèrent dans l'église ; mais Béchir ne parut pas ; les femmes et les prêtres venaient souvent prier à l'heure du crépuscule, et leur recueillement s'harmonisait avec l'aspect du lieu sombre, mélancolique. Notre mule paissait autour du péristyle l'herbe de la cour, et un jeune lévite à la cape de peaux de mouton cousues ensemble

nous achetait ce qui nous était nécessaire et nous l'apportait dans une jolie maison attenante à l'église, et dont le chef des prêtres nous avait remis les clefs. Nous venions d'être violemment agités, et nous nous reposions doucement au milieu de cette solitude dont le calme nous encourageait en nous rendant l'espérance.

Néanmoins un jour avait suffi pour nous faire oublier nos fatigues et nos douleurs, et notre impatience l'emporta sur l'intention que nous avions eue d'abord de séjourner plus longtemps à Mékan-Iassous; le 26, nous quittâmes notre asile pour continuer notre route. Nous étions seuls, et, malgré nos recherches, il nous avait été impossible de nous procurer un domestique; nous avions eu le tort de dire que nous allions chez les Galla, et la terreur que le nom seul de ce peuple inspire encore aux Abyssiniens avait été cause qu'en dépit de nos offres brillantes personne n'avait voulu se hasarder à nous suivre.

Après deux heures de marche, nous atteignîmes le riche pays de *Cholloct*, tout couvert de villages, et, bientôt après, nous entrâmes dans la province de Sémada, qui compte de nombreux musulmans; nous passâmes devant le hameau de *Mécrié*, arrosé par la rivière de *Zoret*, et nous

nous reposâmes quelque temps sur ses bords. Nous poursuivîmes notre route ; à mesure que nous avancions, les villages devenaient plus rares, et, quand le soleil disparut, nous nous trouvions au milieu d'un pays désert. Nous craignîmes un instant d'être obligés de coucher dans les champs; mais, avant la nuit, nous eûmes le bonheur de découvrir plusieurs habitations sur le sommet d'une montagne, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers ce point. Nous avions encore une assez grande distance de mauvais chemin à parcourir, et la lune naissante ne nous prêtait qu'une lumière incertaine. Depuis quelques minutes, nous apercevions, à une cinquantaine de pas, deux énormes hyènes qui ne nous perdaient pas de vue ; il était important, pour notre sûreté, d'atteindre le village que nous avions devant nous, mais que déjà nous ne distinguions plus. Cependant, malgré les ténèbres et les aspérités d'un sentier mal tracé, nous redoublâmes d'ardeur, et nous parvînmes enfin à *Tararoch*.

Le paysage compris entre Mékan-Iassous et ce village est frappé d'un cachet particulier : quoiqu'on y remarque de grandes et belles cultures, quoiqu'on y admire parfois des sites enchanteurs et des ombrages touffus, le pays est

silencieux et semble abandonné; on ne rencontre presque personne dans les chemins, et de loin en loin nous apercevions à peine quelques laboureurs ou quelques bergers. Ces lieux, avec leur aspect de fraîcheur et de solitude, de richesse et de négligence, avaient une physionomie originale et sauvage, et nous considérions avec étonnement cette nature étrange qui ne ressemblait à rien de ce que nous avions vu en Europe. Depuis Dévra-Tabour, nous découvrions de tous côtés d'innombrables églises.

Nous étions arrivés fort tard au village de Tararoch, et nous avions trouvé toutes les maisons fermées. Nous heurtâmes à plusieurs portes, mais on ne daigna pas même les ouvrir. Toujours faciles à irriter, nous injuriâmes les habitants qui nous traitaient d'une manière si impolie, et quelques uns, impatientés sans doute de nos menaces, sortirent armés de longs bâtons ; mais, dès qu'ils surent que nous étions blancs, loin de songer à nous inquiéter, ils nous firent des excuses et nous proposèrent de nous conduire à la maison d'un grand, qui nous donnerait une hospitalité plus digne de nous; en peu d'instants, nous nous trouvâmes en face d'une chaumière de belle apparence, et nos guides se retirèrent.

Nous fîmes du bruit pour annoncer notre présence, et une femme vint ouvrir; l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer notre couleur, qui était notre sauf-conduit, et son premier mouvement fut de nous repousser; mais, dès qu'elle eut appris que nous étions étrangers et de contrée lointaine, elle alla parler au maître du logis, qui nous fit introduire sur-le-champ. Dès qu'on nous eut examinés à la lumière, il y eut des exclamations de surprise, et on nous exprima le vif regret qu'on éprouvait de nous avoir retenus à la porte. Lorsque nous leur apprîmes que nous avions rencontré des bêtes féroces et que, pendant quelque temps, nous avions désespéré de trouver un asile, nos hôtes, dont l'intérêt pour nous croissait visiblement, poussèrent un cri d'effroi, et quelques uns versèrent des larmes. La maîtresse de la maison voulut elle-même nous laver les pieds, et, aussitôt après, nous nous assîmes autour d'une table en osier, avec les divers membres d'une nombreuse famille dont l'un était lépreux.

Nous étions sur le point de nous coucher, lorsque nous entendîmes un grand tumulte; tout le village retentissait de chants et de cris joyeux, et nous n'avions pas eu le temps de demander la cause de cette bruyante allégresse, que notre

porte s'ouvrit, et nous vîmes paraître plusieurs jeunes hommes qui firent le tour de l'appartement en secouant des torches enflammées : ils sortirent en dansant, parcoururent les rues, et entrèrent dans les principales habitations du hameau, en chantant et gesticulant. Nous aperçûmes dans le lointain de grands feux qui brillaient sur tous les points élevés, et nous apprîmes qu'on célébrait la fête appelée *Maskal*, ou la fin des pluies. Nous partageâmes de grand cœur la joie des Abyssiniens; depuis plusieurs mois nous avions été assez maltraités par les orages, pour ne pas être indifférents à l'arrivée du beau temps. La célébration de cette fête nous rappela avec plaisir la Saint-Jean de nos pays.

Le lendemain, nous acceptâmes l'invitation d'une riche dame qui nous engagea vainement à séjourner dans le village. Nous lui demandâmes si elle ne pourrait pas nous procurer quelque domestique, et elle nous proposa de nous céder deux jeunes filles qu'elle avait à son service; mais notre vie d'aventure et de fatigues ne pouvait convenir à des femmes, et nous les refusâmes.

Nous partîmes avec une suite nombreuse, composée de différentes personnes des deux sexes,

qui nous accompagnèrent jusqu'au pied de la colline qui domine Tararoch. Avant de nous demander la permission de se retirer, ils réclamèrent tous la *faveur* de nous baiser les mains, que nous leur livrâmes, et ils se retirèrent satisfaits. La descente avait été pénible, et la montée qui la suivit immédiatement eut aussi ses difficultés. Arrivés sur la hauteur, la route s'aplanit, et nous cheminâmes longtemps sur un vaste plateau. Nous étions encore dans la province de Sémada : après deux heures et demie de marche, nous traversâmes le beau village d'*Abba-Boula-Iassous*, et, une demi-heure plus tard, nous passâmes la rivière de *Moja*. Le pays que nous parcourions était admirable de culture et de prairies : les arbres étaient clair-semés, et l'on ne remarquait guère que les sabines qui se groupaient autour de quelques rares églises. Quoique, de tous côtés, on découvrît de nombreux villages, ces lieux étaient toujours silencieux et mornes, et conservaient ce caractère d'originalité qui les rendait si intéressants. On eût dit que les habitants venaient d'être chassés par quelque fléau, tant le calme était profond au milieu de ces beaux paysages.

Le soleil était encore très élevé quand nous aperçûmes le hameau d'*Oualaké;* mais, craignant

de ne pas rencontrer d'autre asile avant la nuit, nous nous arrêtâmes à quelque distance des habitations pour attendre le soir. Contre notre usage, nous voulûmes profiter de la leçon de la veille. Quand nous jugeâmes qu'il était temps de nous approcher, nous nous dirigeâmes vers le hameau, et nous nous assîmes à quelques pas des maisons qui appartenaient toutes à *Haïlo*, beau-frère d'Oisoro Ménén. Les habitants ne tardèrent pas à nous entourer; mais, comme personne n'avait le droit de nous offrir l'hospitalité, et qu'on ne nous disait rien, nous crûmes que nous allions encore nous trouver sans abri; nous nous plaignîmes à dessein de la dureté des Abyssiniens, et une femme qui nous entendit, sensible aux reproches indirects que nous lui adressions, nous apprit que toutes ces habitations n'avaient qu'un seul maître, que nous trouverions dans sa demeure, à l'autre extrémité du hameau : elle nous vanta la générosité de Haïlo et nous engagea à aller le voir; mais nous lui répondîmes que, si son maître était aussi hospitalier qu'elle l'assurait, il ne pouvait tarder à être informé de notre arrivée, et qu'alors, sans doute, il nous ferait appeler. A ces mots, l'un des curieux qui nous environnaient se détacha pour aller prévenir le chef

que deux blancs attendaient, à l'entrée du village, qu'on vînt leur offrir un refuge, et Haïlo parut peu de temps après, avec un prêtre et quelques hommes de sa suite : nous restâmes assis lorsqu'il s'arrêta devant nous, ce qui nous valut, de sa part, de profondes marques de respect. Après les politesses d'usage, il voulut savoir si nous mangions la viande des animaux tués par les chrétiens, ce qui, pour lui, revenait à nous demander si nous étions chrétiens ; et il nous engagea à le suivre. Ses questions sur le Ras et sa mère nous firent comprendre qu'il ignorait entièrement ce qui s'était passé à Dévra-Tabour, et nous pensâmes alors qu'on avait perdu nos traces : nous sûmes, plus tard, qu'on nous avait fait poursuivre.

En France, où la police est si active, si vigilante et même si rusée, on croira difficilement que deux hommes et une mule, voyageant avec si peu de précaution, aient pu se soustraire aux recherches des Abyssiniens ; mais quiconque connaît leurs voies arriérées de communication et la mauvaise organisation du pays concevra aisément la possibilité d'un semblable fait.

Satisfaits de penser que l'ignorance de notre conduite chez le Ras nous mettait, désormais, à

l'abri d'être inquiétés, nous suivîmes avec joie notre bon hôte, qui semblait glorieux de nous posséder. Il nous conduisit dans une belle chaumière, et la première chose qui nous frappa en entrant fut un superbe cheval qui partageait l'appartement de son maître. La table, dressée pour le souper, était placée près d'une alcove cachée par un rideau : Haïlo s'en approcha pour annoncer notre venue à sa femme, qui se montra aussitôt pour nous saluer. Elle s'assit sur le bord de son sarir, et son mari et le prêtre se placèrent l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. L'épouse de Haïlo était jeune et jolie, et nous fûmes jaloux, en ce moment, des prérogatives du sacerdoce. Mais l'heureux ministre de Dieu, qui ne soupçonnait pas même son bonheur, récita quelques prières en langue éthiopique, que personne ne comprit, et, l'œil attaché sur la table plutôt que sur sa gracieuse voisine, à laquelle il ne daignait pas même faire attention, il s'empressa, dès qu'il eut terminé sa piteuse oraison, de porter sur les mets une main avide, et, après lui, chacun se mit à l'œuvre. Pour des Abyssiniens, le repas fut abondant et somptueux : la viande, le cheuro, le laitage et l'hydromel y furent prodigués, et tous les égards étaient pour nous : notre hôtesse, né-

gligée par le prêtre et le mari, nous manifesta le plus touchant intérêt. Haïlo nous parut un de ces propriétaires de bonne composition, vivant tranquillement sur leur bien et s'inquiétant peu de ce qui se passe en dehors de leurs terres. Son seul travers était de parler trop souvent des titres et du rang de sa noble famille. Il avait de nombreux serviteurs, une femme et des enfants charmants, qui paraissaient l'intéresser autant que ses récoltes, qu'il entourait de la plus vive sollicitude, et, au sein des troubles qui désolent l'Abyssinie, il menait une vie paisible et heureuse.

Lorsqu'arriva l'heure de se coucher, nous nous retirâmes dans la maison qui nous était destinée, et, avant de nous endormir, nous reçûmes la visite de la plupart des femmes du hameau, qui voulaient toutes nous laver les pieds. Quoique fatiguées, nous consentîmes à satisfaire leur curiosité, en répondant à plusieurs questions relatives à l'Europe, et surtout à Jérusalem, et elles se retirèrent enchantées de notre complaisance.

Au point du jour, nous étions prêts à partir : nous revînmes à la chaumière de Haïlo pour lui faire nos adieux. Mais, dès le matin, il était allé visiter ses récoltes, et il avait chargé le prêtre de nous prier de ne pas quitter Oualaké sans le voir. Nous

avions reçu chez lui un accueil trop gracieux pour ne pas nous rendre à son désir, et nous l'attendîmes. En arrivant, il parut charmé de nous retrouver, et il nous supplia de passer la journée dans son hameau, ajoutant qu'il avait une affaire grave à nous communiquer; nous y consentîmes sans difficulté, et nous restâmes chez lui le lundi 28 septembre.

Nous attendions avec impatience la révélation de notre hôte : dès qu'il se vit délivré de ses occupations journalières, il nous prit à l'écart, et, après avoir hésité longtemps, il se décida à parler : il promena ses regards autour de lui pour voir si personne ne pouvait l'entendre, et, s'étant assuré que nous étions bien seuls, il nous apprit qu'il était atteint d'une maladie dangereuse, et que, comme il savait que les blancs étaient instruits sur toutes choses, il se confiait à nous, espérant que nous voudrions bien le guérir. Son mal exigeait une opération de chirurgie, et nous lui déclarâmes notre incapacité dans cet art. Mais vaines furent nos protestations, et nous ne pûmes parvenir à le persuader de notre ignorance. Il ajouta qu'il savait positivement que nous avions même des moyens surnaturels pour opérer de promptes guérisons, et il nous suppliait, au nom

de Dieu, de la Vierge Marie et de tous les saints, d'avoir pitié de lui, et nos raisonnements ne purent jamais lui arracher sa croyance. Il nous assura qu'il avait été témoin de cures miraculeuses dues à l'influence de certaines amulettes délivrées par des blancs, et que, si nous voulions bien tracer sur le papier quelques uns de ces caractères cabalistiques dont le sens et la valeur n'étaient connus que de nous seuls, il était convaincu d'avance que nous lui rendrions la santé. Il eût été inutile de chercher à le dissuader : comme ce qu'il nous demandait ne pouvait, dans aucun cas, lui être préjudiciable, et que, d'après notre système, le bon effet que notre complaisance pouvait produire sur le moral affecté de cet homme pouvait réagir favorablement sur son corps malade, nous lui promîmes l'amulette, et alors, comme s'il eût été sûr de sa guérison, il baisa nos habits et nous exprima sa reconnaissance en termes si vifs, que nous en fûmes attristés ; il nous eût été doux de pouvoir faire davantage pour cet homme simple, mais bon.

Le 29, nous quittâmes Oualaké : le pays que nous parcourûmes jusqu'à *Galla-Godana* nous offrit encore des beautés nouvelles. Nous cheminions sur un immense plateau, magnifique prairie

où paissaient d'innombrables troupeaux de gros et de menu bétail. Les arbres avaient presque entièrement disparu, et, devant nous, se déployait un vaste espace de champs cultivés. De toutes parts, nous apercevions de grandes chaînes de montagnes noires, escarpées, arides, mais toujours originales et pittoresques. Celles de l'ouest, frontières naturelles jetées entre Béghemder et Gojam, voyaient rouler à leurs pieds le fleuve Abhaï, qui se révélait par la longue file de nuages qui planaient au dessus de ses eaux. Le paysage était varié, attrayant; partout on découvrait quelque hameau.

Nous étions partis un peu tard d'Oualaké, et après deux heures et demie de marche, nous arrivâmes vers midi au beau village de Galla-Godana. La chaleur était excessive, et nous résolûmes de nous reposer quelque temps sous les grands arbres de son église consacrée à Kidana-Maret. Il est inutile de répéter que, dans un pays où l'on ne connaissait les blancs que de nom, nous fûmes l'objet d'une vive curiosité, et que nous nous vîmes bientôt entourés de la plupart des habitants, qui arrêtaient tous ceux qui passaient sans nous apercevoir. Nous demandâmes si quelqu'un ne voulait pas nous vendre du lait pour du papier (depuis Dévra-Tabour, nous ne nous servions

pas d'autre monnaie), et un enfant parcourut aussitôt le village pour tâcher de nous en procurer. Parmi nos spectateurs, nous remarquâmes quelques femmes dont la longue chevelure et le teint moins sombre que celui des Abyssiniennes en général fixèrent notre attention. Tous les habitants nous prièrent de passer le reste de la journée dans leur village, en nous disant que notre présence devait leur porter bonheur. Nous nous rendîmes au vœu général, et l'on nous conduisit dans une jolie maison qui ne tarda pas à être encombrée de visiteurs.

Au coucher du soleil, tout le monde se retira; on nous servit un souper d'étiquette, et l'on nous porta deux sarirs. Le lendemain était un mercredi : ce jour-là, les Abyssiniens ne mangent qu'à trois heures de l'après-midi, et nos hôtes, s'imaginant sans doute que, rigides observateurs de leurs règles, nous ne devions pas avoir faim avant ce moment, nous laissèrent partir à jeun.

Jusqu'au village d'*Ioquassa*, l'ensemble du pays différa peu de celui que nous avions visité la veille. En traversant un champ, nous rencontrâmes une vieille femme qui courut vers nous aussi vite que son âge put le lui permettre, et se prosterna à nos pieds qu'elle baisa avec effusion;

plus loin, un homme renouvela la même cérémonie, et, dans une descente difficile, un prêtre conduisit notre mule par la bride pendant une demi-heure. Ces actes de profond respect prouvent combien est grande la vénération que les blancs inspirent aux habitants de cette contrée.

Nous longions de plus près la haute chaîne dont le Nil rafraîchit la base. Une heure avant d'arriver à Ioquassa, nous admirâmes à notre droite, en deçà du fleuve, une gentille église à l'ombrage vert et négligé : elle s'élevait gracieuse sur un plateau de peu d'étendue qui paraissait inaccessible.

A Ioquassa, nous découvrîmes tout d'un coup l'immense vallée de Bachilo. Devant nous se déroulait un horizon de roches d'un gris-rougeâtre tacheté de petits points noirs ; c'étaient les arbres rabougris qui s'effaçaient dans le lointain. Ce vaste gouffre, qui s'entr'ouvrit brusquement à nos yeux, nous pénétra d'une indéfinissable tristesse. Privés de nourriture depuis la veille et harassés de fatigue, il fallait encore s'engager dans une route atroce. Nous atteignîmes bientôt l'extrémité des plateaux que nous parcourions depuis longtemps : après nous être arrêtés quelques minutes pour respirer, nous commençâmes à descendre par un

sentier abominable de pierres et d'épines; nous avions à nos pieds des précipices profonds; au dessus de nos têtes, les flancs larges de la montagne, quoique de roche très dure et taillés à pic, étaient couverts d'arbres vigoureux qui s'y cramponnaient avec peine : ceux qui n'avaient pu éviter une chute embarrassaient le passage, et ce n'était qu'avec une difficulté extrême que nous parvenions à nous faire suivre de notre mule que, plus d'une fois, nous fûmes tentés d'abandonner. Le jasmin et mille fleurs nouvelles aux couleurs brillantes, aux dessins gracieux, nous étonnaient de leur variété et confondaient dans les airs leurs suaves parfums : des oiseaux, que l'Abyssinie ne nous avait pas encore offerts, plus curieux, au plumage plus diapré, voltigeaient autour de nous. Le paysage était magnifique, la masse compacte des montagnes était sévère, mais imposante et grandiose; nous endurions des souffrances horribles; chaque pas était une douleur; et cette nature sublime que nous contemplions avec avidité revêtait la teinte un peu sombre de nos pensées. Après cette descente accablante, il fallut remonter avec la même peine pour gagner le vaste plateau d'*Iamba,* où, de loin, nous avions aperçu une église dont la présence an-

nonce ordinairement le voisinage de quelque hameau; nous nous promettions un doux repos en approchant de cette demeure sacrée; mais nous fûmes cruellement trompés dans notre attente, car cette église était abandonnée, et l'on n'apercevait pas une seule chaumière dans les environs : nous parcourûmes tout le plateau sans découvrir trace d'habitation. Nous venions d'essuyer un violent orage, et nous avions froid dans nos habits trempés. La fin du jour approchait; nous étions brisés de lassitude; mais l'espoir de rencontrer quelque cabane hospitalière nous décida à nous remettre en marche, et nous recommençâmes à descendre. La route était mortelle, les pierres nous fendaient les pieds; les alentours étaient tristes et paraissaient d'abord inhabités; mais, en cherchant des yeux avec attention, on apercevait, au fond des vallons, quelques huttes solitaires suspendues au dessus des torrents qui roulaient dans l'abîme : tout était morne et empreint d'un caractère de désolation affreuse.

Le soleil venait de disparaître, lorsqu'enfin nous découvrîmes, au dessous de nous, deux misérables cabanes. Le sentier qui y conduisait était presque impraticable; et, malgré la courte distance qui nous en séparait lorsque nous les aperçûmes,

il était nuit close quand nous y arrivâmes. Nous appelâmes à haute voix, mais personne ne répondit : nous entrâmes et nous vîmes que nous n'avions trouvé qu'un abri contre la pluie et les animaux féroces : le foyer était froid; mais, arrêtés par les ténèbres, il fallut nous résoudre à nous coucher; il nous fut impossible de nous procurer une goutte d'eau pour étancher notre soif ardente, plus cruelle à supporter que la faim.

Nous avions barricadé de notre mieux la porte de notre cabane, et nous étions là, solitaires et tristes, écoutant les bêtes hurler et miauler. Il y avait à peine une demi-heure que nous étions blottis dans notre étroite demeure encombrée de riens, lorsque nous entendîmes, non loin de nous, une voix plaintive et douce, qui nous donna d'abord quelque espérance : nous prêtâmes une oreille attentive, et, pensant que cette voix approcherait, nous nous levâmes et nous renversâmes notre porte avec bruit pour tâcher de nous faire remarquer; mais il nous fut impossible de rien découvrir, et la voix mystérieuse se fit toujours entendre à la même distance. On eût dit que c'était une fille malheureuse qui soupirait d'amour; au moyen-âge, elle nous eût donné l'idée d'un revenant.

Notre sommeil fut agité et souvent interrompu: nous attendions le jour avec impatience, et nous nous mîmes en route à l'aurore. Nous avions fait à peine quelques pas, que la soif recommença à nous tourmenter. Heureusement, certaines personnes qui nous avaient remarqués la veille étaient allées prévenir le maître de notre chaumière, qui n'était habitée qu'à l'époque des récoltes, que deux inconnus s'étaient introduits chez lui et y avaient passé la nuit. Croyant que nous étions des voleurs, le propriétaire arriva dès le matin, et son étonnement fut grand lorsqu'il nous aperçut. Nous lui fîmes part de notre détresse, et nous lui demandâmes s'il ne serait pas possible de trouver du pain à acheter : il nous engagea à le suivre, en nous disant qu'il nous en vendrait lui-même. Nous passâmes devant une église entourée de quelques huttes habitées, que nous aurions pu atteindre la veille si nous avions connu le pays. Le soleil était chaud, et notre soif devenait de plus en plus insupportable. Nous fûmes obligés de nous asseoir, et quelques prêtres qui s'étaient approchés nous apportèrent de l'eau que nous bûmes avec avidité; dès que nous fûmes désaltérés, notre faim, un moment oubliée, commença à se faire ressentir. Nous nous reposâmes quelque

temps et nous fîmes un nouvel effort pour nous remettre en route avec notre homme. Nous marchâmes, pendant une heure, par un sentier à peine tracé, et nous traversâmes un champ de pois qui appartenait à notre guide : il en arracha aussitôt et nous les présenta; nous les dévorâmes avec les enveloppes et nous continuâmes à nous traîner, car cette nourriture, peu substantielle, n'était guère propre à nous rendre nos forces.

Nous nous trouvions en face du hameau d'*Ouanzéghié*, lorsqu'*Agôs* (c'était le nom de notre guide) eut l'air de vouloir nous quitter, après nous avoir indiqué la route du Bachilo que nous ne lui demandions pas. Il nous était impossible d'aller plus loin sans manger; le chemin était peu rassurant, et nous répondîmes à l'Abyssinien que, s'il ne voulait pas nous conduire chez lui, comme il nous l'avait promis, nous étions décidés à nous arrêter pour attendre qu'on vînt à notre secours, car nos forces étaient épuisées. Nous le traitâmes d'homme sans cœur, et il fut sensible à ce reproche. « Vous vous trompez, » nous dit-il, « je ne suis pas sans pitié; asseyez-vous ici, je vais vous faire apporter des vivres; je ne veux point de votre argent; mais j'ai un enfant malade, vous me ferez pour lui une

amulette. » On a vu à Oualakè quelle importance les Abyssiniens attachent à ces rouleaux de papier sur lesquels leurs prêtres tracent ordinairement quelques préceptes de l'Évangile ou des passages de l'Écriture-Sainte ; nous avions perdu nos raisonnements auprès de Haïlo, nous ne jugeâmes pas à propos de nous répéter ici, et nous promîmes à notre guide tout ce qu'il voulut. Alors il appela à haute voix vers les maisons que nous dominions, et, quelques minutes après, nous vîmes venir sa femme et son fils chargés de deux pains de tèf et d'un pot de lait frais ; en un instant, tout avait disparu. Agôs s'était aperçu du mauvais état de nos pieds, et, devenu plus humain, il nous engagea à nous rendre chez lui pour y passer la journée. Son offre était trop opportune pour être refusée, et, sans nous faire presser, nous nous dirigeâmes aussitôt vers sa demeure.

Nous arrivâmes après une demi-heure de descente : le soleil de la vallée était brûlant ; pour nous en garantir, on nous fit entrer dans une maison délicieuse de fraîcheur. Bientôt après, nous reçûmes la visite d'un soldat de Déjaj-Béchir, qui nous demanda d'abord de lui tirer la bonne aventure ; nous nous amusâmes à ses dépens, et nous ne pûmes modérer un accès de

gaîté lorsque, prenant un air de petit-maître, il nous dit à voix basse qu'il nous donnerait tout ce que nous voudrions si nous consentions à lui livrer une amulette qui le fît aimer de toutes les femmes. C'était, comme on voit, pousser trop loin l'indiscrétion, et nous lui répondîmes que, si nous étions en possession d'un philtre dont les effets fussent aussi puissants, nous le garderions pour nous. Le soldat se retira un peu mécontent, accompagné de nos éclats de rire dont il n'osa pas se fâcher.

On nous lava les pieds, car cet acte est compris dans l'hospitalité. Comme à Galla-Godana, ce furent des hommes qui voulurent remplir cette tâche, et, comme à Galla-Godana, les femmes se plaignirent de ce qu'ils empiétaient sur leurs droits. Nous passâmes une partie de l'après-midi couchés sous un vieux figuier d'Adam qui s'élève près des maisons d'Ouanzéghié et qui sert de rendez-vous à une troupe d'oiseaux d'espèce toujours nouvelle et toujours variée. Les femmes de ce hameau, comme la plupart de celles que nous avions rencontrées depuis Dévra-Tabour, se couvrent d'une peau tannée qu'elles ceignent au dessous des reins : ce costume laisse une de leurs cuisses nue.

Depuis quelque temps, nous semblions poursuivis par une triste fatalité. Comme s'il n'eût pas suffi du vol de notre domestique, nous avions encore perdu en route notre canne à lance, deux poignards et un de nos manteaux; il nous restait une paire de sandales que nous chaussions dans les grandes occasions; un chien nous en mangea une. Lorsque nous parlions de nos pertes aux Abyssiniens, ils nous engageaient à employer quelque sortilége pour faire revenir les objets volés ou égarés.

Le lendemain, 2 octobre, nous quittâmes Ouanzéghié situé dans le district de *Dosa*, dernière possession de Ras-Ali. Comme au sortir de tous les villages où nous avions stationné, nous fûmes suivis d'une nombreuse escorte qui, selon la coutume, ne se retira qu'après nous en avoir demandé la permission.

Nous cheminâmes d'abord par une route assez bonne; quand nous partîmes, la nature était calme et sereine, et les sites environnants avaient revêtu une teinte douce et voluptueuse. La délicieuse température du matin, le silence de ces lieux peuplés d'oiseaux muets nous avaient pénétrés d'une joie tranquille qui contrastait avec le souvenir des souffrances de l'avant-veille; mais,

lorsqu'il fallut descendre vers la rivière que nous atteignîmes deux heures et demie après notre départ d'Ouanzéghié, le chemin devint infernal. Certes, nous avions déjà surmonté de grandes difficultés, nous avions traversé les montagnes du Tigré depuis le Taranta jusqu'au Tacazé, nous avions escaladé les chaînes immenses du Sémén, et, dans ces longs trajets, nous avions fait un rude apprentissage, et cependant nous n'avions pas encore rencontré de sentier aussi hardi, aussi dangereux que celui qui se précipitait devant nous : la montagne était de roche, presqu'à pic, et la route descendait directement. Nous avions abandonné notre mule que nous avions poussée devant nous, craignant à chaque instant de la voir rouler dans l'abîme; mais elle arriva sans mésaventure, tandis que nous avions, nous, toutes les peines du monde à nous retenir : un seul faux-pas devait nous coûter la vie. Cependant, à force de peines et de patience, nous parvînmes à notre but, et, en nous retournant, nous fûmes saisis d'un sentiment d'effroi à la vue du danger que nous venions de courir; nous nous félicitâmes de notre bonheur, et nous marchâmes légers, car il nous semblait qu'on venait de nous délivrer d'un grand poids.

Nous arrivâmes au Bachilo qui coule dans la direction de l'est à l'ouest et qui reçoit, au lieu où nous le passâmes, le grand ruisseau de *Béjéna*, qui descend du côté du nord. Une demi-heure avant d'atteindre les bords de la rivière, nous admirâmes deux superbes cascades qui s'élançaient du haut d'une montagne de roche et qu'on prendrait plutôt pour un travail de l'homme que pour une création de la nature. Nous aperçûmes quelques cabanes abandonnées qui servaient d'asile aux voyageurs que la nuit surprenait dans le voisinage du Bachilo. Nous nous arrêtâmes quelques instants avant d'entrer dans l'eau ; deux jeunes soldats, qui nous précédaient depuis quelque temps, s'étaient arrêtés de l'autre côté de la rivière

VIII.

SOMMAIRE.

Importance du Bachilo. — Passage de cette rivière. — Deux jeunes Galla nous indiquent la route. — Nous ne sommes plus dans les possessions de Ras-Ali. — Aspect du pays au delà du Bachilo. — Singes. — Arrivée à Gouambel, dans la province de Mossabit. — Un convoi funèbre. — Eglise dédiée à saint Aragoï. — Hospitalité. — L'usage du poison n'est pas inconnu aux Abyssiniens. — Départ du village. — Province d'Amba - Samber. — Beautés de la route. — Pourquoi les Abyssiniens ne mangent pas de lupins. — Arrivée à Malec - Sanka. — Aspect extraordinaire de cette ville. — Nous sommes introduits dans l'intérieur des murs. — Le gouverneur redoute l'influence du mauvais œil. — Nous sommes entourés d'une foule de curieux. — Surprise des Galla à la vue de nos armes. — Nous sommes logés chez le cheikh de Malec-Sanka. — Son caractère. — Sa science. — Séjour dans cette ville. — On nous croit musulmans. — Coutume juive.

CHAPITRE VIII.

Après l'Abhaï et le Tacazé, le Bachilo est la rivière la plus importante de l'Abyssinie. Autant qu'on peut en juger d'après les traces laissées par les eaux sur les parois des rochers de la vallée, son lit peut avoir quatre mètres de profondeur et soixante de largeur à l'époque des plus fortes

inondations; au temps des pluies périodiques, le passage de cette rivière est dangereux, et depuis le commencement de juillet jusqu'au 15 du mois de septembre, il est impossible aux Abyssiniens de la traverser. En décembre, elle n'a que très peu d'eau, et jusqu'en juin les jeunes filles la passent sans se mouiller le mollet, comme disent les gens du pays. Cette rivière sépare la province d'Amhara de celle de Béghemder, et se jette dans le Nil-Bleu en face de Gojam.

Comme le Tacazé, le Bachilo recèle un grand nombre d'hippopotames qui nous laissèrent tranquillement arriver sur l'autre rive, quoique nous eussions de l'eau à mi-corps au milieu de la rivière. Les jeunes gens dont nous avons parlé, pensant que nous nous dirigions vers le pays des Galla, s'approchèrent pour nous indiquer la route. Ces deux soldats étaient encore à cet âge où l'on rend service pour le seul plaisir qu'on trouve à obliger; ils nous regardaient avec curiosité, nous témoignaient un grand respect et ne nous parlaient qu'avec réserve et timidité. Le sentier que nous suivions, tracé sur le lit de la rivière, était très difficile à distinguer : il était parsemé de gros cailloux couverts d'un sable fin, et le moindre vent faisait disparaître les em-

preintes laissées par le passage des hommes ou des animaux.

Nous longeâmes la rivière pendant un quart d'heure : en l'abandonnant, nous trouvâmes un chemin battu sur le flanc de la montagne que nous allions escalader; nous remerciâmes nos guides, et, désirant les récompenser, nous leur offrîmes quelques uns des objets que nous possédions. l'un d'eux nous pria de leur donner seulement la moitié d'une feuille de papier pour faire écrire une amulette, et nous ajoutâmes à ce faible présent un peu de poudre et quelques balles de plomb, qui parurent leur faire un grand plaisir.

Le pays dans lequel nous venions d'entrer n'appartenait plus au Ras; nous nous trouvions alors sur le territoire de ces Galla qu'on nous avait dépeints sous des couleurs si terribles depuis notre départ de Massaouah : aussi, tout en nous félicitant d'avoir échappé aux poursuites d'Ali, la juste méfiance que nous inspirait le caractère des peuplades que nous allions visiter nous empêchait de goûter une joie parfaite.

Nous gravissions péniblement la montagne, et à mesure que nous nous élevions, le point de vue se déroulait toujours plus beau. Le pays, qui des bords du Bachilo nous avait paru inculte et désert,

se déridait insensiblement, et déjà nous découvrions quelques hameaux perchés sur le sommet de hauts mamelons, et nous avions traversé plusieurs champs cultivés.

La montagne était couverte de singes de plusieurs espèces qui nous étourdissaient de leurs cris. Après deux heures et demie de marche, nous atteignîmes le col de *Gouambel*, et nous nous arrêtâmes au hameau du même nom dans le district de *Mossabit*; nous nous assîmes devant une maison d'assez belle apparence, et nous attendîmes qu'on vînt nous offrir l'hospitalité.

Les habitants étaient absents; ils avaient quitté leurs demeures pour accompagner un mort au cimetière. Le hameau était dominé par un rocher nu et aride, au dessus duquel s'élevait une chapelle entourée de quelques arbres chétifs, et c'était vers cette cime aride que le pieux convoi venait de se diriger. Cette église de modeste apparence était dédiée à saint Aragoï, qui fonda, comme on sait, le célèbre monastère de Dévra-Damô. Quoique nous fussions dans le pays des Galla, nous nous trouvions encore dans un hameau chrétien.

Après une attente assez longue, nous vîmes arriver les villageois, ils avançaient avec ordre, et

gardaient le plus profond silence; leur contenance était triste et sévère; dès qu'ils nous aperçurent, ils s'arrêtèrent pour nous contempler, et notre présence fit un instant diversion à la douleur générale. Le plus important de la troupe nous demanda, comme une grâce, de vouloir bien accepter l'hospitalité chez lui, et il nous conduisit dans une grande chaumière où nous trouvâmes une femme désolée : on venait d'enterrer son fils. Elle reçut, presque immédiatement, de nombreux visiteurs qui s'affligèrent avec elle, et chaque fois qu'un nouvel individu se présentait, les pleurs et les gémissements redoublaient.

Quand les étrangers se furent retirés, on servit le repas du soir, sans que rien fût changé aux habitudes journalières, et, malgré leur affliction, les divers membres de la famille y prirent part. Depuis que nous étions entrés dans le Tigré, nous avions déjà remarqué plus d'une fois que les Abyssiniens goûtaient toujours, les premiers, les aliments qu'ils nous présentaient, pour nous prouver qu'ils n'étaient pas empoisonnés. A Gouambel, le maître du logis ne toucha lui-même aux mets qu'on nous servit qu'après en avoir fait manger à l'un de ses domestiques : les précautions qu'on ne manque jamais de prendre avant

les repas nous firent supposer que l'usage du poison n'était pas inconnu à ces peuplades.

Le jour suivant, lorsqu'on nous vit prêts à partir, on se réunit en foule et l'on voulut nous accompagner jusque sur la route qui devait nous conduire à *Malec-Sanka* : après deux heures d'une marche assez facile, nous parvînmes sur la montagne qui est au niveau de celles de Béghemder, que nous avions abandonnées la veille. Au dessous de nous se trouvait la province d'*Amba-Samber*, qui s'appuyait contre celle de Mossabit, et au devant s'étendait un immense plateau couvert de troupeaux de gros bétail. Sur tous les points, nous découvrions avec plaisir quelque village ; l'air que nous respirions était embaumé : l'odeur du musc se confondait avec le parfum des roses et du jasmin répandus sur notre route.

Chemin faisant, nous remarquâmes de nombreux lupins ; nous en avions observé en si grande quantité dans plusieurs provinces, que nous avions cru d'abord que les Abyssiniens les ensemençaient et en faisaient leur nourriture. Ce papilionacé renferme beaucoup de fécule, et, d'après le témoignage de Galien, les Romains en faisaient une grande consommation ; mais nous

sûmes plus tard que les Abyssiniens n'en mangeaient pas, et que cette plante croissait naturellement dans leurs champs. Bruce s'est trompé en attribuant la répugnance qu'ils éprouvent à se nourrir de lupins à l'existence des préjugés pythagoriciens; les habitants de cette contrée cultivent les fèves, et, s'ils ne mangent pas des lupins, c'est qu'ils ignorent que l'ébullition leur enlève cette amertume qui les dégoûte. Mais si les Abyssiniens rejettent cette nourriture, ils sont passionnés pour les orties [1]: pour éviter les piqûres cuisantes déterminées par leur contact, les femmes chargées de les ramasser se servent d'un instrument tranchant et enveloppent leur main gauche d'une espèce de gant en cuir. Cet oléracé se trouve ordinairement autour de leurs maisons, et sur les terrains incultes ou couverts de décombres : avant de le faire bouillir, on le frappe avec un bâton pour enlever les épines aiguës qui couvrent les feuilles. Cette nourriture est surtout recherchée par les habitants de la province d'Amhara.

Parvenus à l'extrémité du plateau, nos regards plongèrent dans un abîme pareil à celui qui précède le Bachilo : heureusement, le sentier conduit

[1] Urtica urens.

sur une crête qui unit comme un pont les deux chaînes qui resserrent la vallée, et nous arrivâmes sans trop de peine à Malec-Sanka, gouverné par des Galla musulmans.

En Abyssinie, chez un peuple sauvage, nous fûmes singulièrement frappés de rencontrer une ville fortifiée. En arrivant de Mossabit, on entre dans Malec-Sanka, en s'élevant par des degrés informes pratiqués dans les rochers : du côté de l'est, les habitations planent sur la profonde vallée d'Amba-Samber, et la descente, entièrement à pic, est impraticable; au nord-ouest, un seul point de la montagne qui, avec de grands efforts, pourrait être accessible, est gardé nuit et jour par un soldat galla.

Vers le sud, la ville, contiguë à un plateau, ne présente aucune défense naturelle; mais on a élevé, de ce côté, un mur très épais formé de pierres sèches et surmonté d'une haie de pieux entrelacés de ronces et d'épines, qu'on a soin de renouveler de temps en temps. Malec-Sanka, y compris les faubourgs, contient environ deux mille ames; l'on n'y pénètre que par deux portes, dont l'une se trouve au sud, et l'autre au nord. Dans l'intérieur, on a élevé, sur les bords des précipices, une barrière en pieux, pour préserver les

hommes, et surtout les animaux domestiques, de chutes inévitables sans cette précaution.

A notre arrivée dans cette ville, le pays, agité par des guerres récentes, n'était pas encore entièrement pacifié, et les habitants se tenaient sur la défensive. Quand nous nous présentâmes à la porte, un homme, qui nous aperçut à travers le grillage des pieux, nous pria d'attendre que le gouverneur, qu'on allait prévenir de notre présence, eût donné l'autorisation de nous faire entrer. C'était pour la première fois qu'on nous soumettait à de semblables formalités, et nous nous crûmes un moment devant une place forte d'Europe.

Cependant un envoyé du commandant ne tarda pas à venir annoncer qu'on pouvait nous introduire : l'homme qui était de faction à la porte l'ouvrit aussitôt, et, marchant devant nous, il nous conduisit auprès du choum, qui nous attendait. Notre guide était musulman, et néanmoins son épaisse chevelure était couverte d'une couche de beurre qui dégouttait sur sa toile.

On avait prévenu le gouverneur que nous étions Européens ou plutôt blancs; car, en géographie, il ne connaissait que la grande division des deux couleurs : craignant l'influence fatale de nos regards, il s'était enveloppé dans ses vêtements pour

se mettre à l'abri de nos maléfices. L'expression de ses yeux était insignifiante : c'était un homme parvenu au pouvoir par droit de naissance, et il paraissait tout ébahi de se trouver dans une position qui n'était pas la sienne.

Quand nous étions entrés chez lui, nous l'avions trouvé accroupi sur une pierre, et la toile qui le couvrait était au moins aussi sale que celle du factionnaire qui nous avait accompagnés. Il nous adressa quelques questions relatives au but de notre voyage, et nos réponses dissipèrent les craintes que nous lui avions inspirées ; alors il se leva et nous pria de le suivre. Il nous amena sur une place située au centre de la ville, et nous fûmes bientôt entourés de curieux dont les dispositions ne nous semblèrent nullement hostiles. Nous fûmes frappés de la douceur et de l'harmonie de la langue galla qui surabonde de voyelles.

Cependant on considérait nos effets avec des regards de convoitise qui ne nous rassuraient pas. Une paire de pistolets à la turque avec une culasse en laiton, que tout le monde prenait pour de l'or, attirait surtout leur attention, et un fusil à piston à deux coups, dont le mécanisme désorientait les plus habiles, excitait une admiration générale.

L'attention des habitants était tellement absorbée par notre présence, que personne n'avait encore songé à nous offrir l'hospitalité : au milieu d'un peuple nouveau dont nous ignorions les usages, nous crûmes un instant qu'on allait nous laisser dans la rue, mais nous nous trompions : le cheikh de Malec-Sanka, informé de notre arrivée, accourut aussitôt sur la place et réclama du commandant l'honneur de nous loger chez lui : il s'avança vers nous et nous salua à la musulmane; habitués à leurs formules, par notre long séjour parmi les Arabes, nous répondîmes de la même manière, et tout le monde nous crut mahométans.

Nous nous acheminâmes vers la demeure du cheikh, et, pendant que sa femme nous lavait les pieds, Soliman (c'était le nom du derviche) nous mit au courant des événements politiques accomplis dans la province d'Amhara. Le pays, épuisé par de longues guerres, était en proie à la famine, et le cheikh généreux distribuait à ses compatriotes les vivres qu'on lui portait de tous côtés : il ne réservait presque rien pour lui, et il semblait se nourrir du café que son épouse lui servait à tout moment. Ses fonctions religieuses le faisaient respecter de tous les habitants : au

milieu d'une assemblée nombreuse qui se réunissait chez lui, il lisait souvent des passages du Coran : il ne savait écrire de l'arabe que le *B'ism illah el rahman el rahim* (au nom de Dieu clément et miséricordieux), qui se trouve en tête de presque tous les chapitres de leur livre divin, et il paraissait tout joyeux de son savoir-faire.

Le lendemain, pour satisfaire ces Galla, nous fûmes obligés de séjourner dans leur ville : le gouverneur voulut nous avoir à dîner, et nous ne pûmes suffire aux nombreuses invitations qui nous arrivaient de toutes parts.

Nous nous aperçûmes trop tard que notre couleur n'était pas la seule cause des attentions prévenantes dont nous étions l'objet : parce que nous parlions l'arabe, et que nous mangions de leur viande, nos hôtes étaient persuadés que nous étions musulmans. Le gouverneur, Soliman, et les principaux soldats, nous avaient baisé les mains; la femme du cheikh nous avait lavé les pieds; c'était fait de nous si nous avions cherché à les tirer de leur erreur, ils auraient cru s'être déshonorés en témoignant tant de respect à des personnes d'une religion différente de la leur ; nous étions souvent obligés d'assister à leurs longues et ridicules prières; aussi étions-nous impa-

tients de sortir d'une position fâcheuse; fatigués d'aller à pied, nous achetâmes le mulet du derviche, moyennant un pistolet et deux talaris; nous échangeâmes contre un cheval blanc notre mule exténuée par le jeûne, et nous résolûmes de nous mettre en route dès le lendemain.

A Malec-Sanka, nous avons été témoins d'une pratique superstitieuse qui tire son origine du judaïsme qui a fleuri autrefois dans ces contrées : un chrétien, après avoir égorgé un mouton, trempa son doigt dans le sang, en mit sur son nez et sur son front, et dépeça ensuite l'animal : cette coutume nous rappela plusieurs passages du Lévitique[1], où il est souvent question d'un fait analogue.

[1] *Lévitique*, c. 8, v. 23. Voyez aussi plusieurs autres passages de ce livre.

IX.

SOMMAIRE.

Départ de Malec-Sanka. — Prélèvement d'impôts. — Encore un orage. — Arrivée à Amba-Faret. — Orgueil d'un cheikh musulman. — Ses menées perfides. — Beauté de l'épouse d'Abba-Magal. — Nous déjouons les projets de notre ennemi. — Dernière tentative. — Départ d'Amba-Faret. — Caractère des Galla. — Aspect du pays. — Arrivée à Bousso. — Réception d'Ancha. — Sa bonté. — Elle nous enlève la moitié de notre papier. — Un mets du pays. — Départ de Bousso. — Ancha nous donne une femme pour guide. — Marché d'Ellada. — Arrivée à Ghennéti. — Rivière d'Oualaka. — Bel aspect de la montagne de Gouël. — Notre méfiance.

CHAPITRE IX.

Le 5 octobre, nous partîmes de Malec-Sanka. Le gouverneur avait voulu nous donner un guide qui n'arrivait jamais; fatigués de l'attendre, nous saluâmes nos hôtes et nous prîmes les devants. Nous cheminâmes sur un plateau couvert d'arbres et de riches cultures; à droite et à gauche,

se déployaient des vallées profondes et escarpées. On apercevait, de temps en temps, quelques églises; mais le nombre des chrétiens diminuait sensiblement à mesure que nous avancions.

Il avait encore plu la veille de notre départ, et les arbres rafraîchis dégouttaient encore l'eau dont ils étaient chargés. Après une demi-heure de marche, nous vîmes arriver sur nos traces un des grands de la ville, qui allait faire sa tournée pour lever ses impôts sur les paysans nouvellement soumis. Ce chef, monté sur une belle mule, se faisait escorter par quatre cavaliers galla; sa physionomie avait quelque chose de dur. Pendant quelque temps, nous devions suivre la même route, et il nous offrit de nous accompagner pour nous protéger en cas de besoin; mais sa proposition nous déplut, et nous cherchâmes à nous séparer de ce protecteur improvisé qui ne nous inspirait que de la méfiance.

En passant devant la montagne d'*Aba*, remarquable par son luxe de fécondité, nous nous arrêtâmes pour donner le temps au Galla de s'éloigner : il continua sa route, mais il nous attendit à une certaine distance, et nous ne tardâmes pas à le rejoindre; alors nous cheminâmes ensemble sur un terrain dénué d'arbres, mais

couvert de belles prairies et de champs ensemencés. Si les chrétiens nous avaient souvent interrogés sur Jérusalem et la Syrie, notre compagnon ne cessa de nous demander des détails sur la patrie de son sublime prophète, et il nous sut gré de notre complaisance à répondre à ses questions.

Nous nous assîmes bientôt sur la pelouse qui bordait notre route, et nous vîmes arriver, des hameaux voisins, un grand nombre de contribuables qui venaient payer leurs impôts en sel ou en argent : ils portaient avec eux leurs lances et leurs boucliers, mais, en approchant du choum, ils les déposaient à terre et se présentaient ainsi désarmés; la plupart d'entre eux étaient chrétiens, et ils paraissaient supporter impatiemment le joug des Galla, leurs vainqueurs. A quelques pas de nous, se trouvait un village assez considérable; ses maisons, au lieu d'être rondes comme celles que nous avions vues jusqu'ici, avaient la forme d'un parallélogramme allongé; elles étaient spacieuses, et leurs murs, composés de branches d'arbres fixées en terre, étaient recouverts de terre glaise mêlée à la bouse de vache.

L'étrange manière de lever les impôts employée chez ce peuple piquait notre curiosité, et

nous écoutions avec intérêt les contestations qui s'élevaient entre les contribuables et le choum, lorsque celui-ci, se tournant brusquement vers nous, nous demanda notre manteau, en disant qu'il nous donnerait une peau de bœuf; nous eûmes alors l'explication de sa conduite que nous n'avions pas comprise jusque-là. Nous refusâmes sèchement son marché, et, après avoir balancé un instant pour savoir s'il devait ou non nous dépouiller, la justice triompha dans son cœur, et, sans insister, il nous congédia et nous donna même un de ses hommes pour nous indiquer la route. Nous eûmes à nous féliciter d'avoir pu lui parler de la Mecke et de Médine.

Quoique nous fussions alors au commencement du mois d'octobre, nous allions du côté du sud, et les pluies n'avaient pas encore cessé; un orage, qui s'était formé au dessus de nos têtes, se résolvait en larges gouttes lorsque nous arrivâmes à la rivière de *Goundan*, qui va se jeter dans le Bachilo, au dessus de Malec-Sanka. Ses abords étaient embarrassés de pierres énormes qui s'étaient détachées de la vallée; nous la traversâmes rapidement et nous vînmes stationner au village de *Tagota*, dans la province d'Amba-*Faret*.

Nous n'étions encore qu'à cinq lieues de Ma-

lec-Sanka, et nous avions déjà dépassé les possessions de Déjaj-*Daoud*, premier prince galla. Amba-Faret était gouverné par *Abba-Magal Guobazé*, roitelet de ces peuplades ; Abba-Magal n'était qu'un sobriquet emphatique que se donnent les Abyssiniens qui ont des prétentions à la bravoure : Guobazé était son véritable nom.

Pour éviter la pluie qui continuait à tomber, nous nous dirigeâmes aussitôt vers sa demeure, petit hameau entouré d'une muraille épaisse de pierres, surmontée d'une haie de bois sec.

Un jeune Galla qui se trouvait à la porte vint nous débarrasser de nos montures, tandis qu'un autre entra dans le *château* pour annoncer notre arrivée, et, un moment après, nous vîmes paraître un homme d'un certain âge, qui, à notre grand étonnement, nous salua et nous parla en arabe.

Ce Galla avait été enlevé, dans sa jeunesse, par des jellabs, qui étaient allés le vendre dans le Hedjaz, où il avait passé ses plus belles années dans l'esclavage; il avait longtemps habité la Mecke, et il était revenu dans son pays, imbu du fanatisme qui fermente dans cette ville. Il connaissait très bien l'arabe; mais comme depuis longtemps il ne faisait plus usage de cette langue, il balbutiait quelquefois en la parlant. Dans ces

contrées lointaines, nous fûmes heureux d'entendre un langage qui nous était familier; il nous semblait presque qu'on s'exprimait en français.

Quand nous eûmes considéré avec attention ce musulman, Galla par sa naissance et Arabe par ses mœurs, l'aspect de sa figure plus repoussante, plus ignoble peut-être que celle des Choho du Samhar, diminua de beaucoup le plaisir que nous avions eu d'abord de converser avec lui : il nous conduisit dans un grand vestibule occupé par des cheikhs du pays qui étaient sous ses ordres; dès qu'ils nous aperçurent, ils se levèrent et nous baisèrent les mains; notre introducteur nous quitta en nous annonçant, avec une emphase ridicule, qu'il allait voir s'il pouvait nous présenter au *sultan*.

Cet Arabe ou ce Galla, comme on voudra l'appeler, était le premier ministre de ce roitelet, et, pour se donner les tons d'un grand-visir, il décorait son maître du titre de sultan ; c'était une manière indirecte de rehausser sa valeur personnelle : les hommes avec lesquels il venait de nous laisser paraissaient plus modestes que lui.

Le *grand-visir* revint immédiatement en nous criant d'accourir ; il paraît que le *grand-sultan*, impatient de nous voir, lui avait su mauvais gré

du retard occasionné par son cérémonial et lui avait ordonné de nous introduire sur-le-champ. Après avoir traversé une cour, nous entrâmes dans une maison de modeste apparence et nous vîmes le *monarque* Guobazé assis sur une mauvaise peau de bœuf luisante de beurre; dès qu'il nous eut aperçus, il nous tendit la main et nous lui présentâmes la nôtre, qu'il baisa, au grand mécontentement du premier ministre, qui aurait voulu que son maître se maintînt dans sa dignité.

Guobazé était un homme d'environ quarante ans; il avait de l'embonpoint, quoiqu'il fût d'une santé valétudinaire; son visage était large et respirait une bonté rare parmi les Galla. Quoique son corps fût cassé par les fatigues ou les maladies, ses formes étaient belles; sa pose annonçait un homme naturellement paresseux; sa chevelure était noire, épaisse et bouclée comme celle de ses compatriotes.

Il nous fit asseoir comme lui sur une peau de bœuf, nous adressa quelques questions sur notre pays, et, après une demi-heure de causerie, nous vîmes arriver un esclave apportant une corbeille qu'il plaça devant nous; elle renfermait trois pains de tèf, du miel dont la blancheur nous surprit, et

du lait aigre assaisonné avec du poivre. Notre repas terminé, nous distribuâmes nous-mêmes les restes aux domestiques qui nous entouraient; ils les reçurent avec les deux mains en s'inclinant profondément; c'est ainsi que les Abyssiniens et les Galla reçoivent toujours le don d'un homme qu'ils respectent.

Un moment après, nous nous retirâmes; le cheikh arabe, devenu plus modeste, nous accompagna dans la maison où nous devions passer la nuit, et, avant de nous quitter, il jeta sur nos divers effets un coup d'œil scrutateur qui ne put nous échapper. Nous sûmes plus tard qu'en sortant de chez nous il était allé trouver Guobazé pour l'engager à nous dépouiller; le roitelet avait résisté à ses perfides insinuations, et le digne cheikh, qui n'abandonnait pas ainsi sa proie, eut recours à un stratagème qui aurait pu lui réussir si nous avions été sans méfiance.

Il s'adressa à l'épouse d'Abba-Magal et lui inspira le désir de nous voir; à la prière de sa femme, le Roi consentit à nous faire appeler, et il était huit heures du soir lorsque nous entendîmes frapper à notre porte : nous ouvrîmes, et une jeune Galla nous dit que nous étions attendus avec impatience pour boire de l'hydromel et

manger du broundou ; nous nous dirigeâmes aussitôt vers la demeure de Guobazé.

L'appartement dans lequel nous entrâmes, chauffé par un bon feu, était éclairé par une grosse mèche imbibée de graisse et plongée dans une espèce de calice en bois. Le Roi était entouré de ses cheikhs et de quelques soldats admis à son intimité : la Reine, assise auprès de lui, changeait à tout moment d'attitude ; mais ses poses étaient toujours naturelles et gracieuses : elle était d'une beauté merveilleuse, et ses grands yeux noirs respiraient une ardente langueur ; beaucoup plus jeune que Guobazé, elle paraissait sa fille et non pas son épouse.

« Je ne voulais pas vous déranger, » nous dit le Roi, « vous devez être fatigués ; mais ma femme a voulu vous voir, et c'est par ses ordres qu'on est allé vous chercher. » Alors la Reine nous considéra avec intérêt et nous pria de lui montrer nos bras, dont elle admira la blancheur ; bientôt après, on commença par servir le café, et le grand cheikh, avant de le boire, prononça une prière qui fut répétée à haute voix par tous les convives.

On apporta ensuite d'énormes tranches de broundou et un gombo d'hydromel : les breullis,

fort rares chez Guobazé, étaient remplacés par des cornes de buffle ou de bœuf, qui sont parfois d'une grosseur prodigieuse. Les Abyssiniens et les Galla ne présentent jamais une de ces étranges coupes si elle n'est pleine à déborder, et on laisse au fond quelques gouttes de la liqueur, qui appartiennent ordinairement à l'échanson. Le Roi buvait à longs traits; le cheikh, notre mauvais génie, qui ne prenait que du café, s'apercevant que son maître commençait à être échauffé par l'hydromel, pensa que le moment était venu de frapper son grand coup : il avait remarqué que, sous nos toiles abyssiniennes, nous portions de grandes ceintures de soie, et s'imaginant que, selon l'usage des Turcs ou des Bédouins, nos trésors s'y trouvaient renfermés, il nous pria d'en faire passer une à la Reine, qui voulait, disait-il, en admirer le tissu. Avant de nous rendre chez Abba-Magal, nous avions eu la précaution de cacher notre argent dans notre chaumière, et néanmoins, pour donner plus d'espoir à l'abominable prêtre, nous feignîmes de ne détacher nos ceintures qu'avec répugnance, et nous arrivâmes au dernier tour, sans que les talaris eussent roulé sur le plancher, à la grande stupéfaction de l'Arabe, qui avait pensé que le roitelet, amorcé par la vue de nos ri-

chesses, ne pourrait résister à l'envie de nous dépouiller; mais, heureusement, notre prévoyance avait déjoué ses coupables projets. Ce cheikh avait compté sur une récompense, et lorsqu'il se vit déçu dans son espoir; sa figure se contracta, et le dépit, la colère et la confusion s'y peignirent tour à tour.

Le lendemain, après avoir pris congé d'Abba-Magal, nous étions sur le point de nous mettre en route, lorque notre ennemi, qui n'avait pas encore entièrement renoncé à ses desseins, s'approcha de nous et nous dit d'un ton protecteur : « Où allez-vous, jeunes insensés? les lieux que vous venez de parcourir sont des pays de paix et de sûreté; mais en avançant encore, vous ne pouvez manquer d'être assassinés.

— C'est notre chemin, » lui répondîmes-nous, « et nous le suivrons sans crainte : *Allah Kérim*, Dieu est magnifique!

— Mais si vous faisiez un cadeau à Guobazé, il vous donnerait un guide, et vous n'auriez pas de dangers à redouter.

— Nous saurons nous passer de ce secours; d'ailleurs, nous ne possédons rien qui soit digne de votre maître; » et nous allions nous éloigner, lorsqu'un vieux musulman, complice du cheikh,

quoique son mari, occupé à guerroyer, dût être absent pour plusieurs jours.

Par une fatalité singulière, nous fûmes logés dans la demeure du cheikh de ce manoir. Il était aveugle, et ne pouvant, par conséquent, distinguer nos effets, il les tournait et les retournait avec une expression de bêtise et de cupidité remarquable; notre papier semblait être son objet de prédilection. Ancha nous envoya un mouton et vint elle-même nous visiter avec quelques unes de ses suivantes; elle se plaignit d'un violent mal de tête, et sa demande d'amulettes nous prouva que les Galla musulmans partageaient la superstition des chrétiens d'Abyssinie.

Tous ces cheikhs mahométans font une étonnante consommation de café, et l'usage immodéré de cette liqueur est, en partie, cause de leur impuissance prématurée. La sultane qui, en voyant châtrer un cheval, prétendait qu'on pourrait le rendre impuissant en lui administrant de fortes doses de café, en avait fait, sans doute, la triste expérience.

Le lendemain, nous allâmes visiter notre châtelaine, que nous trouvâmes au milieu d'un cercle de femmes assez belles; les unes s'occupaient à filer du coton, tandis que d'autres passaient la

farine, dont on voulait faire le pain, à travers des tamis en paille tressée. Ancha causait familièrement avec ses compagnes; l'assurance de son regard et une certaine aisance qu'on remarquait dans toutes ses manières indiquaient seules la supériorité de son rang. Elle était d'une haute taille, et, quoiqu'elle eût près de trente ans, sa figure était encore belle; elle nous parla avec douceur et affabilité, et quand nous lui disions que notre patrie était éloignée et que notre route nous présentait tous les jours des dangers sans nombre, elle s'attendrissait jusqu'aux larmes. Elle nous engagea à passer la journée auprès d'elle; nous étions fatigués, nous acceptâmes son offre avec reconnaissance.

Nous nous reposions à Tajeb dans une sécurité parfaite; nous nous félicitions trop tôt de notre bonheur et nous ne tardâmes pas à être désenchantés. En quittant la Reine, nous allâmes visiter les campagnes environnantes : les champs de Bousso, travaillés avec soin, avec goût, étaient d'une fécondité rare, et pour la première fois, depuis notre entrée en Abyssinie, nous entendîmes le chant de la caille. Toutes les personnes que nous rencontrions sur notre passage s'éloignaient, saisies de frayeur.

Au retour de notre longue promenade, Ancha nous fit appeler et nous prévint, sans préambule, que nous devions lui faire un cadeau : « Je ne vous demanderai pas, » nous dit-elle, « votre fusil, il vous est indispensable pour vous défendre contre les voleurs ou les bêtes féroces ; mais la moitié de votre papier doit vous suffire, nous partagerons. » Et, au même instant, un individu caché dans une alcove parut avec tous nos effets que le cheikh avait enlevés pendant notre absence. Plusieurs soldats armés étaient apostés autour de la chaumière ; la résistance devenait inutile, nous laissâmes faire ; nous avions encore trente cahiers, on nous en prit quinze et on nous laissa le reste. Il nous fut aisé de comprendre qu'Ancha n'avait agi que d'après les instigations de l'un de ses cheikhs, car elle aurait préféré pour elle la soie, le drap ou le velours que nous possédions encore et dont elle avait admiré la finesse et la beauté.

Après ce coup de main, chacun se retira, et la Reine nous retint à dîner. Pour nous faire oublier son vol, elle se montra avec nous meilleure que de coutume. Le repas terminé, on apporta un singulier dessert : une femme parut avec un grand baquet rempli de farine de froment, par-

mi laquelle on avait mêlé une grande quantité de piment réduit en poudre; on y versa du beurre fondu, et l'on chercha à en faire une pâte qu'Ancha trouva délicieuse; nous en goûtâmes nous-mêmes, et nous trouvâmes ce mets moins désagréable que nous ne l'avions supposé d'abord.

Le jour suivant, de bonne heure, nous prîmes congé de notre hôtesse, qui voulut nous donner une de ses servantes pour nous servir de guide et de protecteur; elle nous accompagna elle-même hors de l'enceinte qui renfermait ses nombreuses maisons, et nous conjura à plusieurs reprises de ne plus songer à *l'affaire* de la veille. La femme chargée de nous conduire portait un pot de beurre qu'elle devait remettre, de la part de sa maîtresse, à la reine de *Gouël*.

Il y avait un marché dans le voisinage, et les paysans s'y rendaient en foule de tous les points. Nous partîmes de Bousso, précédés du guide étrange qu'on nous avait donné, et nous arrivâmes, par une pente rapide, au milieu des villages du district de *Ghennéti*: nous cheminâmes alors sur un terrain uni comme une grande route de France. La terre était luxuriante; nous passâmes la rivière d'*Oualaka*, qui va se jeter dans le Nil-Bleu, après avoir traversé le pays des Galla-Boréna,

et nous nous dirigeâmes vers le territoire d'*Ellada*, petite province gouvernée par *Amédé-Bélida* soumis au roi de Bousso. Parvenus sur une hauteur, nous découvrîmes devant nous la montagne de Gouël, qui semblait avoir été taillée en amphithéâtre : sur le premier escalier s'élevait un manoir pareil à ceux de Tagota et de Tajeb, c'était la demeure de *Hassan-Doullo*, nouveau roitelet galla : sur le second on découvrait un groupe de maisons occupées par son père qui avait abdiqué en sa faveur ; et sur le sommet, presque inaccessible, apparaissait encore une église chrétienne. Nous traversâmes le ruisseau de *Salach*, qui coule au pied de ce mont escarpé et va se perdre plus loin dans l'Oualaka ; bientôt après, nous nous arrêtâmes devant les habitations de Hassan, gendre de Botto.

Les menées du cheikh de Guobazé et le vol d'Ancha avaient redoublé notre méfiance ; un quart d'heure avant d'arriver à Gouël, nous cachâmes notre montre et notre boussole dans l'une de nos selles, recouverte d'une peau de mouton, et, comme on le verra plus tard, nous eûmes à nous féliciter d'avoir su prendre cette précaution.

X.

SOMMAIRE.

Préambule. — Justification de notre méfiance. — Sensations diverses. — Curiosité et frayeur des Galla. — Nous sommes introduits chez Hassan-Doullo. — Sa réception. — On nous rappelle après notre départ. — Amédé-Coro. — On nous accuse d'idolâtrie et l'on nous dépouille. — Nous sommes condamnés à mort. — Réflexions. — Protection de la reine Zaliah. — On retarde l'exécution. — Zaliah veut nous voir. — Elle nous fait apporter de la bière et du lait. — Nous lui faisons demander nos manuscrits. — Feinte liberté. — Espionnage. — Arrivée d'Abbié, roitelet galla. — On immole un bœuf pour le fêter. — Nous sommes libres. — On nous rend nos manuscrits. — Notre joie.

CHAPITRE X.

N'est-il pas vrai que, dans la physionomie comme dans le son, ce mot de Gouël a quelque chose de sinistre, et ne dirait-on pas que le pays qui porte ce nom a été choisi tout exprès pour être le théâtre d'un évènement malheureux? Le péril est bien loin de nous; nous avons depuis tra-

versé bien des joies et bien des douleurs ; continuellement agités, notre vie suffisait à peine aux grandes émotions qui se succédaient sur notre route, et cependant le souvenir de notre triste aventure de Gouël produit sur nous une impression profonde.

Quelquefois, désenchantés du présent (et, par le temps qui court, dans un siècle vide de sensations, alors que l'égoïsme règne avec impudeur et que, sans rougir, on calcule sur le cœur comme sur l'esprit, qui ne le serait pas?), quelquefois, disons-nous, ennuyés de la monotonie qui nous environne, nous aimons à rebrousser chemin pour aller retrouver un passé plein de variété et de poésie, et c'est vers Gouël surtout que nos rêveries nous attirent.

Nous avions marché une grande partie de la journée, quand nous nous arrêtâmes devant la demeure de Hassan-Doullo. Depuis que nous étions entrés en Abyssinie, privés de toute protection et livrés à nos propres forces au milieu d'un peuple ignorant et avide, nous vivions dans un état continuel de méfiance qui n'était que trop justifié par les évènements de tous les jours; cependant la recommandation d'Ancha auprès de son beau-fils contribuait à diminuer nos appréhensions.

Quoique cette femme nous eût montré qu'elle ne respectait guère elle-même le droit des gens, comme nous étions persuadés qu'elle n'avait pas agi d'après sa propre impulsion, nous avions conservé un reste de confiance, et lorsqu'en nous quittant Ancha nous avait assuré que, grâce au guide qu'elle nous donnait, nous serions à Gouël à l'abri de tous accidents, nous aimions à croire à la sincérité de ses promesses. Ainsi, quand nous aperçûmes le *château-fort* du roi galla, nous nous trouvions sous l'influence d'un sentiment mixte, et nos réflexions n'avaient pas de caractère fixe.

En approchant de l'habitation de Hassan, nous remarquâmes un grand nombre de personnages puissants que le Roi avait convoqués pour leur faire part de ses dispositions, relativement à une guerre qu'il était sur le point d'entreprendre. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se pressèrent autour de nous en ouvrant de grands yeux et criant, à ceux qui ne nous avaient point encore aperçus, d'accourir pour voir des hommes blancs. Nous descendîmes tranquillement de nos mules, nous vînmes nous asseoir sur le seuil de la porte de la cour, et notre guide entra aussitôt pour annoncer notre arrivée. Les curieux, dont le nombre gros-

sissait à chaque instant, nous considéraient avec un étonnement mêlé de crainte. Ce dernier sentiment tempérait ce que leur physionomie avait de rude et même de féroce; ils se taisaient par respect, et, s'ils faisaient quelques observations sur nos personnes, ils n'osaient se les communiquer qu'à voix basse.

Après un moment d'attente, nous fûmes introduits par ordre du Roi : on nous conduisit dans une vaste chaumière attenante à la sienne; plusieurs individus que nous trouvâmes accroupis autour d'un grand foyer s'éloignèrent quand nous entrâmes, et nous nous assîmes à leur place sur des peaux de chèvre qu'on nous apporta. Peu de temps après, nous vîmes sortir de chez le Roi quelques guerriers de bonne mine, et aussitôt on nous fit appeler. Nous nous présentâmes le front haut, quoique Hassan fût habitué sans doute, comme tous les grands seigneurs de cette contrée, à recevoir les hommages de ceux qui l'approchaient, il se leva lui-même dès qu'il nous aperçut et s'inclina respectueusement. Un homme qui se trouvait près de lui et qui paraissait jouir de toute sa confiance imita son exemple. Ils nous demandèrent nos mains à baiser, comme les esclaves à leurs maîtres, et, dans la crainte de les

souiller par leur contact immédiat, ils les enveloppèrent dans leurs toiles avant de les porter à leurs lèvres. Nous nous plaçâmes près du feu, et Hassan et son ministre s'assirent à nos côtés. Notre conversation, d'abord insignifiante, tomba bientôt sur la différence des couleurs, et, après de légères contestations dans lesquelles, par politesse, nous prenions parti pour les noirs, il fut décidé que la race blanche était la race supérieure. Quelques hommes de la suite du roi se trouvaient alors dans son appartement, et Zaliah, sa jeune épouse, était à moitié sortie de son alcove, le visage caché dans sa toile. Tous les assistants nous considéraient avec intérêt, et, par leurs gestes et leurs exclamations difficilement comprimés, semblaient adhérer à la décision qui venait d'être prise. Nos causeries furent interrompues par l'arrivée du souper; on nous servit un plat de cheuro dans lequel on avait découpé des tranches de mouton rôti, et un jeune page tenait devant nous une pièce énorme de bœuf cru; on apporta plusieurs pains de têf et de blé: un hydromel excellent et du lait parfumé et poivré furent notre boisson.

Nous avions mangé seuls; le repas terminé, on remplit quatre tasses de café qu'on nous pré-

senta, et, malgré nos instances, Hassan-Doullo ne voulut jamais consentir à se servir avant nous. Au sein d'une peuplade sauvage, nous fûmes sensibles à ces attentions délicates, à ces manières prévenantes. La générosité de Hassan, sa bonté et le vif intérêt que nous semblions lui inspirer nous trouvèrent presque attendris, et nous bénissions en silence l'homme qui, après tant de fatigues et de souffrances, avait su toucher notre ame endurcie par cet état de lutte dans lequel nous vivions depuis trop longtemps.

Désirant prouver à Hassan notre reconnaissance, nous lui fîmes cadeau de notre fusil. Il en avait admiré le travail, et nous avions remarqué qu'il le considérait d'un œil de convoitise; nous jugeâmes avec raison que ce présent lui serait agréable. Il ne put dissimuler la joie qu'il éprouvait de posséder un fusil à deux coups, et il nous accabla de remercîments et de bénédictions. Nous nous retirâmes dans la maison qu'on nous avait destinée, et un sommeil long et profond nous fit oublier nos fatigues.

Il était jour quand nous nous levâmes; nous trouvâmes à la porte nos montures sellées et bridées, et nous nous dirigeâmes vers la chaumière du roi pour lui faire nos adieux; mais il était, dans ce

moment, en grande conférence avec ses principaux officiers, et, pour ne pas le déranger, nous nous présentâmes chez sa mère qui occupait la maison voisine. Hassan, à cause de ses occupations, l'avait chargée de nous faire les honneurs de la matinée, et elle s'en acquitta aussi dignement que son fils : nous lui exprimâmes notre gratitude et nous partîmes.

Nous cheminions joyeusement; malgré le bon accueil que nous venions de trouver, nous pensions avec plaisir que nous aurions bientôt dépassé les possessions des Galla. Nous étions impatients de quitter ces tribus dont la réputation de férocité ne nous paraissait pas usurpée; et nous nous félicitions d'avance d'avoir traversé sans trop de dangers ces peuplades inconnues; mais notre œuvre était loin d'être achevée!....

Notre mauvais génie avait amené à Gouël Amédé-*Coro*, l'un des roitelets de ce pays. Cet homme avide avait connu quelques Européens dans un voyage qu'il avait fait autrefois à Gondar et dans le Tigré; il était persuadé que tous les blancs étaient possesseurs de grandes richesses, et, lorsqu'il eut appris que Hassan-Doullo, après nous avoir reçus chez lui, venait de nous laisser partir sans nous avoir dépouillés, il lui re-

procha ironiquement ce qu'il appelait sa duperie, chercha à lui persuader qu'une prise comme la nôtre serait bien plus précieuse que tout le butin qu'il pouvait rapporter de ses guerres, et que, puisque le sort nous avait fait tomber entre ses mains, il était ridicule de nous laisser échapper ainsi. Le Roi, alléché par l'appât des trésors qu'on nous supposait, donna ordre de nous faire revenir. Nous étions en marche depuis un quart d'heure, lorsqu'en nous retournant nous aperçûmes un homme qui courait de toutes ses forces en nous criant de nous arrêter. Nous l'attendîmes; dès qu'il fut arrivé, il nous dit que son maître, irrité contre nous, l'avait chargé de nous ramener. Nous revînmes sur nos pas; chemin faisant, nous questionnâmes notre homme pour connaître la cause de cette prétendue colère de Hassan, et ses réponses, quoique vagues et indécises, ne nous présagèrent rien de bon.

Nous pensions qu'on allait nous introduire sans délai; mais on voulut, sans doute, nous donner le temps de faire nos réflexions, car nous attendîmes près d'une heure à la porte. Nos idées avaient repris leur cours ordinaire, c'est à dire qu'elles étaient tristes et sombres : en entrant, nous trouvâmes Hassan et Amédé-Coro conférant

avec les principaux personnages ; la conversation, quoique animée, cessa dès qu'on nous vit paraître, et on nous engagea à nous asseoir. Nous nous plaçâmes en face des deux roitelets; après quelques minutes d'un silence absolu, Amédé, chef du complot tramé contre nous, adressa à son voisin quelques paroles que nous ne pûmes entendre, et celui-ci, après s'être recueilli un instant, commença à nous interroger sur la religion en langue amharique : pour avoir le temps de nous concerter avant de répondre, nous feignîmes d'abord de ne pas comprendre ses questions.

Afin de pouvoir nous dépouiller sans scrupule, on prétendait que nous étions idolâtres : pour appuyer cette assertion, on soutenait, sans preuve aucune, que nous ne ferions nulle difficulté de manger de la viande d'animaux tués par toutes sortes de personnes : si on eût pu nous convaincre de ce fait, si peu important en apparence, mais qui résume, pour eux, la religion, c'était fait de nous. A Malec-Sanka, chez Guobazé, et à Bousso, nous n'avions pris que la nourriture des musulmans, et, par cela seul, tout le monde nous avait crus musulmans : Hassan-Doullo, qui nous avait vus manger son bœuf et son mouton, n'en avait pas douté un instant; et, chez ce

peuple grossier et superstitieux, sous peine d'être considérés comme idolâtres, il nous fallait, désormais, passer pour mahométans : quelque difficile que fût cette position, nous n'hésitâmes pas à l'accepter. Nous répondîmes à l'homme chargé de nous interroger, et qui nous accusait de paganisme, que, comme eux, nous n'admettions qu'un Dieu, et que nous considérions Mahomet, qui avait donné cette croyance à tant de nations courbées autrefois sous le joug de l'idolâtrie, comme son envoyé.

Nous savions que nous nous trouvions parmi des hommes d'une ignorance stupide, et qu'il suffisait de payer de sang-froid et d'audace pour leur démontrer que nous avions raison. Notre profession de foi parut d'abord les embarrasser; mais on avait intérêt à ne pas nous croire, et Amédé-Coro, qui passait pour un érudit, parce qu'il avait voyagé, affirma, avec une autorité qui nous eût fait rire en toute autre circonstance, que la race blanche ne professait pas l'islamisme, et que, par conséquent, nous leur en imposions. Il nous eût été facile de rétorquer un si misérable argument; mais, à l'impatience qui se manifesta autour de nous, au moment où nous allions parler, nous comprîmes que nous chercherions en

vain à nous défendre et que nous étions condamnés d'avance.

Les deux roitelets échangèrent quelques paroles, et Amédé-Coro, qui n'avait pas balancé à assumer sur lui toute la responsabilité d'une conduite odieuse, ordonna à ses valets d'enlever nos ceintures et de nous fouiller. On avait choisi, pour cet acte, des hommes à cœur de bourreau, qui remplirent leur tâche de la manière la plus révoltante. Notre sang bouillonnait, et cependant nous devions nous contraindre, car on n'eût fait que rire de notre colère si elle eût éclaté. Nous eûmes d'abord assez d'empire sur nous pour maîtriser notre irritation; et, tandis qu'on nous enlevait tout ce que nous possédions, notre manteau, nos ceintures, 10 talaris, notre unique fortune, une petite fiole renfermant quelques gouttes d'acide sulfurique qu'on prétendait être de l'or, et le reste de notre papier, nous affectâmes une insensibilité qui effrayait presque nos spoliateurs. Mais si nous pûmes supporter toutes ces pertes avec résignation, lorsqu'on nous arracha nos manuscrits, nous demeurâmes accablés sous le poids d'une douleur vraie et profonde.

Absorbés dans nos amères réflexions, nous ne pensions plus à ce qui se passait autour de nous;

mais la cupidité de nos ennemis ne tarda pas à nous rappeler à nous-mêmes. On avait remarqué que nos tarbouchs étaient ornés de longs flots de soie qui descendaient jusque sur nos épaules, et on voulut encore se les approprier. Ce furent les grands de la suite d'Amédé qui désirèrent avoir les honneurs de cette prise. La modération que nous avions montrée jusqu'alors n'était plus nécessaire, nous n'avions rien de précieux à perdre, et nous ne jugeâmes pas convenable d'user encore de ménagements : aussi, dès que nous les vîmes s'approcher et porter leurs mains sur nos têtes, notre fureur, concentrée à grand'peine depuis le commencement, éclata, et nous les repoussâmes avec violence : nous nous levâmes aussitôt, déterminés à nous défendre; ce mouvement brusque les fit reculer, et ils appelèrent plusieurs soldats répandus dans la cour : ceux-ci arrivèrent promptement, et nos ennemis, encouragés par ce renfort, ne tardèrent pas à reprendre leur arrogance : ils dégaînèrent leurs sabres et regardèrent leurs chefs comme pour demander leurs ordres. Les deux rois, qui s'étaient mis à l'écart, semblaient vouloir s'amuser de cette scène qui ne pouvait se terminer à notre avantage. Ne voulant pas nous donner en spectacle,

nous leur jetâmes nos tarbouchs et nous nous assîmes à notre place avec un calme dédaigneux. Les soldats se retirèrent. Les valets qui avaient été chargés de nous dépouiller admiraient encore le fin tissu de nos toiles ; mais Hassan, qui n'avait pas dépassé les bornes d'une impassible nullité, leur défendit d'y toucher; nous avions cru un instant qu'on allait nous laisser nus. La Reine, enfant de quinze ans, cachée au fond de son alcove, avait assisté à notre dépouillement.

Un moment après, on nous fit conduire dans l'une des chaumières renfermées dans l'enceinte défendue par le rempart; on préposa un geolier à notre porte, et trois soldats furent chargés de nous surveiller. Les roitelets, impatients de se partager nos dépouilles, dénouèrent les cordons de notre bourse, et Amédé-Coro, qui était sur le point de se rendre chez lui lorsqu'on nous avait fait rappeler, prit le dixième de ce qu'on nous avait volé, d'après les conventions faites d'avance, et partit. Mais, avant de quitter Gouël, il voulut nous porter un dernier coup, et il prétendit que, si l'on n'avait pas trouvé sur nous de plus grandes richesses, c'était sans doute parce que nous les avions cachées.

La cupidité de Hassan, plutôt irritée que satisfaite

par la légère capture qu'il venait de faire, le rendit crédule aux dernières paroles d'Amédé-Coro, et il y avait à peine un quart d'heure que, silencieux et pensifs, nous étions dans notre prison, assis sur un tas de feuilles encore vertes, lorsque nous vîmes paraître un homme avec une figure sinistre, qui vint nous apprendre que le Roi avait prononcé contre nous une sentence de mort, et que l'arrêt devait être exécuté dès le lendemain matin : il ajouta cependant que, si nous consentions à abandonner à son maître l'or que nous avions caché, nous pouvions compter sur notre grâce.

« Nous saurons mourir, s'il le faut, » répondîmes-nous, « mais nous n'avons rien à vous donner!

—Réfléchissez bien, » reprit cet homme; « c'est fait de vous si vous persistez dans vos refus.

—Nous ne pouvons vous livrer ce que nous n'avons pas, » fut notre dernière réponse; et l'émissaire de Hassan se retira.

Notre teint bruni par le soleil et nos muscles gonflés par de longues fatigues nous donnaient l'extérieur d'hommes forts et robustes : nous étions entourés de visites lugubres, et les femmes pleuraient. Tout le monde gardait un morne si-

lence, interrompu seulement, à de longs intervalles, par ces mots prononcés à demi-voix : « Ce sont de grands personnages ! » Et notre amour-propre était sensible à cet hommage, même en présence de la tombe.

Bientôt nous nous vîmes seuls : menacés d'une fin prochaine, nous nous laissâmes aller à de sombres et solennelles méditations. En présence d'une pensée à la fois si triste et si imposante, nous nous sentions saisis d'une horreur involontaire, et la mort nous paraissait d'autant plus hideuse, qu'au milieu d'hommes indifférents nous songions à la tendresse de nos mères depuis trop longtemps oubliées. En réfléchissant sur notre infortune, notre cœur se remplissait de fiel et d'indignation, et des exclamations de colère et de haine étaient le seul bruit qui troublât le silence de notre solitude. « Voilà, » murmurions-nous dans nos ames, « comme on essuie nos sueurs de sang ! Mourir sans faire couler une larme, sans éveiller un regret ; mourir et ne voir autour de soi que des figures froides, sans émotion et sans pitié ! Oh ! était-ce là le prix que nous devions attendre de nos rudes travaux ! » Et, toujours silencieux et absorbés dans notre malheur, nous nous demandions ensuite si l'on nous tuerait à coups de lance, à

coups de hache, ou si l'on nous égorgerait comme des bœufs. Une mort prompte était, en ce moment, notre seul désir, mais ce n'était pas même notre espérance : nous en étions à regretter la guillotine et le poison!

Brisés pas ces noires réflexions et sentant le besoin de nous distraire, nous nous levâmes en disant à nos gardes que nous *voulions* sortir pour nous promener un instant. L'un d'eux s'empressa d'aller prévenir Hassan, qui n'osa pas s'opposer à notre désir. Seuls et désarmés, nous exercions encore sur ces hommes une sorte d'influence extraordinaire provoquée, sans doute, par le prestige de notre couleur, qui nous faisait considérer comme des êtres privilégiés et mystérieux. Nous profitâmes de la permission : notre promenade le long des murailles du château de Hassan contribua à calmer notre violente agitation, et nous vîmes arriver la nuit avec assez de tranquillité, quoique la lâcheté de nos bourreaux nous fît craindre quelquefois qu'ils n'attendissent les ténèbres pour accomplir leurs affreux desseins.

Lorsque l'heure de se coucher arriva, on nous conduisit dans la maison que nous avions occupée la veille; on nous porta deux pains que nous mangeâmes avec appétit, et ce que l'on croira avec

peine, c'est que, peu de temps après notre léger repas, nous nous endormîmes d'un paisible sommeil.

Dès le matin, nos gardes nous ramenèrent dans notre prison. Hassan-Doullo nous fit renouveler sa menace de mort, si nous ne consentions à lui livrer nos prétendues richesses; nous n'eûmes d'autre réponse à lui faire apporter que celle de la veille, et on nous laissa seuls.

Vers midi, nous vîmes entrer une Galla qui déposa devant nous un pain de tabita avec de la confiture de poivre : « C'est la jeune Reine qui m'envoie, » nous dit-elle; « espérez : il y a un Dieu. — Que Zaliah soit le nôtre! » répondîmes-nous; et la jeune fille nous quitta.

Nos journées s'écoulaient dans une pénible incertitude, mais néanmoins avec un commencement d'espérance; la sanglante exécution sans cesse retardée, et la protection tacite, mais puissante de la Reine, nous avaient rendu un peu de confiance. Le Roi, qui voulait bien s'assurer de notre fortune, nous envoyait à chaque instant quelque prêtre rusé; mais aucun d'eux n'eut à s'applaudir de ses manœuvres ou de son espionnage.

Le quatrième jour de notre arrivée à Gouël,

nous vîmes entrer dans notre prison un jeune enfant attaché au service de Zaliah, qui nous engagea à venir nous asseoir au soleil à une place de la cour qu'il nous désigna, et il insista de manière à nous faire soupçonner qu'il n'était pas venu de lui-même nous proposer de sortir. Nous l'interrogeâmes pour apprendre la vérité; alors il s'approcha avec un air de mystère, et nous apprit, en confidence, qu'il était venu de la part de la Reine qui désirait nous voir. Nous nous rendîmes aussitôt à la place indiquée, et nos regards cherchèrent en vain l'épouse de Hassan, elle était invisible pour nous.

Bientôt après Zaliah nous fit dire de rentrer, et l'on nous apporta de sa part de la bière et du lait. Toutes les personnes qui venaient nous visiter nous répétaient de ne pas nous inquiéter, et Guobazé lui-même (c'était le nom de notre geolier) chercha, comme les autres, à dissiper nos craintes; nous accueillîmes ces encouragements avec reconnaissance, et, persuadés que bientôt nous allions être libres, nous fîmes demander nos manuscrits à la Reine, qui nous fit répondre qu'il n'était pas en son pouvoir de nous les remettre aussitôt, mais qu'elle emploierait toute son influence pour nous les faire obtenir.

A dater de cette époque, on nous traita avec moins de sévérité ; on renonça au système de frayeur qui n'avait pu réussir, et nous jouîmes d'une feinte liberté : on nous permettait de nous écarter un peu, mais on avait grand soin de nous faire suivre par des espions chargés de nous surveiller dans nos moindres démarches. Le Roi, qui n'était pas encore persuadé de notre pauvreté, espérait, par ce moyen, découvrir la cachette mystérieuse où nous renfermions nos prétendus trésors ; mais l'on conçoit aisément que cette espérance fut vaine.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver *Abbié*, le dernier des roitelets galla dont nous avions à traverser les possessions avant de rentrer dans le pays chrétien, et l'on disait autour de nous que Hassan était décidé à nous laisser partir avec lui. Pour ne pas paraître trop empressés, nous disions, à ceux qui venaient nous féliciter, que, dénués de tout et privés de nos montures, il nous était impossible de continuer notre route à pied ; que, sans nos manuscrits qui étaient notre talisman, nous ne pourrions jamais nous résoudre à quitter Gouël, dût-il nous en coûter la vie. Tous ces propos répétés au roitelet, qui était incapable, comme la plupart des Orientaux, de prendre une

détermination prompte, retardèrent notre départ.

Dans le château, tout le monde était en mouvement pour fêter la venue d'Abbié, et nous n'osions pas encore partager la joie générale; on immola un bœuf pour le festin, nous assistâmes au sacrifice avec un sentiment pénible. Le soir même de son arrivée, le roitelet repartit seul. Replongés dans une incertitude qui nous était insupportable, nous résolûmes d'aller faire une visite à Hassan, qui, honteux sans doute de sa lâche conduite, avait toujours refusé de nous voir: nous nous présentâmes à sa porte, et, contre notre attente, ses domestiques nous introduisirent sur-le-champ. Lorsque nous entrâmes, le Roi parut embarrassé; il nous fit signe de nous asseoir, et nous dit d'une voix presque timide de ne pas nous affliger. Il nous assura que nous partirions dès le matin du jour suivant, et promit de nous donner des chevaux et des guides pour nous conduire jusqu'aux frontières des Galla. En même temps la jeune Reine sortit de son alcove, et nous remit elle-même nos précieux cahiers, notre encrier, nos peignes et une brosse à dents: en retrouvant nos manuscrits, nous oubliâmes tout ce que nous avions souffert: nous fûmes si joyeux que, dans notre cœur, nous fîmes volontiers le

sacrifice de nos autres pertes, et nous sentîmes même s'évanouir l'aversion que nous avait inspirée le roi inhospitalier. Nous remerciâmes notre belle protectrice, et, impatients de jouir de notre bonheur en liberté, nous sortîmes.

Nous possédions nos manuscrits, et nous allions partir dès le lendemain; il nous semblait que rien ne manquait à notre félicité, car notre misère nous inquiétait peu. Cette journée s'écoula doucement; la nature avait revêtu à nos yeux une parure nouvelle, et, tandis que, la veille encore, tout nous paraissait sombre et flétri, les champs avaient tout à coup reverdi et la végétation semblait nous sourire et nous convier au plaisir. Nous avions escaladé le sommet de la montagne de Gouël, et nous admirions avec une sorte d'ivresse le magnifique spectacle qui se déroulait à nos pieds : pour nous, tout était beau, tout était gracieux; nous venions de soulever la pierre d'une tombe, et dans nos yeux on aurait pu remarquer le vague et l'étonnement du nouveau-né. Nous nous hâtâmes d'écrire les diverses sensations qui nous avaient agités durant notre captivité, et nos regards se portèrent encore vers la France!

XI.

SOMMAIRE.

Départ de Gouël.—Nous retrouvons notre boussole et notre montre. — Témoignage d'intérêt de la part d'une femme. — Aspect du pays. —Arrivée à Machella. — Une Galla foudroyée. — Le choum nous accompagne.— Description de la route. — Cupidité de notre guide. — Arrivée à Oucherrou. — Nous retrouvons le page de Zaliah. — Départ. — Aspect sévère de la route. — Nous sommes encore dépouillés.— Portrait d'Abbié, roitelet galla. — Nouveaux incidents. — Arrivée à Mattèr-Hòudi. — Nous passons la rivière d'Ouahet. — Difficultés de la route. — Arrivée à Cobbit. — Nous venons stationner sur la montagne de Dhèr.

CHAPITRE XI.

La nuit qui précéda notre départ nous fut longue. Nous étions agités de cette fièvre qui tourmente les enfants qui se préparent à une fête, et, de joie, il nous fut impossible de dormir. Au lever du soleil, nous étions debout : nous nous présentâmes au château pour saluer le Roi et la

Reine, et ne pouvant plus maîtriser notre impatience, sans daigner nous informer encore si l'on nous donnerait ou non des montures et des guides, nous quittâmes aussitôt cette fatale demeure dont nous emportions un ineffaçable souvenir.

Loin de songer à revenir sur nos pas, nous persistâmes dans le projet que nous avions formé de visiter Choa, et forts, désormais, de notre misère qui devait nous mettre à l'abri de la cupidité des Galla, nous priâmes la première personne que nous rencontrâmes de nous indiquer notre chemin, et nous pressâmes notre marche; mais nous avions fait à peine deux cents pas, que nous vîmes arriver deux Galla avec deux chevaux dont l'un nous appartenait. Ils étaient chargés de nous accompagner jusqu'à *Machella* et de ramener les montures à Gouël. Par un bonheur inespéré, nous retrouvâmes dans la selle notre boussole et notre montre que nous cachâmes soigneusement sous nos toiles.

Pauvres et malheureux, nous inspirions encore de l'intérêt : un roi qui, après nous avoir donné l'hospitalité, avait été assez lâche pour nous dépouiller, nous prêtait des chevaux pour la route, et, en passant près d'un village voisin du château de Hassan, une femme, qui avait appris notre mal-

heur et notre délivrance, vint au devant de nous et réclama, comme une faveur insigne, la permission de nous baiser les pieds ; elle nous engagea à nous arrêter un instant chez elle pour boire de la bière, et, pressés par nos guides qui étaient altérés, nous la suivîmes par complaisance. Cette bonne femme ne pouvait réprimer la joie qu'elle éprouvait de nous posséder chez elle : « Vous ne croiriez pas, » nous dit-elle, « combien votre sort m'inquiétait ; je savais, depuis longtemps, que des blancs devaient venir visiter notre pays, et j'attendais ce jour avec impatience ; car je n'ignore pas que la prospérité accompagne toujours votre race bénite : quand j'appris que vous étiez à Gouël, mon cœur en tressaillit de plaisir ; mais jugez de ma douleur quand on m'annonça que notre maître, que Dieu pardonne, inspiré sans doute par son mauvais génie, avait résolu votre mort, après vous avoir dépouillés de tout ce que vous possédiez ; je m'attendais tous les jours à voir fondre quelque fléau sur notre malheureux pays ; je ne doutais pas que le ciel ne prît soin de votre vengeance ; car j'étais sûre que Dieu, dont vous êtes les enfants chéris, ne verrait pas avec indifférence le crime de notre roi. J'ai fait des vœux pour votre délivrance, et je suis heureuse

de me voir exaucée. » Elle prononça ces paroles avec un accent de tendresse maternelle, et sur son visage serein se peignait un sentiment mélange d'admiration et d'amour qui nous toucha profondément.

Quand nos guides furent désaltérés, nous remontâmes à cheval pour continuer notre route. Le pays était peu boisé; les champs bien cultivés et le luxe de la végétation nous rappelaient nos belles plaines de France. Il est à remarquer que, depuis Malec-Sanka, les villages sont, en général, plus rapprochés des chemins; ces peuplades, moins guerrières que celles d'Abyssinie et moins exposées que ces dernières à la rapacité des soldats, n'ont pas eu besoin d'aller se percher sur des sommets inaccessibles, loin des sources et des sentiers tracés pour se soustraire au pillage d'une armée victorieuse : les habitants cultivent tranquillement leurs terres, et l'abondance, les richesses sont l'heureux résultat de l'état pacifique dans lequel ils vivent. Nous devons ajouter néanmoins que ce bien-être ne profite malheureusement qu'à un très petit nombre.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à *Aït*; nous avions, à notre droite, la chaîne épaisse de *Gatira*; cette immense plaine aérienne,

parfaitement cultivée, qui voit couler à ses pieds la rivière de *Boteur*, s'élève comme un rempart formidable et forme, de ce côté, un paysage charmant. Une heure après Aït, nous passâmes le ruisseau d'*Ons-Chara*, dans le district de Chara, et nous arrivâmes à Machella, arrosé par la rivière qui porte son nom. On voit que le pays des Galla est subdivisé en une infinité de provinces qui, souvent, n'ont pas plus d'étendue que quelques uns de nos biens de campagne.

Au moment de nous arrêter, un de nos guides, qui était du nombre de ceux qui nous avaient dépouillés, pressé sans doute par le repentir, vint nous supplier, avec une expression sincère de regret, d'oublier sa coupable conduite et demanda nos mains à baiser en témoignage du pardon qu'il implorait.

Le choum de Machella était absent; quand nous nous présentâmes chez lui, nous ne trouvâmes que des femmes, qui nous accueillirent avec les plus grands égards. Une jeune fille, qui, par respect, n'avait pas osé s'approcher, baisa, en s'inclinant, les vêtements de notre hôtesse, par cela seul qu'elle avait touché les nôtres.

Chez les Galla comme en Abyssinie, les nouvelles se répandent lentement : privés de ces

moyens rapides de communication, qui font qu'en peu d'heures tout un royaume est informé d'un évènement qui l'intéresse, ils ignorent longtemps ce qui se passe en dehors de leurs villages, et notre aventure de Gouël n'était pas connue à Machella quand nous y arrivâmes. Nous eûmes l'imprudence de leur raconter notre malheur : sans doute nous excitâmes la pitié de tous ceux qui nous écoutèrent, et nous vîmes même couler des larmes, sans doute on s'indigna contre Hassan; mais nous n'avions pas réfléchi que, lorsque le choum saurait que son maître nous avait maltraités, loin de chercher à améliorer notre position, il se croirait en droit d'imiter son exemple : ces pensées nous vinrent trop tard.

Lorsque le cercle qui nous entourait se fut éclairci et qu'il nous fut permis de considérer avec plus d'attention les personnes qui se trouvaient encore avec nous, nous remarquâmes un vieillard à cheveux blancs, qui nous parut en proie à une tristesse profonde; il soupirait avec effort, et rien ne paraissait capable de le faire sortir de son accablement. Curieux de connaître le sujet d'une douleur qui éclatait d'une manière si visible, nous interrogeâmes nos voisins, et le vieillard malheureux, qui entendit notre question,

se hâta lui-même de nous répondre : « Je connais, » nous dit-il, « la puissance des blancs, et près de vous je puis parler sans danger ; quelque terrible que soit mon cruel ennemi, je n'ai pas ici à redouter sa haine, votre présence doit éloigner les méchants. » En disant ces mots, il regardait autour de lui, son œil était hagard et l'expression de frayeur répandue sur son visage contrastait avec ses paroles; il continua : « O hommes, » nous dit-il, « plaignez-moi. Depuis longtemps je suis en butte à la colère d'un bouda[1], et j'ai été, dans ma fille, victime de sa cruauté; ma pauvre fille ! Parce que sa mère m'avait préféré à tous les autres, le sorcier vindicatif et jaloux ne put jamais me pardonner cette préférence dont je n'étais pas coupable, et il m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher au monde, dans ma fille bien-aimée! O mes maîtres, écoutez combien il fut barbare : c'était durant les pluies dernières, je revenais, avec ma fille, d'un marché voisin; quoique chargés des denrées que nous venions d'acheter, nous avions doublé le pas pour tâcher d'échapper à l'orage qui se formait au dessus de nos têtes. Déjà, dans le lointain, on entendait le bruit sourd du tonnerre qui s'approchait insen-

[1] On sait que ce mot signifie *sorcier*.

siblement; de larges gouttes d'eau tombaient çà et là à nos côtés et sur nos fronts humides de sueur; tout à coup la pluie tomba par torrents, et la foudre nous effraya de ses terribles éclats. *Oubaïé*, c'est ainsi que, durant sa vie, s'appelait ma malheureuse enfant, Oubaïé, épuisée de fatigue, s'était assise au pied d'un grand arbre dont les rameaux serrés semblaient devoir la protéger contre l'orage; je m'étais moi-même abrité à quelque distance de ma fille et je la considérais avec effroi, car j'étais agité d'un pressentiment sinistre. En quittant le marché, j'avais aperçu mon ennemi qui nous avait suivis pendant quelques instants, et qui avait disparu brusquement. Comme je sais qu'il entretient un commerce avec les esprits des ténèbres, je craignais qu'il ne fût allé vers eux pour exercer quelque maléfice; et, pour mon malheur, mes soupçons n'étaient que trop fondés, il préparait la perte de ma fille, elle m'allait être ravie!

» L'orage avait redoublé, et nos toiles ruisselaient, lorsqu'un éclair foudroyant tomba avec un bruit épouvantable et porta la terreur dans mon ame déjà inquiète; je jetai sur mon enfant un coup d'œil rapide, elle était toujours à la même place, mais immobile comme l'arbre qui

la soutenait; je l'appelai, mais mon cri demeura sans réponse, et je m'approchai d'elle avec une angoisse inexprimable. O blancs! si vous n'avez pas perdu une fille chérie, une fille unique, il est inutile que je vous dise ma douleur, vous ne la comprendrez jamais. Quand je vis de près son visage livide et ses grands yeux fermés, quand je pressai dans ma main sa main raide et glacée, quand je l'appelai ma fille, et qu'elle ne me répondit pas : Mon père!... alors je crus que j'allais mourir, tant je le désirais, et j'entendis un dernier roulement du tonnerre qui s'éloignait en grondant; il me sembla que c'était le rire d'un démon.

» Bientôt le désespoir fit place à la rage; je m'emportai en stériles imprécations, et je jurai, par Mahomet le prophète, de me venger de l'affreux sorcier. Oh! si dans ce moment il avait pu m'apparaître, vains eussent été ses sortiléges, ma fureur l'eût emporté sur sa puissance infernale, et je l'aurais déchiré de mes dents! Que lui avait fait ma fille pour conjurer contre elle le tonnerre? Oh! je n'ai pas renoncé à l'espoir d'une juste vengeance, et si Dieu me permet de l'achever, elle sera cruelle et terrible. Mais je me méfie de ma faiblesse, je crains de voir mes projets échouer;

le sorcier, qui connaît sans doute mon ressentiment, se tiendra sur ses gardes, et, plus puissant que moi, il saura m'éviter, peut-être même m'entraîner dans de nouveaux maux. O blancs! je sais que, par vous, cette vengeance me serait plus facile, j'implore votre secours, ne me le refusez pas si vous aimez la justice. »

Il eût été ridicule et inutile de chercher à désabuser ce malheureux père, qui était persuadé que sa fille, frappée de la foudre, était morte victime de machinations sataniques; nous nous contentâmes de protester de notre impuissance à l'aider dans ses desseins, et nous l'engageâmes à renoncer à sa vengeance. Le vieillard, qui, sans doute, nous accusait intérieurement de mauvaise volonté, se retira le cœur navré de chagrin.

Bientôt après, on annonça l'arrivée du choum. Dès qu'il eut appris qu'il avait chez lui des étrangers, il entra avec empressement et vint nous baiser les mains. Pendant le repas, la maîtresse du logis, qui aurait voulu faire partager à tout le monde sa colère contre Hassan-Doullo, raconta notre histoire à son mari : celui-ci l'écouta avec beaucoup d'attention, et lorsqu'elle eut terminé, il nous demanda si le Roi nous avait tout enlevé; son mécompte, quand nous répondîmes qu'il ne

nous restait rien, aurait dû nous révéler sa coupable pensée, mais sa bonne réception nous empêcha de la soupçonner. Du reste, pour nous ôter tout sentiment de méfiance, il n'insista pas davantage, et curieux comme la plupart des gens de son pays, il changea promptement de conversation. Lorsqu'il sut que nous avions visité l'Arabie, en pieux musulman il nous questionna longuement sur la Mecke et Médine ; il connaissait les fables qu'on débite sur la *Caaba* ou maison de Dieu, et sur le tombeau du Prophète, et, glorieux d'appartenir à une religion qui, selon sa foi, avait enfanté tant de merveilles, il nous les racontait avec orgueil, et à l'expression emphatique de ses discours on eût dit qu'il avait contribué lui-même à l'accomplissement de ces prodiges.

Avant de se coucher, notre hôte, qui était sur le point d'aller guerroyer à la suite de Hassan, vint nous prier, avec mystère, de lui prédire l'issue de cette campagne, où il devait jouer un rôle important. Persuadés que tout progrès s'accomplit lentement, et qu'on ne détruit pas en un jour des croyances profondément enracinées, depuis surtout que l'expérience nous avait démontré que nos leçons n'aboutissaient à rien en Abyssinie, dans nos instants de bonne humeur nous

nous amusions volontiers de la crédulité de ceux qui nous demandaient des oracles ; mais nous nous trouvions alors dans une disposition d'esprit peu convenable pour bafouer quelqu'un, et nous répondîmes au choum que l'avenir était aussi obscur pour nous que pour lui, et que, si nous avions eu connaissance des choses futures, nous aurions évité la demeure de Hassan.

Le lendemain 16 octobre, nous quittâmes Machella d'assez bonne heure ; nos guides, avant de retourner à Gouël, avaient donné ordre au choum, de la part de Hassan, de nous fournir des montures et de nous faire conduire jusque chez Abbié. On sella et brida une mule et un cheval, et nous fûmes désagréablement surpris de voir que notre hôte venait lui-même nous accompagner.

Nous passâmes d'abord le ruisseau de Machella aux gracieux ombrages, et nous cheminâmes par une belle route largement tracée. Trois quarts d'heure après notre départ, nous trouvâmes la rivière de *Selghi* engouffrée entre un double rempart de rochers, et, à deux lieues de là, nous traversâmes le grand ruisseau de *Nédad-Ouaha*, aussi profondément encaissé que le précédent. La beauté des récoltes et l'abondance des pâtu-

rages annonçaient une terre de promission : de tous côtés se déployaient à nos regards des paysages frais et riants.

Notre nouveau guide venait de rencontrer un de ses vassaux superbement monté; il lui prit son cheval, lui dit quelques mots à voix basse, et celui-ci, malgré la vitesse avec laquelle nous cheminions, ne nous quitta plus : il était suivi de deux domestiques, dont l'un portait sa lance et son bouclier.

Jusque-là le choum s'était montré assez complaisant, mais il ne tarda pas à se faire connaître : il nous demanda encore si Hassan ne nous avait pas laissé quelque objet dont nous pussions lui faire cadeau, et il eut l'impudence de réclamer une de nos toiles, que nous lui refusâmes sèchement, en lui reprochant sa cupidité; il lança sur nous un regard d'hyène et n'ajouta pas un mot. Les routes étaient couvertes de paysans dont la présence paraissait le contrarier beaucoup; nous approchions de notre but; il dut craindre un instant d'être obligé de retourner chez lui avec son vieil habit. Et si nous avions trouvé Abbié dans sa demeure, nous sortions sains et saufs des griffes de notre homme; mais notre destin en avait décidé autrement.

Nous arrivâmes à *Oucherrou* : on nous apprit, en entrant, que le roitelet venait de se rendre dans sa forteresse, et qu'il ne serait de retour que le lendemain. Cette nouvelle causa à notre choum une joie visible, qu'il s'efforça de dissimuler; mais, avant de nous remettre en route, nous voulûmes voir la Reine, et nous demandâmes à être introduits : alors le jeune *Olatgé*, ce page que la reine de Gouël chargeait de ses messages durant notre captivité, et qui avait suivi Abbié à Oucherrou, nous conduisit lui-même à l'entrée de l'une des principales chaumières qui s'élevaient dans une cour, et nous pria de l'attendre : il nous annonça aussitôt à sa nouvelle maîtresse, qui nous fit appeler sans retard. Nous entrâmes joyeux, car il nous semblait que la rencontre inattendue de cet enfant était pour nous de bon augure. La Reine, qui était d'une blancheur extraordinaire en Abyssinie, paraissait souffrante : ses yeux caves et la pâleur répandue sur tous ses traits donnaient à sa physionomie une expression intéressante. Couchée sur un sarir, elle était entourée de quelques dames de sa cour et de plusieurs cheikhs occupés à boire du café et à psalmodier, avec leur emphase accoutumée, quelques unes de leurs monotones et ridicules prières. La Reine se sou-

leva en nous apercevant et nous engagea à nous asseoir, avec un sourire plein de grace et de douceur : elle eut, avec notre choum, une longue conversation ; et il fut décidé que, sous peine d'être obligés de continuer notre route sans guide et sans montures, nous devions repartir sur-le-champ.

Nous nous mîmes aussitôt en marche avec le choum, ses hommes et le jeune Olatgé, qui, pour le seul plaisir de rester plus longtemps avec nous, voulut nous suivre jusque chez son maître ; mais nous allions d'un pas rapide, et il ne tarda pas à se sentir fatigué. Il pria notre guide de le laisser monter en croupe ; mais celui-ci, qui avait paru fortement contrarié de voir cet enfant avec nous, s'y refusa obstinément, sous le prétexte honnête que mule et chevaux étaient harassés : alors Olatgé ralentit sa marche, et il dut sans doute retourner à Oucherrou, car nous ne le revîmes plus. Malgré la prétendue lassitude des montures, le choum prit avec lui le vassal complaisant qui lui avait cédé son cheval, et qui, toujours à pied, nous avait serrés de près avec une ardeur incroyable : nous redoublâmes de vitesse.

L'aspect du pays avait changé : les environs étaient mornes et arides, on ne découvrait çà et là

que quelques rares cultures, la végétation était pauvre, plus de villages, et nous promenions en vain nos regards pour découvrir quelque trace d'habitation ou quelque paysage agréable. Dans notre position critique, cette solitude était peu rassurante, et nous attendions avec impatience le dénouement de nos fatigantes appréhensions; il ne tarda pas à arriver. Le choum, qui avait pris les devants, sans doute pour explorer le pays, s'arrêta tout à coup dès qu'il fut certain que nous étions seuls : quand nous vîmes qu'il nous attendait, nous devinâmes sa pensée et nous regardâmes autour de nous pour savoir si nous n'avions pas de secours étranger à espérer; mais nous ne découvrîmes pas une seule chaumière, pas un seul homme. Dès que nous fûmes près de lui, il nous demanda où nous allions avec un air d'ironie.

« Chez Abbié, sans doute, » lui répondîmes-nous.

« Vous connaissez donc la route?

— Pas du tout.

— Ni moi non plus : descendez de vos montures, je retourne chez moi. »

Nous nous serions estimés heureux d'en être quittes à ce prix; et, sans rien ajouter, nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous continuâmes

à suivre le sentier tracé. Quand il vit que nous n'hésitions pas à nous éloigner, il nous cria de l'attendre, et sans daigner faire attention à ses paroles, sans même détourner la tête, nous poursuivîmes notre chemin avec plus de confiance, car nous venions d'apercevoir un hameau à peu de distance : notre ennemi, craignant d'avoir laissé échapper une belle occasion, arriva sur nous comme un furieux, et jura qu'il allait nous percer de sa lance qu'il tenait appuyée sur la poitrine nue de l'un de nous, si nous persistions un instant à lui refuser notre toile ; ses valets, qui faisaient mine de vouloir le seconder dans ses homicides projets, étaient déjà près de lui. Nous étions sans armes, et nous jetâmes au choum notre vêtement en lui demandant le sien, qu'il nous abandonna d'assez bonne grace. Son aide de camp, qui ne voulait pas avoir fait une course inutile, manifestait encore le désir de s'emparer de la seconde toile, lorsque plusieurs hommes qui parurent à l'horizon déconcertèrent le malencontreux vassal. Nous reprîmes nos montures, et, une demi-heure après, nous arrivâmes auprès d'Abbié. Durant ce court trajet, notre guide nous pria à plusieurs reprises de ne pas parler au Roi de ce qui s'était passé.

A *Déit*, situé sur l'extrémité du plateau qui domine la rivière Ouahet, nous trouvâmes un grand nombre de travailleurs occupés à bâtir une forteresse; elle était défendue, du côté de la plaine, par une enceinte de murailles épaisses, et, de l'autre, par des montagnes à pic qui offraient, par intervalles, des passages étroits et faciles à garder qui conduisaient à la rivière. Malgré le choum, qui voulait nous faire attendre à la porte pendant qu'il irait, disait-il, nous annoncer, nous nous présentâmes en même temps que lui.

Rien ne nous frappa, en entrant, comme Abbié : la physionomie de ce chef, tout son aspect physique sans doute en rapport avec son moral n'étaient pas faits pour inspirer la confiance. Son visage était empreint de cette férocité naturelle qui devait caractériser les hommes de l'époque primitive; les tresses de sa chevelure crépue se redressaient sur sa tête, comme les serpents de la Gorgone; l'expression de son œil était farouche; le son de sa voix était gras et sombre, son corps était pesant et compacte. Il était assis sur une grande peau de bœuf, à l'ombre d'une verte mimosa, qui s'élevait vers le centre d'une cour spacieuse. Près de lui on remarquait ses deux enfants, espèce de jeunes monstres que le père

caressait et semblait couvrir de cet amour protecteur de l'ours pour ses petits. Une haie de guerriers moins sévères que lui l'entourait ; ils se tenaient debout, armés de leurs lances et de leurs boucliers : c'était un spectacle digne du pinceau d'un artiste. Jamais tableau n'avait si vivement frappé notre imagination; il nous semblait que nous assistions à l'une de ces assemblées de sauvages tenant conseil pour décider du supplice de quelques malheureuses victimes. Placé, par le hasard de la naissance, à la frontière des Galla, Abbié nous parut digne d'être leur geolier.

Quand nous nous fûmes assis, le Roi fit éloigner tout le monde, à l'exception de notre guide, avec lequel il conversa longtemps à voix basse. Malgré la promesse que nous avions cru devoir faire au choum de nous taire, notre intention était de nous plaindre de son larcin à Abbié; mais, quand nous vîmes qu'il régnait entre eux une aussi grande intimité, nous jugeâmes qu'il était inutile d'en parler. Le roitelet, qui était venu à Gouël pendant notre détention, n'ignorait pas que nous avions été dépouillés par Hassan; il n'avait donc rien à espérer de nous, et, se tournant de notre côté, il nous dit, avec un air d'insouciance stupide : « Allez chez *Sammou-*

Nougous, allez, » et ce furent les seules paroles qu'il nous adressa (Sammou-Nougous était le premier chef chrétien que nous devions rencontrer dans notre marche). Abbié ordonna en même temps à l'un de ses hommes de nous indiquer le chemin, lui dit quelques mots à l'oreille, et nous sortîmes.

Ce jour-là, les incidents devaient se multiplier sur notre route; après avoir traversé un champ de fèves, notre nouveau guide, que nous suivions aveuglément, nous amena auprès de quelques uns de ses amis qu'il avait aperçus, réunis à quelques pas de nous, et, sans préambule, il nous demanda la toile qui nous restait encore. Ne doutant pas que son maître lui eût donné l'ordre de nous en délivrer, nous la lui abandonnâmes, et nous prîmes ses haillons qu'il ne voulait pas même nous céder. Le choum de Machella s'était montré plus traitable que lui.

On se demandera peut-être pourquoi ces brigands, qui auraient pu nous dépouiller chez eux si facilement, nous laissaient sortir de leur repaire pour nous voler ensuite avec moins de sûreté : la raison en est simple : ces peuples, qui donnent l'hospitalité comme une chose due, croiraient manquer aux lois les plus sacrées s'ils ne respec-

taient pas un étranger qu'ils ont accueilli chez eux; ils accomplissent ce devoir avec une sorte de religiosité superstitieuse, et Hassan, qui avait violé un droit si saint, s'était chargé d'un crime odieux, tandis que ceux qui, après nous avoir traités convenablement dans leur maison, n'avaient cherché à nous dépouiller qu'en plain champ, ne s'étaient rendus coupables que d'une faute légère qui ne devait pas attirer sur eux comme sur les autres le châtiment du ciel.

Notre guide, qui, après son exploit, n'avait pas osé s'aventurer avec nous, nous montra le sentier que nous devions suivre, en ajoutant qu'il allait nous envoyer un enfant qui nous conduirait plus loin. Nous commençâmes à descendre, et, quand nous nous vîmes seuls, nous nous arrêtâmes simultanément, et, après une inspection réciproque, nous éclatâmes de rire. Nous étions couverts de misérables lambeaux dégoûtants de saleté, qui, avec notre aspect de vigueur, nous donnaient l'air de ces mendiants vagabonds qu'on trouve quelquefois sur les grands chemins d'Europe. Nous aurions voulu voir nos parents ou nos amis dans cet état, et l'idée de leur stupéfaction, s'ils nous avaient rencontrés avec ce costume, nous inspirait une gaîté que les jeunes gens seuls, avec

leur caractère d'insouciance, pourront bien comprendre.

Quand nous eûmes franchi le premier escalier de la montagne, nous fûmes distraits de nos pensées joyeuses par un nouvel incident : nous vîmes venir sur nous plusieurs jeunes gens armés de lances et poussant de hauts cris. Il ne nous restait rien qui pût tenter la cupidité de ces sauvages; mais nous tremblions encore pour nos manuscrits. Heureusement, le guide qui nous avait abandonnés et qui nous suivait des yeux du haut d'une éminence avertit à temps ses compatriotes que nous étions sous la protection du Roi, et ceux-ci se retirèrent sans nous avoir fait aucun mal.

Cependant l'enfant qu'on nous avait annoncé et qui devait nous guider ne tarda pas à paraître. Après une demi-heure de descente, nous arrivâmes au village de *Matter-Houdi*, penché sur le flanc de la montagne : le chef y reçut ordre de nous loger et de nous donner à souper, et il l'exécuta convenablement.

Au point du jour, nous voulûmes nous remettre en route; mais on nous retint, sous prétexte qu'Abbié devait nous envoyer un guide pour nous conduire jusqu'à *Dhèr*, résidence de

Sammou-Nougous, dont on nous vantait depuis longtemps l'importance et la générosité. Nous attendîmes avec impatience, car nous avions hâte de sortir de ce malheureux pays ; si près du but de sûreté, nous n'étions pas encore certains de pouvoir l'atteindre. Le soleil grandissait, et le guide n'arrivait pas : nous pensâmes alors que le chef de Matter-Houdi nous arrêtait de son autorité privée ; nous nous fâchâmes sérieusement, et on nous laissa libres de partir ; nous descendîmes aussitôt les derniers degrés de la montagne, et nous arrivâmes à la rivière qui sépare les Galla-Ouello de la province de Guéché.

Bien différents des abords du Bachilo, ceux de Ouahèt[1] sont d'une fraîcheur délicieuse ; le vallon resserré s'élargit de distance en distance, pour faire place tantôt à des prairies verdoyantes ou à de riants bosquets de palmiers qui s'élancent hardiment dans les airs et se balancent nonchalants et gracieux, tantôt à des groupes de mimosas fleuries à l'ombre épaisse et étendue, où il nous eût été bien doux de reposer un instant nos fatigues et nos douleurs ; l'aspect de cette nature fraîche, réjouie contrastait avec l'état de notre

[1] C'est à tort que l'on a désigné jusqu'ici cette rivière sous le nom de *Géché* ou *Géchère*.

ame, et nous regrettions de ne pas être heureux.

Au lieu où nous passâmes la rivière, elle n'avait pas deux pieds d'eau; elle coulait du nord au sud; mais, de part et d'autre, elle se détournait brusquement. Nous bûmes sans nous arrêter et sans regarder derrière nous. Nous éprouvâmes un vif sentiment de satisfaction en touchant la rive opposée : quand nous avions traversé le Bachilo, en échappant aux poursuites de Ras-Ali, nous étions tombés de Charybde en Scylla; tandis que nous allions maintenant nous trouver sur une terre plus hospitalière où, pour un temps au moins, nos appréhensions devaient cesser.

Sans guide et incertains de la route, nous suivîmes d'abord la rivière dans la direction de l'est à l'ouest, et nous commençâmes à gravir la montagne presque inaccessible, qui protège la province de Guéché. Nous n'avions plus de montures, et, en ce jour surtout, nous nous aperçûmes que nous étions nu-pieds. Nous marchions ardemment en regardant le sommet; les environs étaient jonchés de bois mort. Nous arrivâmes bientôt dans un sentier bien tracé : la montée sinueuse était encore assez douce; nous traversâmes plusieurs torrents que de grands arbres couvraient de

leur ombre. Un moment, nous crûmes nous être égarés : la route que nous suivions nous amenait vers un des points où la montagne était à pic; mais notre étonnement fut grand quand nous nous convainquîmes qu'il fallait monter à quatre pattes par des rochers arides et glissants. Échappés à la férocité des habitants, nous avions encore à lutter contre les aspérités du terrain, qui ne présentait pas des dangers moins terribles. C'était à frissonner chaque fois que nous détournions la tête et que nous mesurions la profondeur de l'abîme, et cependant nous eûmes le bonheur d'arriver sains et saufs. Nous vînmes nous reposer dans le village de *Cobbit*, en face de Matter-Houdi; là nous commençâmes à respirer librement. Chacun, en nous voyant passer, se réjouissait et s'estimait heureux de pouvoir contempler des hommes de Jérusalem; car c'est ainsi qu'ils nous désignaient tous. Le choum de Cobbit voulut avoir *l'honneur* de nous présenter lui-même chez Sammou-Nougous, et après nous avoir retenus quelques instants chez lui, nous partîmes ensemble et nous arrivâmes, par de hauts escaliers pratiqués dans les rochers, à la première porte de Dhèr; nous la passâmes sans obstacle, nous en trouvâmes une seconde et puis une troisième, et

nous nous arrêtâmes à l'entrée de la demeure du prince Sammou. Les fortifications naturelles du passage du Dhèr sont aussi formidables que pittoresques.

XII.

SOMMAIRE.

Considérations générales. — Histoire de l'établissement des Galla-Ouello dans la province d'Amhara. — Résistance de Déjaj-Breulli, dernier prince chrétien de ce pays. — Nom des chefs des diverses tribus galla. — Montagnes. — Rivières. — Troupeaux. — Céréales. — Bêtes féroces. — Industrie. — Armes. — Coutume d'émasculer répandue chez les Galla. — Leur religion. — Leurs cheikhs. — Leurs mœurs. — Parure des femmes. — Différence des Galla et des Abyssiniennes.

CHAPITRE XII.

Après avoir couru de graves dangers, nous voici maintenant en sûreté sur la grande montagne de Dhèr, qui plane au dessus du territoire des Ouello. Si tous ceux qui ont parlé de ces peuplades nous les représentent comme féroces et sanguinaires, on voit, par ce qui précède, que

leur réputation est légitimement acquise; mais les voyageurs qui ont écrit sur les Galla n'avaient pas eux-mêmes visité leur pays, et outre les erreurs qui ont dû se glisser nécessairement dans leurs ouvrages, ils n'ont pu nous donner sur leurs mœurs et leur histoire que des détails très incomplets; et avant d'entrer chez Sammou-Nougous, nous allons tâcher de combler cette lacune.

Les Galla-Ouello, qu'on a souvent confondus avec les Ejjou, leurs voisins, ont fait leurs premières excursions en Abyssinie sous le règne de Zerta-Denguel, en 1563, et il fallut tout le courage, toute l'habileté de ce prince pour les empêcher d'arriver au cœur de son empire. On sait que ces Barbares sont venus du côté du sud, et, comme les princes de Choa leur ont toujours opposé une barrière infranchissable, ils se sont répandus à droite et à gauche, sans pouvoir jamais pénétrer dans ce royaume.

C'est ainsi que les uns sont descendus, à l'est, vers les lieux sablonneux que le Haouach arrose et ne féconde pas; ils ont conquis les anciennes contrées habitées par les populations de Mara et d'Adal, tandis que les autres s'emparaient des pays situés aux environs du Nil; nous pensons que les Ouello, chassés des régions basses par l'insa-

lubrité du climat, sont venus s'établir dans la province élevée et fertile de l'Amhara : le mahométisme qu'ils professent, et auquel ils n'ont pu être convertis que par les tribus musulmanes d'Adal, nous prouve incontestablement qu'ils n'ont pu venir que de ce côté.

Ce n'est qu'à force de persévérance que les Galla-Ouello sont parvenus à se rendre définitivement maîtres du pays qu'ils occupent : souvent vaincus et repoussés par les rois d'Abyssinie, ils sont constamment revenus à la charge, et ce n'est que depuis peu qu'ils se trouvent solidement assis sur le territoire d'Amhara. D'un autre côté, les circonstances ont favorisé leur établissement dans cette belle province : les gouverneurs de Choa, qui en sont aujourd'hui les rois, auraient pu seuls arrêter les progrès de ces peuplades; mais, comme ils avaient l'intention de se déclarer indépendants, ils ont été bien aises de pouvoir se retrancher derrière une zone de ces Barbares, qu'ils opposent comme un bouclier à leurs anciens souverains.

En 1617, Emana Christos, d'après les ordres du roi son maître, assembla une armée nombreuse, chassa les Ouello de la province d'Oualka, et ne leur laissa que l'espace compris entre

la rivière de ce nom et la province de Guéché. Ces tribus, se sentant trop faibles pour lutter avec leur redoutable ennemi, recherchèrent son alliance, et, en 1620, elles le trahirent et le massacrèrent.

Ces Galla prirent souvent part aux guerres dirigées contre les habitants de Gojam, qui eurent beaucoup à souffrir de leur cruauté, surtout en 1627. Plus tard, profitant des troubles interminables occasionnés en Abyssinie par les querelles religieuses, ils s'avancèrent jusqu'à Malec-Sanka; mais ils furent encore repoussés en 1681 par l'empereur d'Abyssinie, et six mille Galla, disent les chroniques de cette contrée, restèrent sur le champ de bataille. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers et vendus comme esclaves. En 1692, ils tentèrent de nouveau de s'emparer du pays d'Amhara; mais Kal-Kand, l'un de leurs chefs, dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces des Abyssiniens qui avaient cherché à le séduire, attaqua lui-même ses compatriotes et les força à se retirer avec perte. Ces Barbares reparurent encore au commencement du siècle suivant et parvinrent à s'établir dans cette province avec plus de fixité.

Durant les sanglantes guerres qui, dans les

derniers temps, ont décimé l'Abyssinie, les Ouello se sont, en général, tenus à l'écart : cependant, à l'époque du voyage de M. Salt, le chef Liban les avait momentanément réunis sous son autorité, et ils avaient passé le Bachilo à sa suite; mais, dès que la guerre fut terminée, ils se séparèrent, et chaque roitelet recouvra son indépendance. En 1808, une troupe de ces Galla se trouvait dans l'armée, qui fut vaincue par le Ras Ouelled-Sellassé, prince du Tigré.

Mais, depuis cette époque, les gouverneurs chrétiens de la province d'Amhara, réduits à leurs propres ressources, se maintenaient avec peine dans la ville forte de Malec-Sanka. Le dernier d'entre eux, Breulli, résista longtemps, avec un courage admirable, aux attaques des Ouello qui faisaient tous leurs efforts pour étendre leur puissance jusqu'au Bachilo. En 1833, ces peuplades s'étant liées avec les Ejjou commandés par Déjaj-Amédé et Déjaj-Béchir, frères d'Oisoro Ménén, s'emparèrent de Malec-Sanka; mais Déjaj-Breulli, qui était parvenu à s'échapper dans les montagnes situées entre le Nil et le Bachilo, tomba à l'improviste sur ses ennemis et leur enleva cette ville, leur principal boulevard; mais une nouvelle invasion la lui fit perdre en 1834. Les Galla l'occupèrent pen-

dant deux mois, et, au bout de ce terme, le général chrétien y rentra de nouveau. Enfin, en 1835, il fut encore obligé de capituler, on le conduisit prisonnier chez Déjaj-Amédé, qui, par respect pour son rang et ses cheveux blancs, le traitait, disait-on, avec les plus grands égards. Pendant que nous étions à Malec-Sanka, Déjaj-Daoud, qui commande les Ouello dans cette ville, venait d'en partir pour aller à la poursuite des fils de Breulli, qui, réfugiés sur leurs montagnes, attendaient l'occasion favorable pour ressaisir leurs domaines. Mais, cernés de tous côtés par leurs ennemis, et n'ayant pas de secours à espérer de Ras-Ali, qui, descendant d'une famille galla, protège ses compatriotes, les malheureux vaincus ont peu de chances de réussite, et ils se verront sans doute obligés de se soumettre. Lorsque nous rentrâmes dans le Béghemder, à notre retour de Choa, nous rencontrâmes plusieurs soldats de Breulli qui, n'ayant pu vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à être gouvernés par les Galla, s'étaient expatriés, après avoir perdu l'espoir de rétablir leurs anciens maîtres.

Ainsi le pays d'Amhara proprement dit, l'une des plus belles et des plus importantes provinces d'Abyssinie, se trouve aujourd'hui tout entier en

possession de plusieurs tribus galla qui paraissent devoir s'y maintenir longtemps, à moins que la politique du roi de Choa ne vienne à changer.

Les possessions des Ouello sont limitées, au sud, par la rivière Ouahet, au nord, par celle du Bachilo; au nord-est, ils confinent avec les Ejjou, et, à l'est, avec les Carrayou-Galla : vers l'ouest, ils s'étendent jusque chez les Galla-Boréna. Les provinces que nous avons traversées s'appellent Malec-Sanka, qui comprend les districts de Mossabit et d'Amba-Samber, Amba-Faret, Bousso, Ellada, Gouël, Gatira, Chara, Machella, Oucherrou et Déit. Déjaj-Daoud, Abba-Magal Guobazé, Botto, Hassan-Doullo, Abbié, tels sont les noms des roitelets qui se partagent l'étendue du territoire compris entre le Bachilo et Ouahet. Hassan-Doullo est le plus puissant de ces chefs; à certaines époques, ils viennent tous le visiter dans son manoir, et il ne va lui-même chez aucun d'eux. Gouël est le centre où tous les petits souverains se réunissent lorsqu'ils ont à traiter d'une affaire importante.

Déjaj-Daoud, encore mal assuré dans ses possessions, tient le second rang; viennent ensuite Botto, puis Abbié et Abba-Magal qui occupent la dernière place. En s'éloignant de la route que

aller rejoindre le Nil ou l'Ouahet, dont les lits sont extraordinairement encaissés.

Une partie de ce beau pays est couverte de magnifiques pâturages où paissent des troupeaux considérables de gros bétail. Les bœufs, plus petits qu'à Gojam ou à Béghemder, ont néanmoins beaucoup de vigueur, et les vaches, quoique maigres, sont d'une étonnante fécondité; les chevaux, qui font la principale force des armées galla, s'y trouvent en grand nombre; les mules y sont plus rares qu'en Abyssinie.

Comme nous l'avons déjà observé, ce pays est cultivé avec beaucoup de soin; les Galla recueillent du blé, de l'orge, du tèf et du maïs dans les vallées; on trouve chez eux du miel d'une blancheur extrême.

Leur territoire, peu boisé, renferme moins d'animaux féroces que les autres provinces de l'Abyssinie; les oiseaux y sont rares, mais on y rencontre d'innombrables troupes de singes et des bœufs sanga ou galla avec des cornes d'une grosseur monstrueuse.

Les Galla semblent avoir concentré toute leur activité sur l'agriculture; ils ont négligé les arts industriels, et, sous ce dernier rapport, ils sont inférieurs à leurs voisins; ils possèdent très peu

d'objets de luxe et d'argent monnayé. Les marchands, effrayés de leur réputation de cruauté, redoutent de s'aventurer sur leur territoire, et leur commerce est très restreint. Leurs marchés se font par voie d'échange.

Les Galla ne sont pas d'humeur fort belliqueuse, ils sont plus féroces que braves; dans les combats, leur premier choc est ordinairement terrible, mais ils se découragent facilement; au moment de l'attaque, ils poussent toujours des cris étourdissants qui jettent souvent l'épouvante et le désordre dans les rangs ennemis.

Leurs armes sont absolument pareilles à celles des Abyssiniens; ce sont des fusils à mèches, de longues lances et un grand sabre fixé au côté droit par une énorme ceinture. Ils ont des boucliers de peaux de bœuf, de buffle ou d'hippopotame; ils font de la poudre chez eux, mais elle ne vaut pas mieux que celle des Abyssiniens; ils sont aussi dans l'habitude d'émasculer leurs ennemis vaincus; ils empaillent les membres virils, qu'ils suspendent au haut de la principale porte de leurs maisons, où ces trophées barbares témoignent de la valeur de leur propriétaire. Cette coutume paraît être particulière aux Abyssiniens et aux Galla.

La province d'Amhara renferme autant de chrétiens que de musulmans, mais les chefs sortent des rangs de ces derniers : les chrétiens sont un reste de l'ancienne population, et ils se servent entre eux de la langue amharique; les Galla préfèrent celle de leur pays natal, mais les uns et les autres les parlent toutes deux avec la même facilité.

On sait que les sunnites de la Mecke ne reconnaissent en dehors d'eux que quatre sectes orthodoxes : celles de Hanéfi, Chafi, Maléki, Hanbali. Les Ouello musulmans sont partagés entre les deux premières; leurs cheikhs sont l'objet d'une grande vénération, et chaque roi en a plusieurs avec lui : ils ont le Koran écrit en arabe, conformément aux principes mahométans, qui n'admettent ni traductions, ni commentaires : c'est le seul livre que ces cheikhs possèdent; ils savent y lire, mais ils ne le comprennent pas. Ceux d'entre eux qui ont pu se procurer un Koran (et ce sont ordinairement leurs confrères du Sémén, d'Ouagara ou d'Agosa qui les leur fournissent) en prennent un soin extrême; ils l'enferment dans un étui en cuir, et dans leurs voyages ils le portent en bandoulière.

Les cheikhs ne sont occupés toute la journée qu'à faire les ablutions, les prières commandées

par la loi, ou à réciter le chapelet: ils instruisent eux-mêmes les jeunes gens qui sont destinés à les remplacer; ils leur apprennent à lire le Koran et les sacrent cheikhs. Ces prêtres et les grands du pays sont les seuls qui observent les préceptes du Prophète; les hommes du peuple oublient souvent de faire leurs prières et leurs ablutions, et, pour tranquilliser leur conscience, ils viennent de temps en temps demander la bénédiction à leur derviche.

Voici comment se pratique cette cérémonie : les fidèles viennent s'asseoir autour du cheikh; celui-ci commence à réciter seul quelques prières, et l'on dit ensuite le chapelet en corps. Le prêtre invoque l'esprit divin, et celui qui veut être béni lève les mains et baisse les yeux en signe de respect; il ouvre la bouche, et, au moment où il se penche avec un air de componction à faire éclater de rire, le cheikh lui lance sur le visage une bouffée de salive, pour figurer le souffle de l'esprit divin que l'on invoque; tous les Galla, depuis le Roi jusqu'au dernier de ses sujets, se soumettent à cet usage sans aucune répugnance. Les Ouello n'ont pas de mosquée; quelqnes uns prient devant leur maison ou devant celle du chef. Le cheikh de Guobazé, qui avait longtemps

séjourné à la Mecke, était le seul qui comprît l'arabe. Les musulmans portent un chapelet à leur cou, pour se distinguer des chrétiens, qui se parent d'un cordon de soie bleu.

La plupart de ces roitelets indépendants peuvent, en un seul jour, montés sur leurs mules ou leurs chevaux, faire le tour de leurs domaines : ce sont de grands propriétaires, ou plutôt des seigneurs féodaux ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets, et se mêlant de sortir de temps en temps de leurs manoirs pour se faire la guerre comme moyen de distraction. Retirés au fond de leurs châteaux fortifiés, ces petits souverains, unis entre eux par les liens d'une parenté étroite, s'endorment au sein de l'oisiveté, et la monotonie de leur repos n'est interrompue que par la visite de leurs cheikhs, qui viennent aux heures de la prière pour leur lire quelques versets du Koran, leur donner cette étrange bénédiction dont nous avons parlé, ou veiller au soin de leur administration.

Ces chefs qui, d'après leur religion, peuvent prendre quatre femmes légitimes, n'en ont ordinairement qu'une : Hassan-Doullo avait épousé une fille de Botto, et Déjaj-Daoud celle d'Abba-Magal Guobazé. Ils ne tiennent pas leurs femmes

en tutelle, et lorsqu'ils sont absents, ce sont elles qui prennent les rênes du gouvernement. Le trône est héréditaire, et, lorsque le père est vieux, il abdique en faveur de son fils.

Quoique leurs femmes soient moins libres qu'en Abyssinie, elles ne sont pourtant pas séquestrées comme en Arabie ou en Turquie, ainsi que nous l'avons vu à Amba-Farèt et à Bousso. Depuis que ces Galla sont musulmans, ils ne boivent plus le sang des animaux qu'ils immolent : cette religion les a initiés à des habitudes d'ordre et de propreté; mais l'inflexible exclusivisme de leur doctrine les a rendus intolérants et fanatiques, et ils considèrent comme des ennemis naturels tous ceux qui professent une croyance différente de la leur. Dans ce pays, les grands sont, en général, plus à craindre que les petits.

Quoique la province d'Amhara abonde en céréales, les rois seuls mangent du pain; les domestiques n'ont, pour toute ration, que deux poignées de blé par jour qu'ils sont dans l'habitude de faire griller. Ces malheureux souffrent presque continuellement de la faim, et, à l'époque où les récoltes commencent à mûrir, ils se répandent dans les champs et mangent les épis verts. Quoique musulmans, ils boivent tous de la bière ou

de l'hydromel : ils aiment beaucoup le lait aigre.

La chevelure des femmes galla est plus longue que celle des Abyssiniennes; elles portent des étoffes de laine noire grossièrement travaillées : plusieurs d'entre elles jettent sur leurs épaules des peaux de mouton en forme de palatine; elles ont, aux jambes, de grands anneaux qui les blessent lorsqu'elles ne prennent pas la précaution de les soutenir, au moyen de coussinets; elles se parent d'un collier en grains blancs, mais plus souvent rouges, qui descend jusqu'aux genoux. Quelques unes se couvrent la tête avec un morceau de toile, et elles font usage de beurre pour adoucir leur peau ou leurs cheveux.

Le type mâle de ces peuplades ne diffère presque pas de celui des Abyssiniens; seulement il y a plus de sauvagerie et même de cruauté chez les Galla. La beauté paraît être l'apanage de l'aristocratie, et rarement nous avons vu des hommes supérieurs à Amédé-Coro et à Hassan-Doullo sous le rapport physique. Les Galla sont presque tous d'une haute taille; les femmes sont moins vives, moins légères que les Abyssiniennes; mais elles sont plus ardentes, plus voluptueuses. L'Abyssinie, c'est la France; le pays galla, c'est l'Espagne; mais la France et l'Espagne en Afrique.

XIII.

SOMMAIRE.

Importance de Sammou-Nougous. — Dépouilles viriles. — Courage du gouverneur. — Son intelligence. — Ses égards envers nous. — Un dîner. — Description de la salle à manger. — Gloutonnerie des Abyssiniens. — Idée de Sammou-Nougous sur l'absolutisme. — Deuil de ce prince. — Description du plateau de Dhèr. — Son église. — Tombeau de la famille du gouverneur. — Attentions délicates de Sammou et de son épouse. — Armes et costumes du gouverneur. — Un fashionable du pays. — Il parfume sa maîtresse. — Propriétés de l'oxycèdre. — Coutume bizarre. — Un roitelet galla à Dhèr. — Une fête. — Hymnes improvisés. — Traduction libre d'un chant guerrier. — Un musicien. — Préparatifs de départ.

CHAPITRE XIII.

Au mouvement que nous remarquâmes autour de la demeure de Sammou-Nougous, nous jugeâmes que l'importance de ce gouverneur n'était pas au dessous de l'idée qu'en avaient conçue les Galla, ses voisins; des soldats, couverts de toutes pièces, se croisaient dans l'avenue du châ-

teau défendu par une muraille de pieux; une foule considérable de paysans venaient acquitter les impôts, et, avec eux, un grand nombre de femmes et de prêtres se pressaient devant la porte de la cour, gardée par un huissier armé d'un long bâton, qui introduisait successivement les personnes qui demandaient audience, d'après les ordres que lui transmettait un soldat mandé par Sammou-Nougous.

Quelques hommes que nous avions vus chez Abbié et à Matter-Houdi nous avaient précédés à Dhèr et avaient annoncé notre arrivée : le gouverneur savait que nous avions été victimes de la barbare cupidité des Galla; il nous attendait avec impatience, et, dès que nous parûmes, on nous fit entrer sur-le-champ, quoique nous fussions couverts de misérables haillons.

A l'extrémité d'une cour spacieuse, on remarquait une chaumière d'une dimension extraordinaire. Devant le vestibule était assis un homme entouré d'un cercle de guerriers nus jusqu'à la ceinture, et leur contenance respectueuse nous fit penser avec raison que nous étions en présence de Sammou-Nougous.

En nous voyant si mal vêtus, le gouverneur parut touché de notre infortune. Il nous fit im-

médiatement asseoir et nous adressa quelques questions pleines de bienveillance sur Hassan et Amédé-Coro : nous lui demandâmes alors si, par sa protection, il ne nous serait pas possible de recouvrer les objets qu'on nous avait enlevés ; mais ses réponses évasives nous firent comprendre que nous devions renoncer à cet espoir; néanmoins, dès qu'il sut que la dernière de nos toiles nous avait été volée dans les possessions du roitelet voisin, il envoya aussitôt l'un de ses soldats chargé de nous la rapporter.

Pendant que Sammou-Nougous donnait cet ordre d'un ton qui nous fit supposer qu'Abbié devait redouter sa puissance, nous levâmes par hasard la tête, et nous fûmes frappés d'un étrange spectacle; au haut de la porte d'entrée, étaient suspendus une soixantaine de membres virils qu'on avait empaillés et qui se balançaient agités par le vent : c'étaient les trophées de Sammou-Nougous, qui avait lui-même arraché ces parties sexuelles à des Galla ennemis, terrassés sur le champ de bataille ; elles témoignaient authentiquement de sa haute valeur, et, lorsqu'il vit nos regards fixés sur ces affreuses dépouilles, il en parut tout glorieux. On aura peine à croire chez nous que ce gouverneur était d'une bonté rare.

Mais, si le courage et l'intrépidité de Sammou faisaient bruit parmi ses ennemis, cet homme extraordinaire, au milieu de ces peuplades à demi sauvages, nous parut surtout remarquable par son intelligence et l'élévation de son esprit, qui nous frappèrent dès notre première conversation. Il ne pouvait se lasser de nous interroger sur l'Europe, dont il enviait l'éclatante supériorité, et, satisfait de la complaisance avec laquelle nous répondîmes à toutes ses questions, il nous combla d'égards.

Nous étions arrivés exténués de fatigue, et, quoiqu'il fût trois heures de l'après-midi, nous étions encore à jeun : Sammou-Nougous nous fit entrer dans l'une des chaumières renfermées dans la cour, nous y trouvâmes une table abondamment servie et des domestiques qui s'empressaient d'obéir à nos moindres désirs et nous engageaient, au nom de leur maître, à réparer nos forces épuisées. Bientôt après, on nous conduisit dans la maison que nous devions occuper durant notre séjour à Dhèr et que nous partageâmes avec une maîtresse du gouverneur, une danseuse, une esclave galla enlevée depuis peu de son pays, et la sœur d'un officier qui se trouvait alors absent. Notre habitation s'élevait sur les bords de la mon-

tagne à pic et n'était séparée du précipice que par une haie de bois mort.

Au commencement de la nuit, Sammou-Nougous nous fit appeler pour assister à son dîner; nous entrâmes dans la cour et nous trouvâmes une foule de convives assis sous le vestibule de la grande chaumière du gouverneur : c'étaient les aristocrates; un grand nombre d'autres personnes étaient répandues dans l'enceinte. La porte d'entrée était fermée par deux larges battants formés chacun d'une seule pièce. Dans un pays où le bois de construction est aussi rare qu'en Abyssinie, un pareil luxe annonçait nécessairement un grand personnage. Tout le monde voulut nous faire asseoir lorsque nous entrâmes, car les Abyssiniens ou plutôt les Orientaux ne comprennent pas qu'on puisse rester debout sans y être absolument obligé.

Peu de temps après, la porte s'ouvrit brusquement et l'introducteur parut : il promena ses regards sur tous les convives et désigna, avec une baguette, ceux qui étaient destinés à avoir les prémices du festin. Dès qu'il nous eut aperçus, il nous fit signe d'approcher, et, lorsque nous fûmes entrés avec un certain nombre de personnes toutes d'un rang élevé, la porte se re-

ferma et les guerriers en sous-ordre attendirent, sous le vestibule, qu'on vînt les appeler.

La salle dans laquelle on venait de nous introduire était carrée et beaucoup plus grande que celles que nous avions vues jusqu'alors; le plancher, au lieu d'être tapissé de joncs comme chez les principaux chefs du Tigré ou du pays d'Amhara, était recouvert d'une natte composée de lattes de roseau, unies parallèlement par un cordon en cuir; les murs, formés de troncs d'arbres et de terre glaise, avaient été blanchis.

A droite en entrant, sous une alcove qu'on pouvait fermer avec des rideaux, on voyait un sarir occupé par Sammou-Nougous : on ne remarquait pas autour de lui les courtisanes d'Agami, mais il était entouré de ses nombreuses sœurs, et son épouse, Abhaï-Nech, dont la pâleur annonçait une santé chancelante, était à ses côtés : à ses pieds, s'étendait une longue table en osier, chargée de pain et de cheuro, et dans une autre alcove en face de la sienne, on distinguait les échansons entourés de cornes artistement travaillées; ils s'appuyaient sur d'énormes gombos pleins de bière ou d'hydromel, et n'attendaient qu'un ordre pour les vider dans les coupes et les distribuer aux convives.

Le gouverneur nous salua d'un air affable et gracieux : il nous fit asseoir sur une peau de bœuf qu'on avait étendue à côté de lui, et porta aussitôt la main dans le plat; à ce signal, tous les convives commencèrent à manger avec une gloutonnerie qui est de bon ton chez les Abyssiniens. On nous avait servis à part, et Sammou et son épouse, qui savaient que la nourriture des Européens diffère de la leur, nous demandèrent à plusieurs reprises si les mets qu'on nous offrait étaient de notre goût. L'appartement était en même temps chauffé et éclairé par un foyer brillant qu'on avait soin de bien alimenter.

Comme chez la mère de Ras-Ali, les premiers convives se retirèrent au bout d'une heure et furent successivement remplacés par quatre troupes, composées chacune de quatre-vingts hommes qui trouvèrent tous à se rassasier sur cette table copieusement pourvue; les derniers qui arrivèrent étaient des jeunes gens qui se destinaient, pour la plupart, à la prêtrise, et des orphelins qui n'avaient pas de ressources pour vivre; tous les jours, Sammou-Nougous nourrissait un pareil nombre d'individus, et sa conduite généreuse était d'autant plus louable qu'il ne

devait rien à ceux qui participaient ainsi à ses largesses.

A la fin du repas, nous vîmes entrer plusieurs hommes dont les uns présentèrent au prince de petits pains en forme de galette, et d'autres de longues branches de bois sec qu'ils avaient rapportées de la vallée profonde de l'Ouahet; ils se placèrent autour de la table abandonnée et restèrent debout dans une attitude respectueuse : on nous apprit que c'étaient des pétitionnaires qui, ayant quelque grâce ou quelque faveur à obtenir de Sammou, prétendaient le mettre dans l'impossibilité de se refuser à leurs demandes en lui faisant d'abord accepter un cadeau. Notre surprise, en apprenant les divers usages de ces peuplades, amusait singulièrement le gouverneur.

Quand tout le monde fut retiré, Sammou-Nougous, qui aimait notre conversation, nous retint encore quelques instants, et nous l'éblouîmes par le simple récit des merveilles enfantées par la civilisation européenne : il nous demanda ensuite si notre gouvernement était constitué de la même manière que le leur; après lui avoir signalé les différences essentielles qui les caractérisaient, habitué au despotisme de son pays, il ne put jamais comprendre qu'un trône pût être stable là où

le chef n'était pas absolu; Sammou-Nougous, à la tête d'un peuple arriéré, barbare, avait raison.

La nuit était avancée quand nous rentrâmes dans notre chaumière; le gouverneur nous fit accompagner par des hommes qui portaient devant nous des torches allumées, et avant de nous séparer il nous exprima le regret qu'il éprouvait de n'avoir pu contribuer à nous distraire en faisant chanter et danser après le repas, selon l'usage du pays. « Nous avons perdu, » nous dit-il, « un de nos parents, et je suis en deuil avec ma famille; mais le temps consacré à la tristesse va être écoulé, et alors, je l'espère, je pourrai vous procurer un agréable divertissement. » Le soir même de notre arrivée, Sammou nous fit présent d'un habillement complet.

Le lendemain, nous profitâmes d'une belle matinée d'octobre pour aller visiter le plateau situé entre le pays des Ouello et la province d'Anna-Mariam. Le pic de Dhèr s'élève à la jonction d'Ouahet et de Cachini, comme une immense tour au dessus des profondes vallées creusées par ces deux rivières qui en font une presqu'île ou plutôt un delta. Sa position est admirable pour protéger les frontières contre les entreprises

des Galla ; car ce rocher compacte n'offre qu'un seul passage, qu'il est impossible d'emporter de vive force avec les moyens connus en Abyssinie.

Le plateau est formé de prismes à base polygonale qui s'enchâssent admirablement les uns dans les autres, et aux lieux où la terre végétale a disparu, cette disposition naturelle donne au sol l'aspect d'un parquet artistement travaillé. On s'élève d'abord, vers cette roche colossale, par un sentier très difficile, et ce n'est environ qu'à trois cents pieds du faîte que cette montagne devient inaccessible, et qu'en beaucoup d'endroits ses flancs sont même rentrants. Quoiqu'il soit impossible à un homme d'arriver au sommet par un passage autre que celui dont nous avons parlé, les singes y montent de tous côtés pour venir ravager les récoltes.

Ce plateau est couvert de prairies et de champs cultivés, mais la végétation y est pauvre. Vers le centre, jaillit une abondante source qui suffit à la consommation des hommes et des bestiaux : elle est entourée d'une haie, et Sammou-Nougous a fait creuser un bassin où l'eau a le temps de se clarifier.

Au sud-ouest de la maison du gouverneur, on découvre un village de peu d'importance ; mais

les habitants, à l'abri de ces fortifications gigantesques, y jouissent d'une aisance généralement inconnue au delà des rives du Bachilo; au milieu de ce hameau, s'élève une église entourée de sabines, de coll-quals et d'oliviers. Dans une modeste chapelle attenante à l'église, on remarque les tombeaux de la famille de Sammou, et nous y trouvâmes un prêtre qui priait debout, à la clarté de deux bougies qui brûlent le dimanche et les jours de fête dans cet asile consacré aux morts. La demeure du gouverneur se compose de plusieurs maisons, et en dehors des fortifications se trouvent quelques chaumières habitées par des soldats.

Sur certains points, les flancs de la roche sont entièrement nus, tandis que sur d'autres on voit s'élever quelques arbres dont les racines, comme des griffes, se prennent aux fentes du rocher. On y distingue surtout des coll-quals; mais ils sont rabougris, et plusieurs n'ont même qu'une seule colonne totalement dénuée de ces ramifications qui lui donnent une forme si gracieuse.

On sait qu'après qu'on eut abandonné le pic de Dévra-Damo, les membres de la famille régnante furent relégués sur le plateau de Dhèr.

Au retour de notre promenade solitaire, nous

fûmes invités au déjeûner de famille de Sammou-Nougous; la veille, on nous avait servi des plats à l'abyssinienne, mais, informés de nos goûts, on voulut, ce jour-là, nous traiter à l'européenne : on nous présenta du lait frais, de la viande moins poivrée, un pâté de poules [1] et des pains de blé. Pendant tout le temps de notre séjour, on nous prodigua tous les soins que des étrangers malheureux sont en droit d'attendre de personnages puissants qui connaissent les devoirs et les douceurs de l'hospitalité. Le gouverneur nous apprit qu'il allait envoyer un de ses hommes à Sahlé-Sellassi pour l'informer de notre arrivée. « S'il désire vous voir, » nous dit-il (et je n'en doute pas), « je vous donnerai des montures et des guides pour vous conduire à sa cour; mais, quoi qu'il arrive, ne craignez rien, car, si je recevais l'ordre de vous faire rebrousser chemin, à travers le pays des Galla, sur ma tête je réponds de vous. »

Sammou-Nougous était un homme d'environ trente ans; sa taille était haute, et ses muscles,

[1] Ce service nous rappela le repas dont Alvarez fait mention dans son ouvrage : « Entre tant et divers plats, » dit-il, « on nous apporta une génisse tout entière dans un pâté, si bien accoutrée avec épiceries et fruit dont elle était farcie, que nous ne pûmes jamais perdre l'envie d'en manger. » Page 279.

fortement prononcés sur sa peau noire, annonçaient un homme doué d'une force physique peu ordinaire : sa figure se faisait remarquer par cet heureux mélange de bonté et de vigueur qu'il est si rare de rencontrer réunies dans un même individu. Sammou avait des maîtresses auxquelles il préférait sa femme ; il aimait passionnément ses enfants ; il était dévot de bonne foi, et son roi le considérait comme le plus brave de ses officiers.

Ce gouverneur voulut nous faire voir son armure et ses costumes de bataille ; ses boucliers resplendissaient de plaques d'argent dont quelques unes avaient été brisées par le choc des lances ennemies : il possédait plusieurs caleçons en soie et des *lemd*[1] en velours, doublés de satin, qu'il tenait de la munificence du Roi son maître ; il nous montra ses brassards dorés, ses sabres à poignée d'argent et ses lances effilées, et, comme il voulait que notre admiration fût toujours croissante, il exhuma, d'une boîte en cuir, un verre à boire enveloppé dans du coton, et, quoiqu'il fût des plus grossiers, il le considérait comme un chef-d'œuvre d'une valeur inappréciable. Nous

[1] Petit manteau abyssinien dans la forme de leurs peaux de mouton.

vîmes encore de grands anneaux d'ivoire que les Galla portent à leurs arrière-bras et que Sammou-Nougous leur avait enlevés à la guerre ; il possédait, en outre, un chapelet d'une quarantaine de bracelets d'or, d'argent ou de cuivre, et tous de différentes formes ; c'étaient encore des trophées militaires dont il avait dépouillé les ennemis qui étaient tombés sous ses coups. Tous ces objets étaient religieusement conservés par sa femme, qui était heureuse et fière du courage de son époux.

Nous étions à Dhèr depuis huit jours, lorsque arriva l'officier dont la sœur partageait notre maison : c'était un fashionable du pays ; ses cheveux, parfaitement tressés, étaient ornés de fils en soie rouge, sa toile était d'une blancheur éblouissante, un gracieux collier entourait son cou noir, et il entrelaçait ordinairement à sa chevelure assez douce une fleur brillante ou bien quelques plumes d'autruche qui sont communes à Choa.

Dès le même soir, ce guerrier de frêle apparence nous donna une singulière représentation : il avait une jeune maîtresse qui se rendit chez nous dès qu'elle eut appris que son amant était de retour ; celui-ci, avant de la recevoir dans sa

couche, voulut la faire purifier et parfumer : pour un sauvage, c'était pousser un peu loin le sybaritisme. La femme se plaça debout sur un sarir recouvert d'une peau de bœuf, et on l'enveloppa d'une grande toile qui la dérobait entièrement aux regards indiscrets ; un jeune homme, assis auprès du feu, faisait brûler un morceau de bois odorant ; lorsqu'il s'enflammait, il le glissait sous la toile de cette femme, immobile comme une statue, et la fumée qui se répandait sur tout son corps l'imprégnait d'un agréable parfum. On renouvela à plusieurs reprises cette étrange opération, et lorsque le bâton résineux fut à peu près consumé, la jeune fille s'accroupit sur ses talons et ne quitta sa position que pour aller prendre place aux côtés de son amant ; nous étions, comme on le sait, fort nombreux dans la maison, et la pudeur de personne ne fut alarmée.

L'odeur embaumée du bois qu'on venait de brûler, son écorce raboteuse, sa dureté et sa couleur rougeâtre nous firent facilement reconnaître l'oxycèdre, espèce de genévrier auquel on attribue, en Europe, la propriété de purger l'air de ses molécules malfaisantes : il paraît, d'après ce que nous venons de voir, que les Abyssiniens lui accordent une vertu semblable.

Le lendemain, nous fûmes frappés d'une coutume bizarre que nous n'avions pas encore remarquée derrière nous ; notre officier avait un très beau cheval blanc qu'il aimait au moins autant que sa maîtresse ; il immola un chevreau, teignit le coursier de son sang et lui suspendit au cou les testicules de la victime ; le cheval porta ce collier tout le temps de notre séjour à Dhèr, et le maître nous assura, en homme convaincu, que cette espèce d'amulette conservait la vigueur de sa monture favorite.

Le jour suivant, la danseuse qui habitait notre chaumière nous apprit que le deuil de Sammou-Nougous était fini, et que nous aurions, après le dîner, une soirée de chant, de musique et de danse. Il était arrivé à Dhèr un roitelet des Galla-Ouello, qui assistait au festin : on avait eu l'attention de lui faire préparer son repas par des musulmans, et dès qu'il eut cessé de manger on brisa les plats dont il s'était servi, parce que les chrétiens les considéraient désormais comme souillés.

Quand tout le monde fut rassasié, on fit retirer la foule, on ne retint que quelques privilégiés, et nous vîmes entrer trois chanteuses qui commencèrent par entonner, à pleine voix, un

hymne improvisé; elles célébrèrent la valeur de leur maître et comptèrent, avec emphase, les victimes qu'il avait émasculées ; leur langage naïf, sans périphrase ni circonlocution, aurait effarouché les hommes les plus libertins, et les chrétiens d'Abyssinie ne paraissaient pas y faire attention : voici à peu près le sens de leur chanson guerrière :

« Sammou-Nougous, notre prince, notre » maître, est la terreur des Galla ; les plus bra- » ves d'entre eux évitent sa rencontre : que de » veuves parmi eux dont les maris sont vivants ! » Il a arraché leurs dépouilles viriles; qu'on re- » garde plutôt à sa porte ! Sammou-Nougous est » invincible, partout la victoire le suit ; ses cris » jettent l'épouvante dans les rangs ennemis, et » sa lance la mort ! Il va bientôt nous quitter pour » aller combattre ; que ses ennemis tremblent, » ils seront terrassés, émasculés, et notre prince » reparaîtra parmi nous dans toute sa gloire, » comme le Christ qui ressuscita après trois jours » d'absence ! »

Quand les chanteuses se furent enrouées, arriva le tour des musiciens : l'un des virtuoses, qui se croyait au moins un Kreutzer ou un Paganini, dansait en jouant de son instrument, et il

cherchait, en même temps, à imiter le cri de quelque animal ; il paraissait faire les délices de son auditoire, qui l'applaudissait avec fureur. Ses pantomimes grotesques nous égayèrent beaucoup, et après avoir psalmodié une chanson qu'il avait composée en notre honneur, il demanda une mule au gouverneur, qui lui promit de la lui donner dès le lendemain. Le corps de son violon avait la forme d'un losange ; il était en bois et recouvert d'un parchemin extrêmement tendu : le manche n'était qu'un grossier bâton, auquel il attachait une seule corde qui, sous son rude archet, rendait un son aigre et criard.

Au moment où nous allions rentrer chez nous, nous vîmes arriver le courrier que nous attendions avec une vive impatience : cet envoyé avait vu Sahlé-Sellassi, qui avait donné ordre de nous conduire à Angolala, où il se trouvait alors avec sa cour : pour avoir le temps de faire nos préparatifs, il fut décidé que nous attendrions le 28 novembre pour nous remettre en marche. L'avant-veille de notre départ, le soldat que Sammou-Nougous avait envoyé chez Abbié nous avait rapporté notre toile.

XIV.

SOMMAIRE.

Les deux homicides. — Départ de Dhèr. — Description de la rivière de Cachini et de ses abords. — Aspect de l'immense plateau d'Anna-Mariam. — Arrivée au village de la Grotte. — Une troupe de sorciers ravagent le pays. — Ils sont détruits par un saint personnage. — Nos guides veulent enlever un mouton. — Arrivée à Zémamo. — Paysage pittoresque. — Nous obtenons difficilement l'hospitalité. — Température du pays. — Salla-Denghia, que nous rencontrons sur notre route, sert de résidence à la Reine-Mère. — Elle nous reçoit dignement. — Singulier cortége. — Considérations générales sur le pays. — Arrivée à Angolala. — Portrait du roi industriel. — On prépare une expédition contre les Galla. — Réflexions sur la circoncision. — Sahlé-Sellassi voudrait nous retenir. — Un artiste du pays. — Airs notés.

CHAPITRE XIV.

Nous vîmes arriver avec joie l'instant fixé pour le départ : après avoir traversé les hordes redoutables des Galla-Ouello, après Gouël, Machella et Abbié, un voyage sans danger nous souriait autant que le repos. Au jour désigné, nous nous rendîmes de grand matin chez Sammou-Nougous

pour lui faire nos adieux : il était assis sur le seuil de sa porte, occupé à rendre la justice, avant d'aller faire une excursion dans les campagnes voisines pour le prélèvement des impôts. Lorsque nous parûmes, on amenait devant lui deux hommes enchaînés ensemble qui s'accusaient mutuellement d'homicide : Sammou-Nougous croyait que l'un d'eux était innocent, mais le coupable seul, en confessant son crime, pouvait faire connaître la vérité; on les interrogea longtemps pour chercher à les embarrasser, et comme ils s'obstinaient dans leur accusation réciproque, Sammou-Nougous, ne voulant pas se charger d'une affaire aussi importante que difficile, les envoya au jugement du Roi son maître, et il fut décidé que, dès le lendemain, on les conduirait à Angolola pour les soumettre à la justice de Sahlé-Sellassi.

Comme l'imagination saisit avec avidité tout ce qui peut lui donner de grandes émotions, au lieu de croire à la culpabilité de ces deux hommes, nous pensâmes avec le gouverneur que l'un d'eux était victime de la mauvaise foi de l'autre, et en nous arrêtant à cette idée nous fûmes saisis d'un sentiment d'horreur : jamais, en effet, position ne nous a paru aussi dramatique que celle de ces prisonniers vivant ensemble à toutes les heures

du jour et de la nuit, l'un avec son innocence, et l'autre avec son crime que, dans le mystère du cachot, il avoue à son compagnon avec un rire infernal ; un semblable sujet serait digne de fixer l'attention d'un artiste.

Nous eûmes encore avec Sammou-Nougous une longue conversation, qui roula sur les diverses manières de supplicier employées en Europe ; après avoir parlé des procédés horribles mis en usage par les générations passées pour le châtiment des coupables, nous nous arrêtâmes à la guillotine, que nous lui décrivîmes de notre mieux : il en admira le mécanisme ingénieux, et nous dit qu'il n'aurait cependant pas cru qu'on pût exercer son talent à de semblables inventions : Sammou-Nougous, qui, d'après nos récits, avait été frappé de la haute supériorité intellectuelle et industrielle des Européens, leur supposait une moralité plus douce.

Après avoir remercié ce chef puissant de sa généreuse hospitalité, nous prîmes congé de lui. Il fit amener deux mules, qui devaient nous porter jusqu'à Angolala, et trois hommes furent chargés de nous accompagner jusqu'auprès de Sahlé-Sellassi et de nous servir de domestiques durant la route.

Nous descendîmes lentement et avec difficulté les grands escaliers du plateau, tandis que les habitants de cette province, habitués, depuis leur bas-âge, à ce périlleux trajet, couraient avec une hardiesse et une rapidité qui nous faisaient trembler pour eux. Nous arrivâmes jusqu'aux bords de la rivière de Cachini par une route effroyable : elle était si glissante, si escarpée, que nos hommes qui marchaient devant nous étaient souvent obligés de nous tenir les pieds, afin d'assurer chacun de nos pas; et cependant nos mules, douées d'une adresse incroyable, descendirent heureusement par ces terribles passages, et quoique abandonnées à elles-mêmes, elles arrivèrent à la rivière en même temps que nous.

L'importance de Cachini est moindre que celle d'Ouahet, et ses bords ne sont pas aussi délicieusement ombragés; mais les flancs de la montagne que nous gravîmes après avoir traversé ce cours d'eau nous offrirent un paysage imposant et pittoresque : de grands arbres épars étendaient leurs longues branches les uns vers les autres, comme pour s'attirer et se rapprocher; d'énormes blocs de roche, à moitié détachés du corps de la montagne, nous menaçaient de leur chute épouvantable et semblaient n'attendre qu'un souffle,

qu'un signal pour se précipiter, pour rouler dans l'abîme. Çà et là on découvrait, dans le creux des rochers, des mares d'eau, profonds réservoirs formés par la nature, où les oiseaux seuls pouvaient se désaltérer. Avant d'arriver au sommet, nous nous arrêtâmes sur les bords d'une source claire, majestueusement protégée par les beaux arbres qu'elle rafraîchissait : après nous être désaltérés et reposés un instant, nous poursuivîmes et nous parvînmes bientôt sur l'immense plateau d'Anna-Mariam.

L'aspect du pays avait complètement changé : devant nous se déroulait une vaste plaine coupée par des ruisseaux aux abords et au lit de roche profondément encaissés; d'innombrables villages s'élevaient de tous côtés, et leurs maisons, plus spacieuses et plus solidement construites que dans les autres provinces d'Abyssinie, avaient toujours la même forme; seulement la tour était en pierre au lieu d'être en chaume ou en bois. Les arbres, qui depuis le Bachilo devenaient tous les jours plus rares, avaient presque entièrement disparu, et nous ne découvrions plus de ces oiseaux merveilleux que nous avions si souvent admirés depuis Arkéko jusque chez les Galla : ils ne trouvaient plus ici de grands sycomores, plus de

mimosas parfumées, plus de gracieux coll-quals pour voltiger sur leurs branches, et ils avaient choisi une autre patrie. Mais, en revanche, la terre était parée de belles cultures qui enrichissaient cette contrée : derrière nous était la poésie, et les habitants d'Ifat étaient positifs; nous n'avions pas encore trouvé de peuplade qui sût harmoniser ces deux aspects de la vie.

Nous déjeûnâmes frugalement sur les bords d'une abondante fontaine; Sammou-Nougous, qui connaissait le caractère peu hospitalier de sa nation, avait eu soin de nous munir de provisions qui auraient pu, à la rigueur, nous suffire jusqu'à Angolala. Après notre léger repas, nous remontâmes sur nos mules et nous cheminâmes rapidement pour ne plus arrêter qu'au village d'*Ouacha* ou de la Grotte, que nous atteignîmes au coucher du soleil. Avant d'arriver à cette station, nous remarquâmes un troupeau de moutons dont les laines épaisses traînaient jusqu'à terre.

La province d'Anna-Mariam était comprise dans les possessions de la mère de Sahlé-Sellassi; en vain nos guides demandèrent-ils l'hospitalité aux habitants, au nom de leur souveraine et de tous les saints du paradis, nous étions menacés

de coucher dans les champs si ce hameau n'eût possédé une superbe grotte pratiquée dans un énorme rocher qui dérobe le village. Les gens du hameau paraissaient étonnés de l'obstination de nos hommes à demander une maison, lorsque, disaient-ils, nous avions près de nous un abri si commode, que Dieu offrait à tous les voyageurs. En entendant prononcer le nom de Dieu, l'un de nos guides fit une grimace significative, dont nous nous réservâmes d'avoir plus tard l'explication; et comme nous n'étions pas bien aises de rester plus longtemps dehors, nous nous dirigeâmes aussitôt vers la grotte fermée par un gracieux rideau de verdure, que nous soulevâmes légèrement et qui retomba derrière nous pour nous préserver de l'intempérie des nuits. De nombreux moineaux, qui avaient cherché leur gîte dans les carreaux du feuillage entrelacé, s'envolèrent effrayés et semblèrent, par leurs cris plaintifs, nous reprocher d'avoir interrompu leur sommeil.

Dès que les habitants du village nous virent décidés à nous établir dans cet asile malsain et dont l'humidité nous faisait redouter le séjour, ils parurent s'humaniser tout à coup et nous offrirent des sarirs que nous acceptâmes aussitôt. On nous apporta de l'eau et l'on nous fournit du

bois pour notre feu qui brûla toute la nuit et purifia notre demeure; mais leur générosité n'alla pas plus loin.

Il faisait froid, et le foyer qui éclairait notre caverne avait attiré quelques visiteurs qui nous importunèrent plusieurs heures de leur présence; lorsqu'ils se retirèrent, l'un deux, en jetant un coup d'œil autour de lui, trouva que la grotte avait une physionomie attrayante qu'il n'avait pas remarquée d'abord, et il ne put s'empêcher d'admirer l'ouvrage de Dieu, par une exclamation qui nous rappela la grimace de notre guide, et, dès que nous fûmes seuls, nous le questionnâmes pour avoir un éclaircissement.

Ce domestique était un de ces hommes qui sont au courant de toutes les vieilles traditions, et qui se croient des savants parce qu'ils ont assez de mémoire pour retenir les contes les plus absurdes, qu'ils vous débitent avec un sang-froid et un air de conviction remarquables. Aux premières paroles que nous lui adressâmes, il nous répondit sur un ton d'importance qui nous fit penser qu'il allait nous égayer de quelqu'une de ces révélations extravagantes à la portée de son esprit, et nous nous promîmes d'avance d'en rire de grand cœur : « Ces villageois, » nous dit-il, « appellent

cette grotte la maison de Dieu; ils ont oublié, sans doute, que c'était autrefois la demeure du diable, et qu'on ne pouvait en approcher sans courir les plus grands dangers; certes, si cette demeure était l'ouvrage de Dieu, elle n'aurait pas été témoin des crimes sans nombre qui l'ont souillée. » Comme il paraissait disposé à nous donner un sermon dont on ne pouvait prévoir la fin, nous l'interrompîmes pour lui demander son histoire, en l'assurant que nous lui faisions grâce de toute réflexion; alors il nous apprit que cette caverne servait jadis de repaire à une troupe de sorciers qui venaient y exercer leurs coupables maléfices : « Ils étaient, » nous dit-il, « la terreur du pays, et tout cédait à leur affreuse puissance; ils commandaient aux esprits et aux éléments, et malheur à quiconque osait braver leur colère et s'exposer à leur inévitable vengeance; tous les habitants étaient en prière pour demander à Dieu de les délivrer de la présence de ces boudas plus terribles que le plus redoutable fléau; mais le ciel fut longtemps sourd aux vœux de tout un peuple, et ces êtres infernaux affligèrent, pendant plusieurs années, cette malheureuse province. Heureusement le *hasard* conduisit en ces lieux le vénérable *Técla-Haïma-*

nout, dernier abouna de race abyssinienne; il se rendait au monastère de Dévra-Libanos dont il était fondateur; surpris par la pluie dans les environs de ce repaire infame, et n'apercevant pas d'autre refuge dans les environs, il vint y chercher un abri; les sorciers étaient absents, et, quoique rien n'indiquât à la vue que cette grotte fût complice de tant de forfaits, en entrant, le saint personnage fut saisi d'une horreur involontaire, et il sentit *une odeur* d'enfer qui le fit frissonner. Il tomba à genoux sur la terre humide, et, après avoir prié avec ferveur, il entendit une voix mystérieuse qui lui rendit tout son courage. Quand la nuit survint, les boudas se disposèrent à rentrer; mais, arrivés au seuil de la porte, ils se sentirent arrêtés par une puissance invisible qui ne leur permit pas de pénétrer dans l'intérieur de la caverne. Ne pouvant s'expliquer ce prodige qui les effrayait, dès qu'ils se virent tous réunis, ils évoquèrent les esprits des ténèbres qui arrivèrent à leur secours, et qui, malgré tous leurs efforts, furent impuissants à leur frayer un passage; alors ils remplirent les airs de leurs blasphêmes et de leurs vociférations. Técla-Haïmanout, qui s'était endormi dans une paix profonde, s'éveilla en sursaut à ces hurlements sinistres, et

parut devant ces damnés environné d'un *soleil* resplendissant qui, au milieu de la nuit, éclaira toute la province. A son aspect, les démons épouvantés s'envolèrent avec des sifflements horribles, et les sorciers, qui n'avaient pas d'ailes pour s'échapper, tombèrent raides morts, et la terre s'entr'ouvrit aussitôt pour les dévorer. Le saint demeura le reste de la nuit en prières pour remercier Dieu de l'avoir sauvé d'un si grand danger; et, quand le jour parut, les alentours, qui, la veille encore, avaient un aspect sombre et lugubre, étaient devenus frais et riants. Técla-Haïmanout passa plusieurs jours dans cette retraite, et ces lieux, purifiés par sa présence, sont désormais à l'abri des atteintes des boudas. Depuis cette époque, les campagnes ont toujours été fécondes, et l'on a bâti le hameau qui n'existait pas alors, et qui porte encore le nom de la Grotte.

Quand le narrateur eut terminé son récit, nous fûmes étonnés de voir ses compagnons s'ébahir d'une histoire qu'ils ne connaissaient pas encore, quoiqu'ils fussent du pays; et, malgré l'assurance que leur avait donnée le conteur de l'entière disparition des sorciers, ils ne s'endormirent pas sans quelque appréhension. Pour lui, fier d'avoir

captivé pour un instant notre attention, il s'imagina qu'il avait acquis à nos yeux une plus grande importance, et il se coucha avec la pleine satisfaction de lui-même.

Le lendemain, nous partîmes au point du jour : nous étions sur la frontière d'Anna-Mariam ; après un quart d'heure de marche, nous traversâmes le profond ruisseau d'Igam, qui donne son nom à la province dans laquelle nous venions d'entrer : les environs étaient toujours parsemés de villages, et les champs bien cultivés prodiguaient aux laboureurs d'abondantes moissons ; il faisait un vent glacial, et, quoique bien enveloppés dans les grandes toiles que nous avait données Sammou-Nougous, en plein midi et par un soleil pur, nous grelottions sur nos mules.

Les pâturages, si communs dans l'Abyssinie proprement dite, sont extrêmement rares dans le royaume d'Ifat, où presque toutes les campagnes sont labourées et ensemencées ; en longeant un cours d'eau dont les bords étaient tapissés d'une riche verdure, nous rencontrâmes un troupeau qui paissait sans berger. Sous prétexte de faire boire nos montures, nos guides nous prièrent de nous arrêter, et, après s'être bien assurés que nous étions seuls, en véritables loups ils s'appro-

chèrent furtivement des moutons, enlevèrent le plus petit, afin de l'emporter plus facilement, et le cachèrent sous leur toile; mais nous avions fait à peine quelques pas, qu'ils virent paraître le maître du troupeau, et, craignant d'être découverts, ils abandonnèrent leur proie avec un sensible regret : ils se plaignaient de la fatalité qui les empêchait, disaient-ils, d'accomplir un acte de justice; car, ajoutaient-ils, dans une contrée où les habitants refusent l'hospitalité à des voyageurs étrangers, il est permis de voler pour leur compte. Nous les remerciâmes du vif intérêt qu'ils semblaient nous témoigner; loin d'approuver leur coupable conduite, nous les dispensâmes à l'avenir d'appuyer ainsi notre cause, et nous les blâmâmes sévèrement de leur tentative de larcin dont ils voulaient nous rendre moralement complices.

Depuis les hauteurs qui dominent Cachini, nous avions toujours cheminé sur un immense plateau; après une forte journée de marche, nous entrâmes dans la province de *Zémamo*, et nous commençâmes à descendre vers la rivière de *Mofer*; nous vînmes stationner dans un gentil hameau bâti sur les flancs de la montagne; il était précédé d'une grande église presque en

tièrement ruinée, et, dans un pays si découvert, nous fûmes frappés de la masse des arbres élevés et touffus qui ombrageaient cet asile sacré; ce village, qu'on nous désigna comme la province, sous le nom de Zémamo, voyait s'élever devant lui une muraille de roche perpendiculaire, du sommet de laquelle s'élançait en bondissant une cascade à l'onde claire et bruyante qui, dans son cours vagabond et déréglé, venait arroser et rafraîchir un délicieux paysage qui contrastait avec la nudité des environs.

Arrivés dans le hameau, nous nous dirigeâmes vers la demeure du choum; nous nous assîmes sur le seuil de la porte, et nous fîmes entrer un de nos domestiques pour annoncer notre présence et réclamer une maison. Lorsque celui-ci revint, il nous dit que le chef était absent et qu'on ne pouvait, par conséquent, nous faire donner l'hospitalité. Nous ne fûmes pas dupes de ce subterfuge dont on s'était déjà servi plusieurs fois pour nous éloigner d'un village; nous nous plaignîmes de la dureté des habitants, et nous répondîmes à la femme du choum, qui nous engageait à chercher nous-mêmes un gîte, que nous étions décidés à coucher devant sa porte pour la faire rougir de son peu d'humanité. Pour l'intimider, nous la

menaçâmes de nous plaindre auprès de Sahlé-Sellassi de la conduite inhospitalière de son mari, dont nous écrivîmes aussitôt le nom. Nous ajoutâmes, en élevant la voix, que nous n'ignorions pas que le choum était chez lui, et qu'il ne se cachait ainsi que pour ne pas se donner la peine de nous procurer un asile.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'observer, si les manières douces et polies produisaient peu d'effet sur l'esprit des Abyssiniens, les paroles rudes et sévères manquaient rarement leur but, et une nouvelle expérience vint à Zémamo nous confirmer cette vérité importante; quand on nous vit irrités et menaçants, ceux qui nous avaient d'abord repoussés avec une certaine brusquerie se radoucirent aussitôt, et un homme qui paraissait jouir d'une assez grande considération donna ordre de nous conduire dans une maison voisine et de nous fournir tout ce qui nous était nécessaire pour passer agréablement la nuit. Le choum lui-même, *qui venait d'arriver instantanément*, nous envoya un énorme mouton avec une provision considérable de bois, et il nous priait d'oublier les mauvais procédés de ses gens qui avaient profité de *son absence* pour nous traiter *indignement*.

Le jour suivant, nous arrivâmes, par une pente assez douce, sur les bords de Mofer-Ouaha, qui se jette dans la rivière d'*Addabaï*, dont nous parlerons plus tard. Après l'avoir traversée, nous la côtoyâmes pendant quelque temps, en cheminant sur le flanc de la montagne ; nous nous élevâmes insensiblement pour redescendre vers l'un des affluents de Mofer, qui coule au pied de la chaîne que couronne *Salla-Denghia*, que nous atteignîmes par une pénible montée. La température, qui s'était considérablement adoucie dans les bas-fonds, redevenait froide ; habitués, depuis quelque temps, aux climats chauds, nous regrettions alors le soleil ardent d'Égypte ou d'Arabie.

Salla-Denghia servait de résidence à la mère de Sahlé-Sellassi ; au moment où nous entrâmes dans le village, elle allait monter sur sa mule pour se rendre avec sa suite dans une église éloignée de quelques heures ; informée aussitôt de notre arrivée, elle donna ordre à un prêtre de pourvoir à tous nos besoins, et, comme elle ne pouvait retarder son départ, elle s'éloigna immédiatement. Ses volontés furent parfaitement exécutées, et nous reçûmes une hospitalité digne d'elle. Le prêtre nous tint fidèle compagnie : il

nous questionna avec avidité sur notre pays, sur nos mœurs et notre religion, et son intelligence incontestable nous donna du clergé de Choa une opinion assez favorable.

Le lendemain, nous nous éloignâmes de Salla-Denghia par un ciel radieux; au moment de notre départ, on nous montra dans le lointain la mère de Sahlé-Sellassi, qui revenait sous son parasol en percale, orné de franges retombantes; elle était environnée d'une escorte éblouissante de blancheur : les cavaliers caracolaient avec grace autour du groupe de femmes qui marchaient aux côtés et à la suite de la Reine, et, dès qu'elle parut, les cris de joie des habitants témoignèrent de leur affection pour leur souveraine.

Nous cheminâmes pendant quelque temps sur un plateau onduleux, où nous remarquâmes quelques prairies aux maigres pâturages et des arbres moins clair-semés que derrière nous, parmi lesquels on découvrait de grands cossos. Les villages étaient plus rares et les cultures moins belles. Après environ quatre heures de marche, nous vînmes coucher dans un hameau de la province de Tégoulet, et nous n'obtînmes l'hospitalité qu'après avoir renouvelé nos menaces de Zémamo.

Nous avions à nos pieds une gorge profonde, admirablement ombragée.

Au point du jour, nous nous remîmes en route, et nous nous enfonçâmes dans le cœur de la province de Tégoulet, célèbre dans les annales abyssiniennes : nous descendîmes dans le vallon; nous traversâmes un cours d'eau rapide et abondant, et nous commençâmes à escalader une montagne escarpée et rocailleuse; nous rencontrâmes une foule de marchands qui revenaient du grand marché de *Dévra-Véra*, que nous allons voir sur notre route.

Arrivés au sommet, nous nous trouvâmes au milieu d'un cortége assez singulier : avec une troupe de guerriers superbement montés, cheminaient quelques hommes chargés l'un d'une grande lance, l'autre d'un bouclier resplendissant de plaques d'argent; un troisième portait un sabre à la belle poignée, tandis qu'un quatrième conduisait par la bride une mule fringante au riche collier. Nous demandâmes où allait cette troupe ainsi disposée, et nous apprîmes que, d'après une coutume établie dans ce pays, elle se dirigeait auprès de Sahlé-Sellassi, pour lui rendre les armes et la monture d'un chef puissant qui venait de mourir. Ce roi distribuait ainsi de

magnifiques présents aux gouverneurs de province qu'il voulait honorer de ses faveurs; ces biens rentraient en sa possession, à la mort de ses lieutenants, et il en disposait de nouveau selon sa volonté. Dans une contrée où le prince régnant était l'homme le plus capable de l'État, une pareille constitution de la propriété, loin d'être nuisible aux intérêts généraux, ne pouvait manquer de produire les plus heureux résultats.

La route que nous suivîmes depuis la hauteur, quoique bien tracée, avait encore ses aspérités, et nous avions souvent à traverser des ruisseaux au lit profond; nous remarquâmes à notre gauche un village considérable appelé *Dembaro*, et plus loin, nous laissâmes à notre droite Dévra-Véra, l'une des résidences royales : on y distinguait une chapelle entourée de quelques arbres. Nous vîmes, sur la place du marché que les commerçants venaient d'abandonner, quelques enfants pauvres occupés à ramasser les grains de blé ou d'orge répandus çà et là. Trois heures avant de parvenir à Angolala, nous cheminâmes par une route large et unie : elle était couverte de cavaliers et de piétons qui se rendaient en foule à la cour. Nous traversâmes les belles prairies du Roi; une

demi-heure avant Dévra-Véra, nous dépassâmes l'important village de *Baressa*, et, le 1er novembre, nous arrivâmes, fatigués d'une longue journée, au pied des murs qui entouraient le palais d'Angolala, qui est encore un des siéges du gouvernement. Le village est abreuvé par le ruisseau de *Chacha*. Une nuée de vautours et d'autres oiseaux de proie planait au dessus des tentes dressées dans la plaine.

Le pays que nous venions de parcourir était couvert d'une nombreuse population entièrement adonnée aux travaux pénibles de l'agriculture, et les champs, mieux labourés, mieux cultivés que dans les autres parties de l'Abyssinie, ne se montraient pas ingrats. On voyait seulement en friche de vastes prairies naturelles où paissaient des chevaux innombrables et des troupeaux de gros et de menu bétail : elles appartenaient toutes au Roi ou à quelques grands de cette contrée. Les paysans, protégés par une vigilante administration, et n'ayant rien à craindre de la rapine des soldats, se livraient avec plus d'ardeur à la culture de leurs terres, certains de recueillir après avoir semé. Aussi remarquait-on dans les villages où nous stationnâmes un air d'aisance peu commun en Abyssinie. Mais nous devons dire que cette

habitude de bonheur a développé l'égoïsme des habitants et éteint dans leur cœur les sentiments de générosité qui distinguent certaines peuplades que nous avions déjà visitées : ainsi qu'on a pu l'observer, ils sont généralement peu hospitaliers.

Il était déjà tard quand nous arrivâmes à Angolala, et nous ne fûmes introduits que dans la matinée du lendemain. La veille, Sahlé-Sellassi nous avait fait longuement questionner par son intendant, nommé *Sartol*, pour savoir si nous n'étions pas aptes à quelque travail industriel; il nous demanda surtout si nous n'étions pas capables d'achever un fusil et de faire de la poudre; mais, contre son attente, il n'obtint jamais que des réponses négatives. Le lendemain, nous fûmes appelés de bonne heure par le Roi, et nous fûmes frappés, en entrant, de voir qu'il était borgne de l'œil gauche, circonstance que tout le monde nous avait cachée, et plus tard nous fûmes encore bien plus surpris lorsqu'en parlant de l'infirmité de ce prince à quelques uns de ses sujets ceux-ci prétendirent que nous nous étions trompés et soutinrent effrontément que leur souverain avait les deux yeux, avec un air mortifié qui nous prouva qu'ils croyaient avoir à rougir d'être

gouvernés par un Roi dont le physique n'était pas sans défaut.

Sahlé-Sellassi était un homme d'environ quarante ans; sur sa physionomie se peignaient la souffrance morale, et une pénétration qu'il justifiait à bien des égards. Il était vigoureusement constitué, et néanmoins la peau de ses mains et de ses pieds était d'une finesse peu commune en Abyssinie. Lorsque nous nous présentâmes devant lui, il était assis sur un grand sarir recouvert d'un magnifique couvre-pieds en soie de diverses couleurs : devant lui s'étendait un riche tapis de Perse, sur lequel il nous fit placer. Il fit retirer tout le monde et nous renouvela les questions que Sartol nous avait adressées la veille; mais le Roi n'eut pas plus de succès que son intendant, quoiqu'il eût cherché à nous séduire par les plus brillantes promesses de gouvernement, de femmes, de chevaux et d'argent. Nous répétâmes que nous n'étions pas des industriels; que, n'étant venus dans son pays que pour notre instruction, nous ne lui serions jamais d'aucune utilité, et que notre seul désir était maintenant d'aller revoir notre terre natale, que nous avions abandonnée depuis longtemps. Sahlé-Sellassi, persuadé, comme la plupart des Orientaux, que les Euro-

péens sont doués de connaissances universelles, douta de notre ignorance; et quoique la peau de nos mains, trop douce pour des ouvriers, commençât à lui faire croire à notre sincérité, il ne fut pas encore entièrement convaincu.

L'activité de ce Roi, que l'on croirait absorbé par les soins de la guerre, trouve le temps de se diriger vers les arts industriels, qu'il aime avec passion; il veut qu'on exécute sous ses yeux tous les travaux de main, et l'intérieur de son palais est rempli par des tisserands, des menuisiers, des maçons et d'autres ouvriers qui s'occupent à faire la poudre, à réparer les fusils, ou à tourner et travailler l'or, l'argent et l'ivoire. Il sort de ses ateliers des toiles magnifiques, des bracelets, des sabres, des boucliers et des brassards. Les principaux personnages de sa suite sont tous des ouvriers qu'il entoure de la plus grande considération.

Sahlé-Sellassi ne pouvait abandonner qu'avec peine l'hypothèse de notre haute valeur industrielle, et, voulant s'assurer de la vérité, il nous pria de le suivre : sans nous rien dire, il nous conduisit lui-même dans la plupart des ateliers qui se trouvaient dans le palais. Quand nous entrions, tous les ouvriers, qui, dans ces contrées,

travaillent assis, se levaient par respect, et le Roi nous faisait admirer leurs ouvrages.—Aussi rusé qu'Achille, ce prince avait pensé que, si nous possédions quelque talent spécial, nous nous laisserions aller à la vue des instruments de travail ; mais, quoique garantis par notre ignorance, nous étions plus prudents qu'Achille, et Sahlé-Sellassi n'eut pas lieu d'être satisfait de sa tentative.

Nous rentrâmes dans la tente que le Roi nous avait fait donner le soir de notre arrivée, et, le jour suivant, un homme chargé de nous servir nous amena une chèvre énorme.

Il se préparait une expédition contre les Galla de *Choa-Méda* ou la plaine de Choa ; Sahlé-Sellassi avait convoqué l'armée à Angolala, et de tous les points du royaume on voyait arriver les chefs les plus importants avec leurs armures brillantes et leurs troupes nombreuses qui semblaient impatientes d'aller guerroyer. Sammou-Nougous vint aussi de Dhèr avec sa petite armée, et avant même d'entrer chez le Roi, il envoya un de ses cavaliers pour nous saluer. Nous revîmes alors quelques unes des femmes que nous avions connues pendant notre séjour chez ce gouverneur, et nous eûmes, le lendemain de leur arrivée, une

conversation sur les mœurs, qui nous amusa singulièrement : nous les accusions, en général, d'absence d'amour; elles convinrent naïvement de leur insouciance, et comme nous prétendions que les femmes galla étaient bien préférables, parce qu'elles se montraient plus sympathiques, elles nous demandèrent la raison de leur indifférence, et elles rirent de grand cœur lorsque nous leur répondîmes que c'était la circoncision qui émoussait leur sens et était la véritable cause de leur froideur. Les Galla ne sont pas circoncis.

Les préparatifs de la guerre dirigée contre Choa-Méda absorbaient tous les instants de Sahlé-Sellassi : dès que l'expédition fut partie, il nous fit encore appeler, et Sartol nous donna de sa part un caleçon, une ceinture et une superbe toile pour chacun de nous.

Il était venu dans l'idée du Roi que nous pourrions bien être médecins, et nous fûmes étonnés de nous voir présenter une foule de médicaments d'Europe, qu'il avait reçus de l'Inde par Zeyla; mais il ne fut pas plus heureux que le jour où il nous avait fait visiter ses ateliers; nous ne savions rien de ce qui aurait pu lui plaire, et d'ailleurs nous étions bien résolus à tout ignorer; car, si

l'on nous eût reconnu une valeur quelconque, nous aurions été infailliblement retenus, et nous n'avions, alors, d'autre désir que celui de revoir la France qui, vue d'Angolala, nous paraissait plus belle et plus attrayante que jamais.

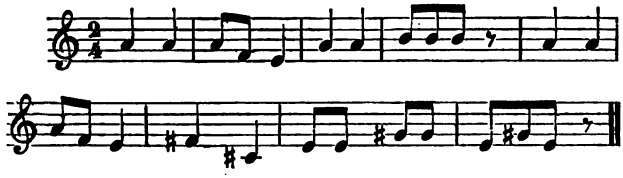
Néanmoins, malgré notre *nullité*, nous avions plu à Sahlé-Sellassi, qui ne cessait de nous manifester une bonté toute paternelle : ainsi il nous faisait appeler à chaque instant pour monter à cheval avec lui ou pour tirer à la cible ; le but qu'il fallait atteindre était une omoplate de bœuf fixée au sommet d'une chaumière conique, et chacun des principaux personnages venait à son tour faire preuve d'adresse ou de maladresse. Pendant notre séjour à Angolala, nous vîmes arriver deux Turcs dont l'un savait réparer un fusil et faire de la poudre : le prince les traita bien, parce qu'en général il aime les blancs, et surtout les blancs travailleurs ; mais les toiles qu'on leur donna étaient inférieures aux nôtres.

Le Roi venait de nous envoyer un bœuf par notre domestique, et nous le fîmes immoler aussitôt. Un artiste du pays, inspiré à l'aspect de la victime sanglante, prit son instrument à cordes qui reposait à ses côtés dans une tente voisine de la nôtre, et, dans l'espoir d'obtenir une portion

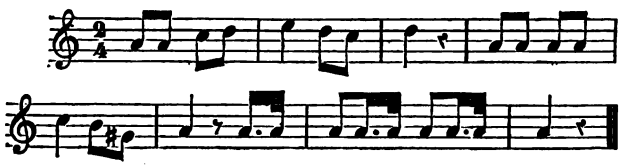
de l'animal, il improvisa à notre louange des paroles qu'il chanta sur un air du pays.

Si, pour comprendre le génie d'un peuple, le philosophe a besoin d'étudier ses mœurs et sa religion; si le savant veut, pour l'apprécier, connaître ses œuvres d'esprit et de science; si l'industriel doit toucher ces travaux qui exigent de plus grands efforts de bras que d'imagination, l'artiste, pour le sentir, demande sa poésie, ses inspirations, et c'est surtout pour lui que nous allons noter ici quelques uns de ces airs nationaux, qui lui donneront une idée de l'état de la musique chez ce peuple, et qui l'aideront, sans doute, à voir la mesure de sa civilisation.

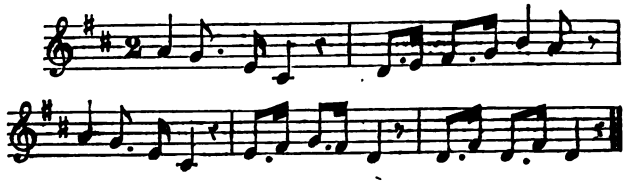
Voici d'abord un air d'Abyssinie :



AIR DU ROYAUME DE CHOA.

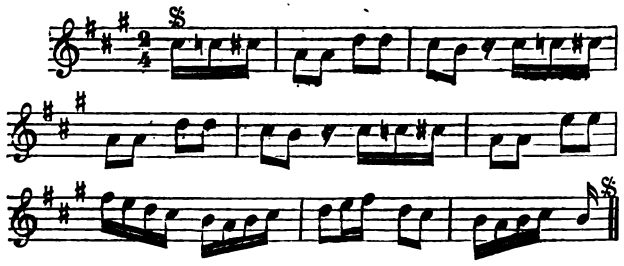


AIR GALLA.



Ces chants sont peu modulés. Les notes doivent être détachées et fortement accentuées.

Nous allons joindre ici une des dernières productions arabes, pour constater la différence qui existe entre leur musique et celle des Abyssiniens.



Ainsi que les signes l'indiquent, cet air n'a pas de fin, et il se prolonge selon la fantaisie du chanteur.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

CHAPITRE I. La vie sédentaire nous fatigue. — Départ de Daouarik. — Arrivée à Doougua. — Séjour. — Généreuse hospitalité. — Manière de filer le coton. — Demandes d'amulettes et de remèdes. — Église construite par les Portugais. — Nous rencontrons un de nos anciens amis. — Départ de Doougua. — Superstition des villageois. — Violent orage. — Arrivée à Cantiba. — Faits moraux. — Départ. — Nous quittons la route de Gondar. — Nous couchons à Dabat. — Ses habitants sont pasteurs et agriculteurs. — Départ

Pages.

de Dabat. — Singulier déménagement. — Bélessa. — Pic d'Ouechné. — Nous entrons dans la province de Mariam-Ouaha. — Faras-Ouaha. — Arrivée à Duncas..... 3

Chap. II. Visite au château de Duncas. — Sa description. — Souvenirs historiques qui s'y rattachent. — Demande d'amulettes. — Départ de Duncas. — Arrivée à Iolusguérar. — Hospitalité. — Sorciers. — Manière de les chasser du corps des possédés. — Départ d'Iolusguérar. — Cavernes pratiquées par les animaux féroces. — Rencontre de singes. — Arrivée à Dérita. — Son marché. — Ses habitants. — Son commerce. — Son industrie. — Départ de Dérita. — Arrivée à Angnot. — Passage du Rebb. — Nous stationnons à Goub. — Arrivée à Dévra-Tabour..... 29

Chap. III. Arrivée à Dévra-Tabour. — Ras-Ali. — Ses enfantillages. — Son étonnement à la vue de nos armes. — Description de l'appartement royal. — Le Ras nous fait donner une maison. — Nous recevons de nombreuses visites. — Une fête. — Les danseuses. — Préparatifs de départ. — Nouvelle entrevue avec le Ras. — Nous changeons de maison. — Contrariétés. — Visite à la reine. — Départ d'Ali et de Ménén pour les bains. — Nous voulons profiter de leur absence pour quitter Dévra-Tabour. — Déjaj-Béchir s'y oppose. — Réflexions sur le courage des Abyssiniens. — Notre interprète..... 53

Chap. IV. Nous recevons la visite d'un commissaire du roi. — Nouvelles propositions plus brillantes que les premières. — La raison de nos refus. — Célébration de la Saint-Jean. — Subdivision du bœuf. — Description de Dévra-Tabour. — Le possédé du démon. — La domesticité en Abyssinie. — Parallèle entre les musulmans et les chrétiens du pays. — Chants abyssiniens. — Ras-Ali veut nous retenir jusqu'à l'arrivée de sa mère. — Nous nous rendons à Mahdèra-Mariam. — Description de cette ville. — Réception de la reine. — Chaussure des dames de sa cour. — Retour à Dévra-Tabour. — Rencontre du Ras. — L'un de nos domes-

Pages.

tiques nous vole. — Ali nous enlève notre drogman. — Sa conduite déloyale. — Nous feignons de renoncer à notre projet de départ pour lui échapper..... 77

CHAP. V. Des mœurs. — Considérations générales. — Distinction du droit et du fait. — Le divorce. — L'héritage. — Mariage en Abyssinie. — Licence de mœurs. — Quelques faits à l'appui de notre assertion. — Un prêtre aveugle. — Un homme attaqué d'une maladie vénérienne. — La femme stérile. — Une infidélité. — Exagération de Bruce. — Consommation d'un mariage en public. — Réflexions sur l'impudeur des Abyssiniens. — Les courtisanes. — Leur rôle. — Leur position élevée. — Gouvernement de femmes. — Différence de la prostitution en France et en Abyssinie. — Rôle glorieux d'une certaine classe de femmes. — L'amour existe-t-il en Abyssinie? — Exagération de Salt. — La jalousie. — Erreur de Salt. — Conclusion..... 103

CHAP. VI. Division géographique de l'Abyssinie. — Le Dankali. — Tribus des Nébara. — Royaume d'Adal. — Le Tigré. — Sa capitale. — Province de Siré. — Les Dobas dépeints par Alvarez. — Agami. — Provinces de Hamacen et de Séraoué. — Tigré proprement dit. — Le Lasta. — Excommunication des sauterelles par Alvarez. — Pays d'Amhara. — Le Sémén. — Provinces d'Oaldubba, d'Oualkaït et d'Ouagara. — Ras-el-Fil (Tête de l'éléphant). — Plaine de Bélessa. — Dembéa. — Fokara. — Le Damot. — Gojam. — Province de Béghemder. — Province d'Amhara proprement dite. — Choa et Ifat. — Montagnes. — Rivières. — Lacs.. 135

CHAP. VII. Énumération des routes qui conduisent à Choa. — Nous passons la rivière de Goumara. — Une nuit en plain champ. — Un orage dans un bois. — Arrivée à Étié-Nécada. — Douce hospitalité. — Nous arrivons dans l'église de Mékan-Iassous. — Pays de Cholloct. — Sémada. — Rencontre d'hyènes. — Arrivée à Tararoch. — Fête de Maskal. — Hameau d'Oualaké. — Superstition de Haïlo, beau-frère de la reine. — Le Nil. — Arrivée au village de Galla-Godana.

Pages.

— Ioquassa. — Description d'une montagne. — Jeûne forcé. — Arrivée à Ouanzéghié. — Le soldat petit-maître. — Costume des femmes. — Arrivée au Bachilo..... 167

CHAP. VIII. Importance du Bachilo. — Passage de cette rivière. — Deux jeunes Galla nous indiquent la route. — Nous ne sommes plus dans les possessions de Ras-Ali. — Aspect du pays au delà du Bachilo. — Singes. — Arrivée à Gouambel, dans la province de Mossabit. — Un convoi funèbre. — Eglise dédiée à saint Aragoï. — Hospitalité. — L'usage du poison n'est pas inconnu aux Abyssiniens. — Départ du village. — Province d'Amba-Samber. — Beautés de la route. — Pourquoi les Abyssiniens ne mangent pas de lupins. — Arrivée à Malec-Sanka. — Aspect extraordinaire de cette ville. — Nous sommes introduits dans l'intérieur des murs. — Le gouverneur redoute l'influence du mauvais œil. — Nous sommes entourés d'une foule de curieux. — Surprise des Galla à la vue de nos armes. — Nous sommes logés chez le cheikh de Malec-Sanka. — Son caractère. — Sa science. — Séjour dans cette ville. — On nous croit musulmans. — Coutume juive..... 201

CHAP. IX. Départ de Malec-Sanka. — Prélèvement d'impôts. — Encore un orage. — Arrivée à Amba-Faret. — Orgueil d'un cheikh musulman. — Ses menées perfides. — Beauté de l'épouse d'Abba-Magal. — Nous déjouons les projets de notre ennemi. — Dernière tentative. — Départ d'Amba-Faret. — Caractère des Galla. — Aspect du pays. — Arrivée à Bousso. — Réception d'Ancha. — Sa bonté. — Elle nous enlève la moitié de notre papier. — Un mets du pays. — Départ de Bousso. — Ancha nous donne une femme pour guide. — Marché d'Ellada. — Arrivée à Ghennéti. — Rivière d'Oualaka. — Bel aspect de la montagne de Gouël. — Notre méfiance..... 217

CHAP. X. Préambule. — Justification de notre méfiance. — Sensations diverses. — Curiosité et frayeur des Galla. — Nous sommes introduits chez Hassan-Doullo. — Sa récep-

Pages.

tion. — On nous rappelle après notre départ. — Amédé-Coro. — On nous accuse d'idolâtrie et l'on nous dépouille. — Nous sommes condamnés à mort. — Réflexions. — Protection de la reine Zaliah. — On retarde l'exécution. — Zaliah veut nous voir. — Elle nous fait apporter de la bière et du lait. — Nous lui faisons demander nos manuscrits. — Feinte liberté. — Espionnage. — Arrivée d'Abbié, roitelet galla. — On immole un bœuf pour le fêter. — Nous sommes libres. — On nous rend nos manuscrits. — Notre joie. 237

CHAP. XI. Départ de Gouël. — Nous retrouvons notre boussole et notre montre. — Témoignage d'intérêt de la part d'une femme. — Aspect du pays. — Arrivée à Machella. — Une Galla foudroyée. — Le choum nous accompagne. — Description de la route. — Cupidité de notre guide. — Arrivée à Oucherrou. — Nous retrouvons le page de Zaliah. — Départ. — Aspect sévère de la route. — Nous sommes encore dépouillés. — Portrait d'Abbié, roitelet galla. — Nouveaux incidents. — Arrivée à Matter-Houdi. — Nous passons la rivière d'Ouahet. — Difficultés de la route. — Arrivée à Cobbit. — Nous venons stationner sur la montagne de Dhèr. 261

CHAP. XII. Considérations générales. — Histoire de l'établissement des Galla-Ouello dans la province d'Amhara. — Résistance de Déjaj-Breulli, dernier prince chrétien de ce pays. — Nom des chefs des diverses tribus galla. — Montagnes. — Rivières. — Troupeaux. — Céréales. — Bêtes féroces. — Industrie. — Armes. — Coutume d'émasculer répandue chez les Galla. — Leur religion. — Leurs cheikhs. — Leurs mœurs. — Parure des femmes. — Différence des Galla et des Abyssiniennes..... 289

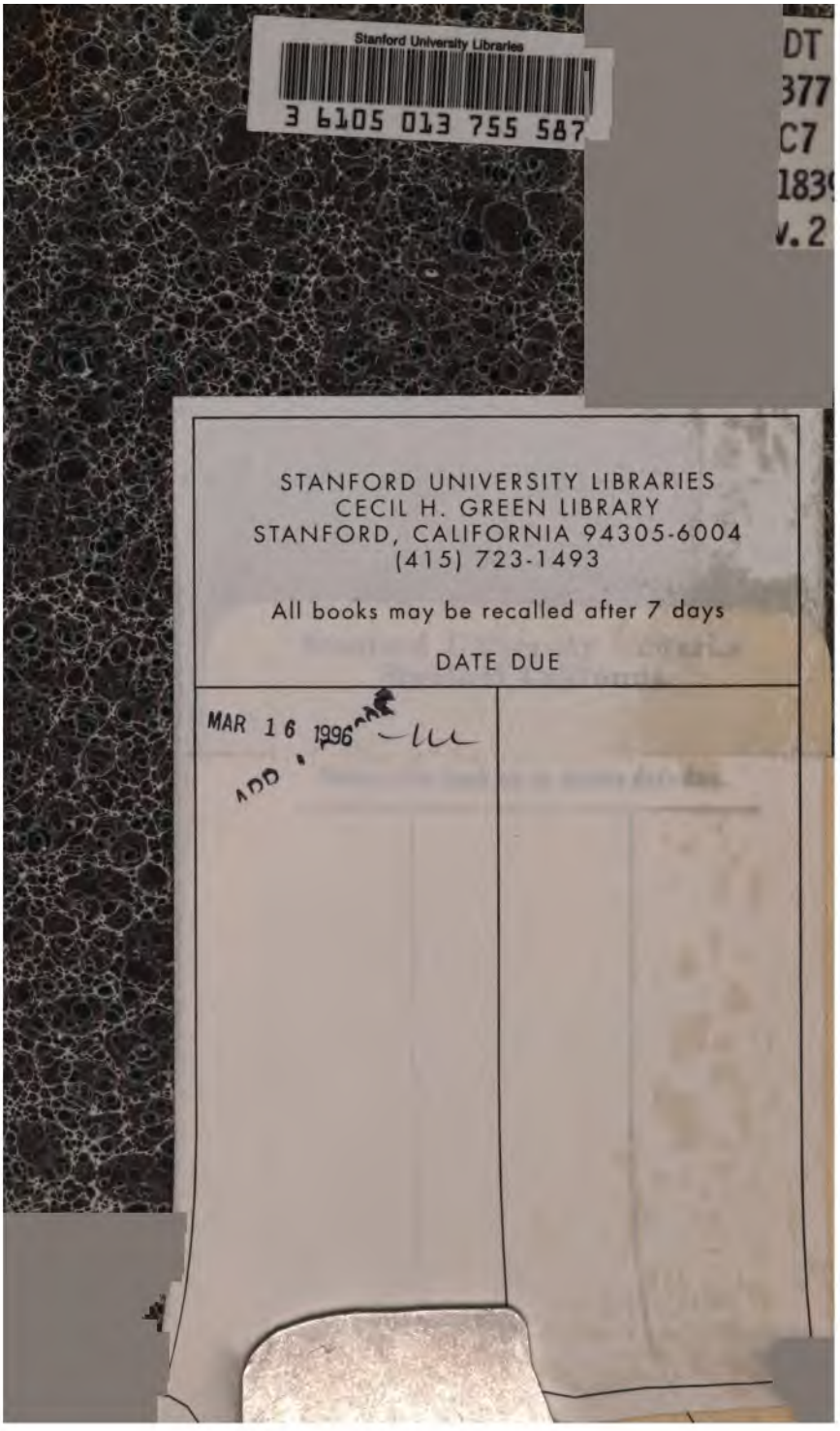
CHAP. XIII. Importance de Sammou-Nougous. — Dépouilles viriles. — Courage du gouverneur. — Son intelligence. — Ses égards envers nous. — Un dîner. — Description de la salle à manger. — Gloutonnerie des Abyssiniens. — Idée de Sammou-Nougous sur l'absolutisme. — Deuil de

Pages.

ce prince. — Description du plateau de Dhèr. — Son église. — Tombeaux de la famille du gouverneur. — Attentions délicates de Sammou et de son épouse. — Armes et costumes du gouverneur. — Un fashionable du pays. — Il parfume sa maîtresse. — Propriétés de l'oxycèdre. — Coutume bizarre. — Un roitelet galla à Dhèr. — Une fête. — Hymnes improvisés. — Traduction libre d'un chant guerrier. — Un musicien. — Préparatifs de départ..... 307

CHAP. XIV. Les deux homicides. — Départ de Dhèr. — Description de la rivière de Cachini et de ses abords. — Aspect de l'immense plateau d'Anna-Mariam. — Arrivée au village de la Grotte. — Une troupe de sorciers ravagent le pays. — Ils sont détruits par un saint personnage. — Nos guides veulent enlever un mouton. — Arrivée à Zémamb. — Paysage pittoresque. — Nous obtenons difficilement l'hospitalité. — Température du pays. — Salla-Denghia, que nous rencontrons sur notre route, sert de résidence à la Reine-Mère. — Elle nous reçoit dignement. — Singulier cortége. — Considérations générales sur le pays. — Arrivée à Angolala. — Portrait du roi industriel. — On prépare une expédition contre les Galla. — Réflexions sur la circoncision. — Sahlé-Sellassi voudrait nous retenir. — Un artiste du pays. — Airs notés..... 337

FIN DE LA TABLE.


Stanford University Libraries
3 6105 013 755 587
DT
377
C7
183
v.2
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
MAR 16 1996